



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

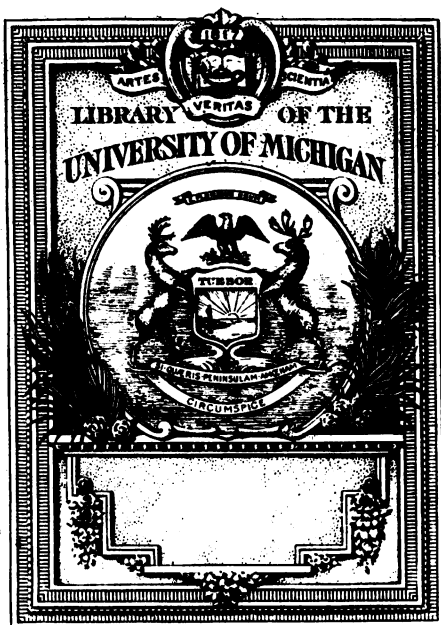
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

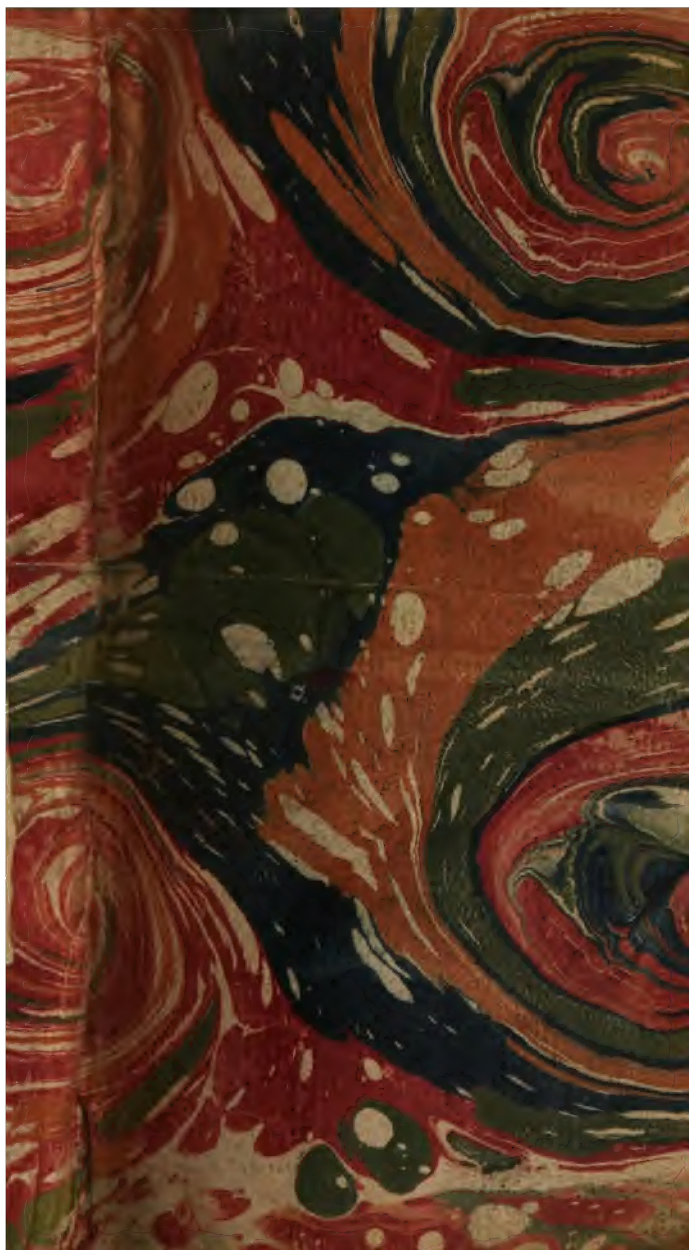
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





9 l.
aii

98

842
D444
v.1

Coute le 9 volume 2

2. + 2. 02

pas moins

Dezoboul n° 125, Jean Auguste Julie.
Anson as

HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

D U

THÉÂTRE ITALIEN,

DEPUIS SON RÉTABLISSEMENT EN
FRANCE, JUSQU'A L'ANNÉE 1769.

CONTENANT les Analyses des principales
Pièces, & un Catalogue de toutes celles
tant Italiennes que Françaises, données
sur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus
curieuses & les Notices les plus intéres-
santes de la vie & des talents des Auteurs
& Acteurs.

Castigat ridendo mores.

TOME PREMIER.

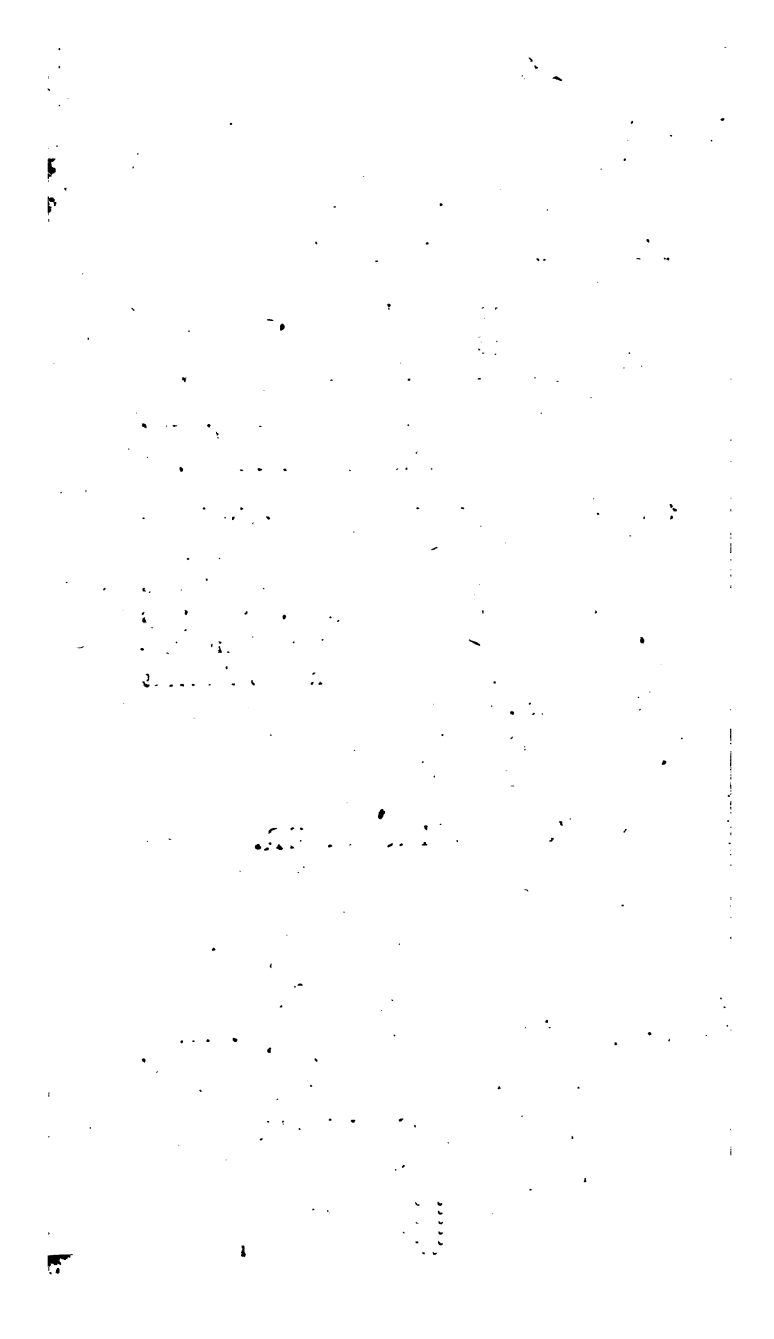


A P A R I S,

Chez L'ACOMBE, Libraire, rue Christine.

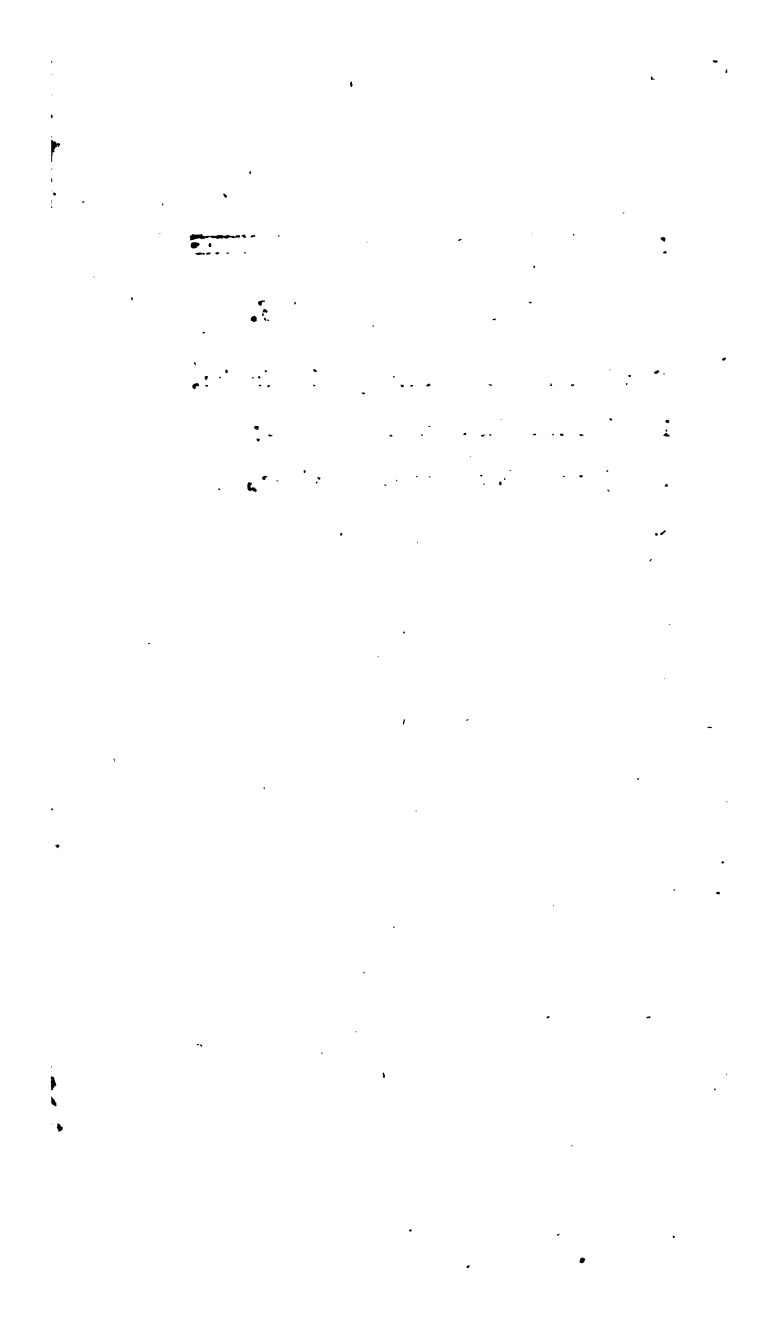
M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



AUX COMÉDIENS.

De vos heureux travaux retraçant la mémoire,
Peut-être le succès trompera mes desirs ;
Mais je voudrais vous rendre en gloire,
Ce que vous donnez en plaisirs.



*Remarque long.
Bennett
6.14.46
52379*



PRÉFACE.

UN Ouvrage qui rappelle au Public ses amusemens, n'en peut être que bien reçu. Le plaisir a cet avantage, que le souvenir le représente aussi agréablement dans le passé, que le desir le montre favorablement dans l'avenir : soit par anticipation, soit par retour, l'imagination peut en fixer continuellement la jouissance.

Il n'est donc pas impossible de présenter cet Ouvrage avec quelque agrément, quoiqu'il soit difficile d'y placer de l'intérêt. Il ne peut être que décousu & sans suite, mais non pas sans ordre & sans effet ; c'est un simple tissu

Tome I.

A

ij. --- P R É F A C E.

sur lequel on attache quelques tableaux représentant des points de vue agréables. On y trouvera des esquisses & des plans qui pourront être utiles à ceux qui se distinguent au Théâtre, & des anecdotes intéressantes pour ceux qui se contentent de le fréquenter.

Le Théâtre Italien, d'abord aussi étranger en France par la forme de ses Pièces, que par les différences de son langage, semble s'y être naturalisé par les peintures qu'il a faites de nos mœurs, par les diverses critiques de nos Ouvrages, & surtout par ses soins à fixer l'attention du Public : un travail constant, une variété continuelle, un zèle infatigable lui ont toujours mérité les applaudissemens dont il jouit plus que jamais.

Les Pièces Françaises avec des divertissemens succéderent

P R É F A C E. ij

aux Scènes impromptu, & furent remplacées par les Comédies morales de Delile & de Marivaux, les Parodies en vers de Dominique & Romagnesi, les Comédies ingénieuses de MM. de Saint-Foix & Boissy, les Ballets héroïques ou Pantomimes, les Feux d'artifices, les Pastorales, les Intermèdes, les Parodies en musique, enfin l'Opéra-Comique exécuté par un Orchestre excellent & par des Acteurs idolâtres du Public. C'est ainsi qu'un fils adoptif par ses manières carressantes & empressées, enlève souvent l'affection paternelle au fils légitime, qui néglige de la mériter.

L'histoire de la Comédie Italienne peut être divisée en quatre âges comme celle du Monde. Les excellents Cannevas & les Pièces écrites de Riccoboni le père, les Comédies morales & intéressan-

iv P R É F A C E.

tes de Delile & de Marivaux , en feront l'âge d'Or; les bonnes Parodies de Dominique & Romagnesi, les Pièces Epifodiques de Boissy, les Feux d'artifices & les Balets-Pantomimes feront le fiécle d'Argent; (car ils en donnerent beaucoup:) le règne de M. Favart deviendra nécessairement le fiécle de Cuivre; mais en ses heureuses mains , le cuivre devient or. Et l'Opéra-Comique sera justement comparé au fiécle de Fer pour le style dur & froid de plusieurs Pièces de ce temps.

Le Plan que jeme propose est chronologique & tracé d'après les registres des Comédiens Italiens; je parlerai de leurs Réglemens & de leurs usages, de leurs droits & de leurs privilèges; je rappellerai les révolutions; je marquerai les époques; j'exposerai les rivalités & les querelles des différens Théâtres; & je rendrai compte de tous

P R É F A C E. v

les événemens qu'éprouve nécessairement une Société établie depuis plusieurs années ; je donnerai l'histoire particulière des Auteurs & des Acteurs qui se sont le plus distingués : quant aux autres, je ne ferai qu'indiquer le temps de leur réception & celui de leur mort ou de leur retraite.

Je passerai légèrement sur tout ce qui concerne l'ancien Théâtre Italien, afin de ne point répéter ce qui a déjà été dit ; je me contenterai de donner un catalogue raisonné des anciennes Pièces, où je marquerai par une étoile celles qui sont le plus souvent remises sur le Théâtre ; je m'entendrai davantage sur toutes les Comédies Françaises, & sur-tout sur celles qui ont rapport aux mœurs ou à quelques-unes de ces anecdotes que l'on appelle Vaudevilles.

vj P R É F A C E.

J'en'analiserai point un Opéra-Comique comme un morceau d'éloquence ; ce sont de petits tableaux , la plupart dans le goût de Teniers ou de Calot ; & pourvu qu'ils offrent quelques points de vue agréables , ou quelques situations comiques , on ne doit point exiger la pureté du dessein ni la régularité de la composition.

Je n'affecterai point non plus de varier des phrases qui doivent être les mêmes à la fin de chaque Pièce , puisqu'elles ne tendent qu'à faire connaître l'opinion du Public sur le sujet, l'intrigue , les situations , le dénouement , le style & les caractères ; expressions qu'il faut nécessairement répéter lorsqu'il est question seulement de blâmer ou d'approuver.

Je ne dirai point cette Pièce est excellente , cette autre est pitoyable , cette Scène est su-

P R É F A C E. vij

blime , ce caractère est impertinent ; je tâcherai de prouver solidement mon opinion , parce qu'un jugement téméraire retombe toujours sur celui qui l'a porté ; je ne ferai point de cette Histoire, une satire envenimée ni une fade apologie ; je traiterai avec justice , mais avec les égards qui sont dûs aux talens , les Auteurs vivans comme ceux qui sont morts ; & je m'écarterai bien moins encore du respect que l'on doit à la vérité, qui ne meurt jamais.



2
The first of these is the
fact that the number of
cases of the disease has
increased in the last few
years. This is due to the
fact that the disease is
now more common in the
tropics. The second is the
fact that the disease is
now more common in the
tropics. The third is the
fact that the disease is
now more common in the
tropics.

1



HISTOIRE

D U

THÉÂTRE ITALIEN,

Depuis son origine jusqu'à ce jour.

INTRODUCTION.

LA Comédie Latine finit avec l'Empire des Romains, ou du moins elle ne fit plus que languir pendant quelques années. Comme elle était alors un acte de vénération envers les faux Dieux, qu'elle faisait une partie de leurs fêtes, & souvent même de leurs cultes; les Peres de l'Eglise mirent tout en usage pour l'abolir; & l'invasion des Barbares acheva bien-tôt ce que le zèle des Patriarches avait commencé.

A v

Les manuscrits qui auraient pu nous conserver la mémoire de ce qui se passa depuis sur les théâtres d'Italie, furent brûlés ou perdus, parce que l'Imprimerie n'était point encore inventée, & nous ne pourrions donner que des conjectures sur les spectacles de ces temps d'ignorance. Il est cependant vraisemblable que les Saltimbanques, les Mimes & les Pantomimes se conservèrent le plus long-temps, parce qu'ils eurent le moins besoin des secours de la belle littérature; ils existaient encore dans le sixième siècle, (1) & restèrent toujours depuis dans la plupart des villes d'Italie: s'ils éprouverent quelques changemens, ce furent ceux qui arriverent dans les mœurs & dans le goût des peuples, auxquels ils ne manquèrent pas de se conformer.

Ces spectacles n'ayant plus rien de contraire à l'établissement & à l'exercice de la religion Chrétienne, ils furent tolérés & même permis (2) comme

(1) *Constituatur à vobis Praefini Pantomimus; quatenus sumtum, quem pro spectaculo civitatis impendimus, electis contulisse videamur.* Cassiodorus. L. I. var. epist. XX.

(2) S. Thomas & Aquin les appelle *Histriones qui moderatè ludo utebantur.*

une récréation honnête & nécessaire (1).

Parmi les différens genres de Comédies qui étaient restées des Romains, ces anciens Histrions avaient adopté les *Attellana* (2) qui étaient les farces des Latins : de proche en proche, on continua à imiter ces Pièces plutôt que les Comédies régulières de Térence & de Plaute : & c'est de-là que nous sont restées les scènes en impromptu, dont nous parlerons dans la suite.

Depuis le commencement du quatorzième siècle jusqu'à la fin du quinzième, la langue Italienne prit une plus belle forme : Dante commença, Pétrarque, Boccace & les autres lui donnerent une plus grande perfection ; & l'Italie avoit déjà produit des chefs-d'œuvres, lorsque nous n'avions encore que les ouvrages de Millet, de Baif & de Jodelle.

Au commencement du seizième siècle

(1) S. Antonin s'exprime ainsi : *Histrionum ars, quia deservit humana recreationi que necessaria est vite hominis.*

(2) Les autres s'appelloient *Togata*, *Tobernaria*, *Paliata*.

cle; le Cardinal *Bibiena*, (1) composa la *Calandra*, qui est regardée comme la première Comédie : peu de temps après parurent celles de l'*Arioste*, qu'il écrivit d'abord en prose, & qu'il donna ensuite en vers (2).

Ces Hommes illustres furent suivis d'un grand nombre d'excellens Poètes, & la flâme du génie se communiquant presque en un instant de l'Italie à la France & ensuite à l'Espagne, les ténèbres de l'ignorance ne couvrirent plus que le nord de l'Europe qui fit des efforts plus lents pour sortir de la barbarie ; ce sont de ces secousses, de ces crises de la nature, qu'on ne peut regarder qu'avec étonnement.

Cependant les Comédiens de profes-

(1) Il n'était alors que Secrétaire de Laurent de Médicis.

(2) Le père de l'*Arioste* le grondait un jour très-fortement & très-long-temps, & l'*Arioste* l'écoutait avec une grande attention sans lui rien répondre pour se justifier : son frère, lorsque le père fut éloigné, lui demanda pourquoi il n'avait rien répondu pour sa défense ; c'est, lui dit l'*Arioste*, que je travaille actuellement à une Comédie, j'en étais resté à la scène d'un vieillard qui gronde son fils, & je viens de prendre celle-ci pour modèle.

fiorentins ne quitterent point leurs anciennes Pièces & continuerent à jouer à l'impromptu; mais l'émulation & le goût de la belle littérature ayant formé plusieurs sociétés de Sçavans, quelques-unes de ces Académies, soit pour s'amuser seulement, soit pour tâcher de ramener le public à un genre de spectacle plus régulier, essayèrent de représenter les Comédies écrites des meilleurs Auteurs, à mesure qu'elles parurent.

Flaminio Scala, excellent Comédien & Chef de Troupe, prit le milieu entre les anciennes farces & les nouvelles Pièces régulières; il composa des canevas de Comédies, & les fit imprimer; mais elles étaient foibles & souvent scandaleuses; (1) quelques-uns plus courageux essayèrent de jouer des Comédies écrites; plusieurs même en composèrent de nouvelles, & en donnerent les premières représentations au public qui les accueillit & les encouragea; ils ne renoncèrent pas pour cela à la

(1). Ce fut vers ce temps-là (1560.) que les femmes commencerent à monter sur la scène: auparavant de jeunes garçons travestis, jouaient les rôles d'amoureuses, &c.

scène en impromptu ; ils la jouèrent alternativement avec la bonne Comédie, même avec la Tragédie, & sçurent par cette variété de sublime & d'agréable, de gracieux & de comique, attirer le public, toujours avide de la nouveauté.

Mais vers l'an 1520, l'Empereur Charles-Quint ayant amené plusieurs suites de Seigneurs Espagnols dans le Royaume de Naples & de Sicile, dans le Duché de Milan & dans d'autres Provinces, les comi-Tragédies Espagnoles y furent introduites, & le Théâtre Italien alla tellement en décadence, que la Comédie impromptu reprit le dessus, & resta seule en possession de la scène.

Andreini dit *Lelio*, essaya de relever la Comédie écrite, il en composa dix-huit à lui seul ; mais obligé de suivre le mauvais goût de son siècle, il se livra trop aux obscénités dont on ne rougissait point alors, & les Comédiens ne firent point difficulté d'en répandre dans les bonnes Comédies qu'ils métamorphosèrent honteusement, & dont ils tirèrent des canevas pour leurs Acteurs masqués. Au milieu de cette décadence du théâtre Italien & de cette

dégradation de la bonne Comédie, une seule Troupe conserva la décence & la modestie ; mais ce bon exemple ne dura pas assez long-temps pour ramener les autres à la bienséance : elle quitta l'Italie & passa en Allemagne à la suite de l'Electeur de Baviere, à Munic & à Bruxelles, & depuis au service de l'Empereur Léopold & de Joseph, Roi des Romains.

L'avilissement du théâtre avait nécessairement entraîné celui des Acteurs : plus de mœurs, plus d'émulation, plus de talens ; la Comédie Italienne était plongée dans l'ignominie, lorsqu'un jeune Acteur de la Troupe dont je viens de parler, entreprit de lui rendre son ancien lustre : *Pietro Cotta*, dit *Celio*, commença par épurer le théâtre, & y remit avec succès les excellentes Pièces anciennes, telles que le *Pastor fido* del *Guarini*, l'*Aminta* del *Tasso*, l'*Aristodemo* del *Dottori*, &c.

Ce bon exemple encouragea un autre Comédien à suivre la même carrière aux dépens de son intérêt, de son travail & de sa tranquillité ; ce fut *Louis Riccoboni* dit *Lelio*, dont nous aurons occasion de parler souvent dans le cours de cette histoire : ses talens le firent

choisir par ses camarades, qui le mirent à leur tête, quoiqu'il n'eut alors que 22 ans; le succès de ses travaux répondit aux espérances de ses compagnons, & ils parvinrent à faire goûter au public plusieurs bonnes Tragédies, telles que la *Sophonisbe* du *Trissino*, le *Torismonde* du *Tasse*, l'*Iphigénie en tauride* de *Martelli*, &c. mais il ne put engager aucun Auteur à composer une bonne Comédie; les Acteurs masqués de ce tems auraient rebuté l'homme le plus entreprenant.

Lelio n'eut d'autre ressource que de chercher chez les Etrangers ce qu'il ne pouvait trouver dans sa nation; il eut recours au théâtre Français; les vieillards furent joués par le *Pantalon* & le *Docteur*; l'*Arlequin* & le *Scapin* furent chargés des rôles de *Valets*. Le *Menteur* de *Corneille*, la *Princesse d'Elide* de *Moliere*, furent traduites & récitées, d'autres grandes Pièces furent réduites, de petites furent alongées; quelques-unes même, telles que le *Chevalier à la Mode* & l'*Homme à bonne Fortune*, furent fondues ensemble, le tout selon le goût de la nation, que *Lelio* familiarisa ainsi peu à peu avec les Pièces suivies & les intrigues vrai-semblables; enfin il mérita par ses travaux la répu-

tion qui le fit désirer en France, où il vint en 1716 avec une Troupe qu'il avait été chargé de former pour M. le Duc d'Orléans Régent, & qui après la mort de S. A. S. obtint le titre de Comédiens du Roi.

C'est à cette époque que je commencerai l'histoire du théâtre Italien, après avoir parlé succinctement des différentes pérégrinations que les Italiens firent en France avant ce temps sous le nom de Gelosi. (1) Henri III en fit venir pour jouer pendant les Etats de Blois ; ils continuèrent ensuite à représenter leurs Comédies sur le théâtre du petit Bourbon, (2) avec une grande affluence de peuple ; leurs représentations furent interrompues par des défenses du Parlement, & recommencerent trois mois après par ordre exprès du Roi ; mais les troubles qui agitaient alors le Royaume, étant peu favorables aux spectacles, ils furent obligés de retourner en Italie.

(1) (Jaloux) doit être pris ici pour ambitieux de plaire.

(2) Rue des Poullies ; il fut abbatu en 1660, lorsque l'on bâtit le péristyle du Louvre.

Il en vint une seconde en 1584, & une troisième en 1588 ; mais l'une & l'autre ne demeurèrent que peu de temps & ne laissèrent aucune époque remarquables. Henri IV en amena du Piémont une quatrième qui s'en retourna deux ans après. Louis XIII en fit aussi venir une qui ne resta qu'une année ; & celle qui fut mandée par le Cardinal Mazarin en 1645, n'eut pas beaucoup plus de succès, & fut remplacée par une autre qui fut elle-même supprimée. Celle qui leur succéda, eut la permission de jouer à l'Hôtel de Bourgogne alternativement avec les Comédiens François ; sur le théâtre du petit Bourbon avec la Troupe de Molière, & ensuite sur le théâtre du Palais Royal ; car ce ne fut qu'au moment de la réunion des deux Troupes Françaises sur le théâtre de la rue Guenegaud, que les Comédiens Italiens se trouverent seuls possesseurs de celui de l'Hôtel de Bourgogne, où ils continuèrent leurs représentations jusqu'au 4 Mai 1697, que M. d'Argenson, Lieutenant - Général de Police, en vertu d'une lettre de Cachet du Roi, se transporta à onze heures du matin à l'Hôtel de Bourgogne, & y fit apposer les scellés sur les portes des rues Maucon-

seil & Française, & sur toutes celles des loges des Acteurs, auxquels il fut fait défenses expresses de se présenter pour continuer leurs spectacles, qui furent fermés pendant dix-neuf ans.

Des personnages de l'ancienne Comédie Italienne.

Les Acteurs de l'ancienne Comédie Italienne étaient l'Arlequin, le Panton, le Docteur, le Scapin, le Beltrame, le Capitan, le Scaramouche, le Giangurgolo, le Mezzetin, le Tartaglia, le Polichinel & le Pierrot.

Les quatre premiers nous sont restés; tous les autres sont disparus de dessus la scène; & le peu de faveur où la Comédie Italienne, proprement dite, se trouve à présent, ne laisse pas présumer qu'ils puissent jamais réparaître.

Louis Riccoboni prétend dans son histoire de l'ancien théâtre Italien, que l'Arlequin est un personnage qui vient des anciens Mimes latins, qui avaient comme lui, la tête rasée, & que l'on appelloit *Planipedes*; il cite ce passage d'*Apulée* dans son apologie: *Quid enim*

si choragium thimelicum possiderem? Nam ex eo argumentare etiam uti me consueſſe Tragædi ſyrmate. Hiſtrionis crocota, Mimi centunculo.

Il n'eſt pas douteux que ce mot *Mimi centunculo*, déſigne l'habit d'Arlequin; ſon maſque ne l'eſt pas moins par *fulgine faciem obducti*, & ce trait de Voſſius peint la tête raſée, *fanniones Mimæ agebant raris capitibus* (1).

Le mot de *fanniones* (Bouffons) me paroît d'une grande autorité; l'Arlequin & le Scapin ſont appellés en Italie Zanni ou Sanni, & Cicéron dit (de oratore) *quid enim poteſt tam ridiculum quam fannio eſſe? Qui ore, vultu, imitandis motibus, voce, denique corpore rideatur ipſo* (2). Il n'y a perſonne qui ne voie Arlequin peint au naturel dans ces paroles de Cicéron. Térence dit dans ſa Comédie de l'Eunuque, *ſolus fannio ſervat dami*; ce qui prouve que *fannio* eſt le nom propre d'un Valet de cette Comédie, mais tous les autres maſques ſont vraisemblablement modernes; ſi

(1) Les Bouffons repréſentoient leurs Pantomimes, la tête raſée.

(2) Quoi de plus ridicule, que de contrefaire le Bouffon, &c.

ce n'est le Polichinelle qui ressemble beaucoup au Maccus, Acteur des Attellanes des Latins.

L'ancien caractère de l'Arlequin étoit seulement d'être balourd & gourmand; mais les modernes & sur-tout les Auteurs Français lui ont donné de l'esprit & même de la morale.

Le *Pantalon* moderne diffère de l'ancien seulement par le vêtement, qui en a conservé le nom, c'est-à-dire, par le calçon qui tenait autrefois avec les bas : le reste de l'habillement est celui que l'on portait autrefois à Venise : la première robe est appelée *Zimara*, & est à peu-près celle que les Marchands avaient dans leurs boutiques; l'habit de dessous est le même que l'on portait par la ville & qui était commun à toutes sortes de personnes; il était rouge alors, & ce n'est qu'après que la République de Venise eut perdu le Royaume de Négrepont, que l'on changea, en signe de deuil, cet habit rouge en noir, & depuis on l'a toujours porté de cette couleur. Pantalon a le masque d'un vieillard; son état est ordinairement d'un Marchand ou d'un Bourgeois; son caractère est celui d'un homme simple & de bonne foi, mais toujours amou-

reux & dupe, soit d'un rival, soit d'un fils, d'un valet, d'une servante, ou de quelqu'autre intrigant. Depuis le dernier siècle on en a fait tantôt un bon pere de famille, un homme plein d'honneur, tantôt un avare ou un pere capricieux, suivant en cela l'exemple de Plaute, qui a fait ses vieillards, soit vertueux, soit vicieux, selon la nécessité de la fable qu'il traitait ; mais son langage doit toujours être Vénitien ainsi que son habit (1).

Le *Docteur*, tel que nous le voyons aujourd'hui, est différent de l'ancien ; son habillement a essuyé quelque réforme à son arrivée en France ; le changement ne peut que lui être avantageux, puisqu'il en est devenu plus chargé & plus comique ; son langage est Boulonnois, & son caractère est celui d'un bavart éternel, qui ne parle que par sentences & par de mauvaises citations latines.

Le *Scapin* porte un habit de livrée, un manteau, un bonnet & une dague ; il parle Bergamasque ou Lombard, ainsi que l'Arlequin ; son caractère est

(1) C'est Ruzzante qui a introduit les différents dialectes des Acteurs masqués dans la Comédie Italienne.

celui des esclaves des Comédies de Plaute & de Térence, intriguant, fourbe & toujours prêt à servir les entreprises de la jeunesse libertine.

Le personnage de *Beltrame* est peu connu ; son masque & son habit sont à peu près semblables à celui de Scapin , & son emploi sans doute était le même : *Nicolo Barbieri* , qui vint en France sous le regne de Louis XIII , est le seul dont le nom soit resté.

Le *Capitan* (1) est tiré de ceux de Plaute pour le caractère ; son habillement était composé d'un large manteau, d'un busle & d'une longue épée. Lorsque Charles-Quint vint en Italie , on introduisit un autre Capitan Espagnol, qui effaça bien-tôt l'Italien , parce qu'il était plus outré ; son rôle était de dire des f. nsaronades , & de recevoir des coups de bâton de l'Arlequin. Le *Gianguolo* ne différait gueres des autres Capitans , si ce n'est qu'il parlait Calabrois.

L'habit du *Scaramouche* Napolitain est une imitation de l'Espagnol en Ita-

(1) On en a connu deux en France : *Spagno*
lino & *Spagnoletto*.

lie; son caractère était aussi celui de Capitan; mais comme Tiberio Fiorilli, qui parut le premier en France sous cet habit, était un excellent Comédien, on lui fit jouer toutes sortes de rôles : le fond de son caractère fut toujours cependant fanfaron & poltron tout à la fois.

Le *Mezzetin* fut un personnage inventé pour le théâtre Italien en 1680 par Angelo Constantini, qui avait été appelé pour doubler le fameux Dominique dans le rôle d'Arlequin. Comme il était souvent oisif & que le rôle de Scapin manquait, il en prit l'emploi & le caractère, mais il en changea l'habit, qu'il composa d'après les desseins de Calot, d'un bonnet, d'une fraise, d'une petite veste, d'une culotte & d'un manteau d'étoffe rayée de différentes couleurs.

Celui du *Tartaglia* est imaginé d'après les mêmes desseins; un bonnet, une fraise, une veste, un manteau de toile rayée en travers, de larges culottes & une paire de lunettes, composent son déguisement; son caractère est celui d'un imbécile, & son parler bégue, ce qui fournit quelquesfois du comique à la scène.

Le *Polichinelle* est, comme je l'ai dit, tiré

tiré ainsi que l'Arlequin des anciens Mimes latins ; les Napolitains en ont deux , l'un fourbe & l'autre stupide ; & ce sont eux qui font les rôles du Scapin & de l'Arlequin , quoiqu'ils portent le même masque & le même habit.

Le Pierrot est encore un personnage qui a pris naissance sur le théâtre de Paris , & qui a servi à remplacer le rôle de l'Arlequin balourd , dont il a adopté le caractère , lorsque Dominique pour complaire à la nation , qui a toujours demandé de l'esprit par-tout , eût mis dans son personnage & se fût permis les pointes & les saillies , dont il fit un très-heureux usage : un nommé Jareton fut le premier qui se chargea du rôle de Pierrot , il en composa l'habit sur celui du Polichinelle ; & s'en étant fort bien acquitté , ce caractère qui manquait au théâtre , y resta depuis , & passa même ensuite sur celui de l'Opéra-Comique.



Des anciens Acteurs.

Les Acteurs qui se distinguèrent le plus dans ces différens rôles sur l'ancien théâtre Italien , furent :

Isabelle Andreini, excellente Comédienne ; elle était de l'Académie des Intenti de Florence, & composa plusieurs ouvrages. Depuis , son mari qui n'avait pas moins de talent , joua les rôles de Capitan sous le nom de Spavento.

Il y eut aussi un autre Capitan célèbre , nommé Spezzafer , qui mourut à Paris en 1696 : comme on parlait de sa mort à Versailles , M^{ss}. Médecin prétendit qu'il lui ressemblait ; mais le Prince de.... l'assura du contraire , parce que le Capitan n'avait jamais tué personne. Ce Spezzafer était marié à une femme d'une conduite assez équivoque ; & lorsqu'il venait dans la Comédie d'*Arlequin Roi par hazard*, lui demander le gouvernement d'une place frontiere ; Arlequin lui répondait, comment feras-tu pour la garder , toi qui depuis vingt ans ne sçaurais venir à

Bout de garder sa femme ? Cette plaisanterie ne manquait pas sans doute de faire rire le public ; mais elle devait être bien amère pour celui qui en était l'objet.

Le fameux Tiberio Fiurilli eut aussi de grands succès dans le rôle de Scaramouche , dont il était l'inventeur ; il était fort aimé de Louis XIV qu'il avait amusé dans son enfance , & qui le combla de bienfaits ; il joua la Comédie jusqu'à l'âge de 83 ans ; & il avait encore tant d'agilité , que dans quelques scènes pantomimes , il donnait un soufflet avec le pied : il avait fait plusieurs voyages en France , & mourut à Paris , âgé de plus de quatre-vingt-huit ans : on lit ces vers au bas de son portrait :

Cet illustre Comédien ,

De son art traça la carrière ;

Il fut le maître de Molière ,

Et la nature fut le sien.

Aurelia Bianchi , femme de Romagnesi , jouait les premiers rôles amoureux sous le nom d'Aurelia , & composa la Comédie de l'Inganno Fortunato , (1)

(1) L'heureuse surprise , par laquelle la Troupe qui vint en 1716 , commença son début sur le théâtre du Palais Royal.

qu'elle dédia à la Reine ; elle mourut à Paris (1703) âgée de quatre-vingt-dix ans.

11. Dominique Locatelli, connu sous le nom de Trivelin, jouait avec beaucoup de succès le rôle de premier intriguant sous l'habit & le masque d'Arlequin ; mais il ne portait point de batte ; il composa l'argument de la *Rosaura Imperatrice de Constantinople*, qui fut représentée sur le théâtre du petit Bourbon en 1658, & il mourut à Paris en 1671.

12. Joseph-Dominique Biancolelli n'acquies à Boulogne en 1640, & était à peine sorti de l'enfance, qu'il jouissait en Italie de la plus grande réputation ; il quitta Vienne en 1660, pour se joindre à la Troupe que le Cardinal Mazarin avait fait venir à Paris, où il débuta avec le plus grand succès ; il n'eut cependant que l'emploi de second comique ; & ce ne fut qu'à la mort de Trivelin qu'il prit le premier emploi : sa carrière fut brillante, mais de peu de durée, il mourut en 1688 d'une fluxion de poitrine qu'il gagna en dansant devant le Roi, & fut enterré à Saint Eustache derrière le chœur ; on trouve dans le Mercure du mois d'Août de la même

année, ces vers qui furent faits sur sa mort.

Les plaisirs le suivaient sans cesse,
Il répandait par-tout la joie & l'allégresse;
Les jeux avec les ris naissaient dessus ses pas;
On ne pouvait parer les traits de sa satire.

Loin d'offenser, elle avait des appas;
Cependant il est mort, tout le monde en
soupire :

Qui l'eût jamais pensé, sans se désespérer,
Que l'aimable Arlequin, qui nous a tant fait
rire,

Dût siôt nous faire pleurer ?

Les camarades de Dominique furent
si sensiblement touchés de sa perte,
qu'ils fermerent leur théâtre pendant
un mois, ce qui ne leur fit pas moins
d'honneur qu'à la mémoire de leur illustre
compagnon.

Angelo Costanzi, connu sous le
nom de Mézétin, remplaça Domini-
que, & dans une scène faite exprès, reçut
l'habit d'Arlequin des mains de Colom-
biste ; il continua cet emploi jusqu'à la
suppression du théâtre ; mais il le joua
toujours sans masque, parce qu'il était
d'une figure très-gracieuse ; & qu'il

avait beaucoup de jeu dans la phisonomie : il passa au service du Roi de Pologne , qui l'annoblit , il reparut en France en 1729 ; mais il n'y resta que peu de temps , & se retira en Italie , où il mourut âgé de soixante - quinze ans.

Ce qui lui arriva chez M. le Duc de Saint-Agnan , mérite d'être rapporté : il avait dédié une Pièce à ce Seigneur , qui payait généreusement les dédicaces ; dans le dessein de recevoir la récompense qu'il espérait , il se rendit un matin chez le Duc ; mais le Suisse se doutant du sujet de sa visite , ne voulut point le laisser entrer ; Mezetin , pour le toucher , lui offrit le tiers de la récompense qu'il recevrait de son maître , & passa au moyen de cette promesse ; il rencontra sur l'escalier le premier Laquais , qui ne fut pas moins intraitable que le Suisse ; Mezetin lui promit l'autre tiers , & il fut introduit dans l'appartement ; il y trouva le Valet de Chambre qui se montra encore plus inflexible que les deux autres , & ne se relâcha que difficilement à la promesse du troisième tiers ; de sorte qu'il ne resta plus rien au pauvre Mezetin , qui , dès qu'il aperçut le Duc , courut à lui , & lui dit : ah ! Monseigneur , voici une Pièce de

théâtre que je prends la liberté de vous présenter, & pour laquelle je vous prie de me faire donner cent coups de bâton : cette demande singulière étonna le Duc, qui voulut en sçavoir la raison ; c'est à Monseigneur, lui dit Mezerin, que pour pouvoir approcher de votre personne ; j'ai été obligé de promettre à votre Suisse, à votre Laquais & à votre Valet de Chambre, chacun un tiers de ce que vous auriez la bonté de me donner ; le Duc fit une sévère réprimande à ses Gens, & envoya cent louis à la femme de Mezerin, qui n'avait rien promis.

Les deux Gherardi se distinguèrent encore sur l'ancien théâtre, où ils jouèrent l'un & l'autre le rôle d'Arlequin ; le pere était connu sous le nom de Flautin, à cause de la flûte & de plusieurs instrumens à vent qu'il contrefaisait à merveille avec le gosier : son fils Evariste Gherardi, remplaça le fameux Dominique avec succès ; il composa le retour de la Foire de Bezons, Parodie ; & recueillit en six volumes, les meilleures Pièces de l'ancien théâtre Italien.

De la Comédie en impromptu.

Le plan d'une Comédie étant bien fait, c'est-à-dire le fond de chaque scène une fois clairement expliqué par l'Auteur, les Comédiens représentent la Pièce, & fournissent d'eux-mêmes tous les détails du Dialogue : du premier coup d'œil, on regarderait l'exécution d'un semblable projet comme impossible ; on s'imaginerait que les Acteurs les plus remplis de talens, n'arriveraient jamais qu'au point d'une choquante médiocrité. Quoi ! dira-t-on, l'Auteur le plus expérimenté ne parvient qu'avec un travail extrême à bien écrire une Comédie, dont il a formé le sujet depuis long-temps, & dont les moindres circonstances sont toujours présentes à son esprit ; & des Comédiens instruits seulement du cours total, de l'action & du fond des scènes auxquelles ils doivent avoir part, seront en état d'en remplir le Dialogue à l'impromptu ? Oui, sans doute, ils le peuvent ; & si quelques-uns s'en acquittent mal, c'est faute de talent ou d'instruction.

Examinons la chose en détail , & nous verrons les difficultés qui nous effrayaient d'abord , s'évanouir peu à peu.

J'ai dit que le sujet de chaque scène doit être clairement expliqué. Voici ce que j'ai entendu par ces termes : une scène bien faite , doit avoir son exposition , son nœud & son dénouement. L'Auteur en écrivant le plan de sa Pièce , ne saurait rendre un compte exact de tous ces degrés , sans faire sentir tout l'enchaînement des divers sentimens , des réflexions qui en peuvent naître , des jeux de théâtre que ces réflexions produisent , des impressions que chacun des personnages doit en prendre , enfin des changemens de situation qui seront enfantés par toutes ces circonstances. Cela se peut-il faire sans avoir écrit la plus grande partie du Dialogue ? Il n'y manquera tout au plus que cette exacte liaison , qui se fait aisément appercevoir dans un plan aussi détaillé que celui dont il s'agit. Un Acteur remplit son imagination de toutes les idées de l'Auteur. Il cherche les différentes voies par lesquelles il peut conduire le Dialogue à tous les points de l'action. Un autre qui doit avoir part à la même scène , l'étudie de

son côté, & imagine ordinairement une toute autre manière d'en former le Dialogue. Voilà les deux Acteurs sur la scène, chacun rempli de son caractère & de sa situation. Tous deux cherchent à parvenir au même point; mais obligés de se répondre sensément l'un à l'autre, & liés par nécessité aux mêmes objets, ils sont forcés tour à tour d'abandonner la route qu'ils avaient préméditée, pour correspondre à celle que l'autre veut suivre; c'est-là ce qui donne à la scène un naturel & une vérité que le meilleur Ecrivain n'atteint que rarement. Il en naît quelque chose de plus, c'est la faillie. Dans l'écrit réfléchi, elle est presque toujours trop amenée; dans l'impromptu, elle part comme un éclair, parce qu'elle naît de l'instant même; cependant quand on joue la même Pièce, les Comédiens ont grand soin de se souvenir de tous les traits qui ont fait un bon effet le premier jour, & ne manquent pas de les placer; ce qui n'empêche pas qu'il n'en puisse éclore de nouveaux qui s'ajoutent aux premiers dans la mémoire des Acteurs: la Pièce demeure au théâtre; cent Comédiens différens se succèdent les uns aux autres pour la représenter; ils y introduisent

toujours quelque chose de nouveau ; à la fin , les scènes se trouvent si remplies , qu'on est surpris de la quantité de traits & de jeux de théâtre qu'on y voit , & pour les jouer parfaitement , on n'a plus besoin que d'être bien instruit de la tradition théâtrale ; ainsi l'impromptu , quant au fond , devient une affaire de mémoire , où l'Acteur ne fournit que des liaisons & un langage bien ordonné , dont il doit avoir l'habitude ; celui qui ne sera pas doué d'un esprit bien vif , sera capable cependant de jouer assez bien à l'impromptu , au moyen de la connoissance de ceux qui l'ont précédé & des choses qu'il aura lui-même préméditées dans son cabinet. Mais l'homme de génie en état de fournir une conversation brillante , se regarde au théâtre comme dans une société de beaux esprits , & peut nous faire sentir ce plaisir que nous goûtons , lorsque nous entendons des gens de mérite parler entr'eux sur une matiere qui leur est parfaitement connue. C'est-là le chef-d'œuvre du théâtre ; & j'avoue que les Acteurs de cette espece , ne sont pas communs.

Maintenant venons aux regles qu'il faut suivre pour que la scène s'enchaîne

avec autant de naturel, que de vivacité, & ne tombe pas dans la cacophonie, ce qui arrive quelquefois aux Auteurs qui n'ont pas assez d'expérience.

Il faut parler autant qu'on le doit, & rien de plus; cette mesure exacte de loquacité ne s'acquiert que par une longue habitude & des réflexions prudentes qui produisent en nous la justesse du goût. Les nouveaux Comédiens parlent ordinairement beaucoup plus qu'ils ne devraient, & cela, par plusieurs faux raisonnemens.

Ils croient d'abord se donner la réputation de gens qui parlent avec facilité, en se montrant capables de parler long temps, sans avoir besoin de repos: d'un autre côté, ils craignent de paraître embarrassés de l'impromptu, si leurs discours n'ont pas une certaine étendue; & ceux qui ont le moins de talent veulent toujours dire quelquefois, hors de propos, tout ce qu'ils ont prémédité chez eux, s'imaginant qu'ils feraient une perte considérable, s'ils laissaient en arriéré quelque-une des choses qu'ils ont résolu de dire. C'est contre ce défaut qu'un Comédien Italien doit être le plus en garde. Il nuit si fort à la scène, que de bonne qu'elle devait être,

elle devient ordinairement froide & sans effet. C'est par une longue habitude que l'on apprend non-seulement à ne parler, que lorsqu'on est dans le cas de le faire, mais encore à se taire dans l'instant même où l'on aurait le plus d'envie de parler. On doit cependant suivre une règle exacte, & qui nous fasse distinguer les instans faits pour le silence, ou pour la parole; je vais l'expliquer le plus clairement qu'il me sera possible, & je tâcherai de caractériser les circonstances d'une manière qui les distingue exactement, & nous empêche de prendre le change.

Tant que la scène est tranquille & qu'aucun des personnages n'est ému par la passion, on doit parler assez pour expliquer nettement sa pensée, & si-tôt qu'elle est finie, on ne doit plus rien ajouter, laissant aux autres la liberté de parler à leur tour. On doit en ce cas se conduire comme dans une conversation polie, & l'on blâmerait au théâtre, comme dans le monde, celui qui s'emparant à tous momens du droit de parler, réduirait les autres au silence. Mais quand la scène est agitée, il y a d'autres attentions à faire; un des Acteurs est nécessairement dans une plus

grande émotion , alors cest lui que l'on doit regarder comme le maître de la scène ; c'est à celui qui est obligé de peindre les mouvemens impétueux d'une violente passion , à parler tant qu'il lui plaît ; les autres ne doivent l'interrompre que rarement , & par des mots coupés , pour ne pas lui donner le temps de se refroidir par de trop longs repos. Cependant ce personnage dominant , ne doit pas s'imaginer que les autres doivent absolument se taire , il doit lui-même s'arrêter de temps en temps , pour donner lieu au Dialogue ; mais il ne doit jamais oublier un point très-important , auquel il est difficile de parvenir. Dans quelque mouvement violent que puisse se trouver un Acteur , quelque suite de pensées ou de sentimens qu'il ait commencé à exposer , si un autre Acteur l'interrompt , son devoir est de se taire sur le champ ; il est à supposer que celui qui coupe la parole à un autre , a un trait vif & saillant à placer qui serait perdu , s'il ne partait dans l'instant même. On n'acquiert que difficilement le talent de sçavoir se taire ; c'est pourtant la plus grande qualité que puisse avoir celui qui joue à l'impromptu ; mais l'amour propre s'op-

pose à cette perfection ; chacun s'imagine être supérieur à ses camarades , & par conséquent, faire plus de plaisir au spectateur en continuant de parler , qu'en laissant parler les autres : les autres veulent aussi parler à quelque prix que ce soit ; & de-là naissent ces occasions où l'on entend quatre ou cinq Acteurs parler tous à la fois , ce qui détruit tout l'agrément de la scène , & la fait dégénérer en parade. En général, voici la règle à suivre ; plus il y a d'Acteurs sur la scène tous intéressés au moment , plus on doit être laconique dans ses discours ; ceux qui tiennent une place supérieure dans l'intérêt pressant , peuvent parler plus souvent que les autres ; & de degrés en degrés , les moins importants ne doivent que de temps en temps jeter un mot en passant, pour n'être pas entièrement muets sur le théâtre.

Un Comédien n'est jamais en état de bien remplir son rôle à l'impromptu , s'il n'est parfaitement instruit de toute la Pièce , & s'il n'a mis dans sa mémoire tout ce que les autres doivent dire , même dans les scènes où il n'a que faire : sans cette connoissance , il ne sera jamais en état de servir , comme

il le doit , à l'harmonie totale de la représentation. De ce défaut de connaissance , naissent souvent des fautes inexcusables & les plus condamnables de toutes. Quelquefois un Acteur dit dans une scène du premier acte , des choses qu'on ne doit sçavoir qu'au second ; on sent assez combien cela est détestable : d'autres se mêleront de dire ce qui ne doit être dit que par un autre Acteur ; sur tout si c'est un trait brillant ou un mot qui produit quelque effet dans la situation ; il croit rendre par là son rôle plus brillant , & s'enrichir du larcin qu'il fait à autrui ; mais il se trompe. Rarement ce qui convient à un personnage , peut n'être pas déplacé dans la bouche d'un autre qui n'est pas du même caractère , ni dans la même situation ; alors celui qui dérobe à l'autre ce trait qui ne lui appartient pas , est doublement condamnable ; il ôte à son camarade , ce qui dans sa bouche , aurait pu plaire , & prive la scène de tout son agrément par ce renversement de ce que le naturel exige ; aussi est-ce un axiôme irrévocable du théâtre Italien , que chacun doit jouer son rôle , & ne jouer que cela.

Je vais finir par le détail de l'obligar

tion où se trouve dans une Troupe de Comédiens Italiens, celui qui joue les premiers rôles. Il est le chef de la Compagnie, & doit sçavoir parfaitement toutes les Pièces, toutes les scènes, tous les rôles. Lorsqu'on doit jouer une Pièce nouvelle, ou une de celles que l'on remet au théâtre, ou même lorsque la Troupe est composée d'Acteurs qui n'ont pas encore joué ensemble; le premier Acteur les réunit le matin; leur lit le plan de la Pièce, & leur explique fort au long tout ce qui la compose; en un mot, il joue lui seul devant eux la Pièce entière; rappelle à chacun ce qu'il doit dire, quant au fond; lui indique les traits brillans, qui, consacrés par le temps, sont devenus indispensables: les jeux de théâtre que porte la scène & la manière dont les lazis doivent se répondre les uns aux autres. Ce n'est pas peu de chose que d'être capable de cet emploi. De lui dépend tout l'ensemble de la représentation; & si le premier rôle manque du sçavoir théâtral qui lui est nécessaire, cela produit dans la représentation un manque de liaison & d'ensemble, dont toute la Pièce souffre beaucoup. Les autres doivent y concourir de leur mieux; mais.

c'est à lui à sçavoir les conduire ; & c'est ce dont s'acquittait parfaitement Louis Riccoboni, dont nous avons tiré ces réflexions sur la scène impromptu. De ce que nous venons de dire, il faut conclure que ce genre de Comédie n'admet point de médiocrité dans les Acteurs : il est absolument nécessaire qu'ils soient tous excellens : le meilleur Comédien est déplacé, & son talent devient inutile, s'il joue avec un Acteur qui ne sache pas saisir avec précision le moment de la réplique ; son discours languira, la vivacité sera ralentie ; l'intérêt s'évanouira insensiblement, & l'action de la scène dégènera peu à peu en un Dialogue froid & traînant. L'intelligence de la pantomime & de ce qu'on appelle *lazzi*, n'est pas moins nécessaire, & quelque adresse, quelque esprit, quelque chaleur que ce Comédien mette dans son jeu, le Spectateur demeurera insensible, si l'autre Acteur reste froid & desœuvré : pour se convaincre de ce que j'avance, il ne faut qu'aller voir Arlequin en scène avec la délicieuse Camille, ou bien avec quelque amoureuse Itahenne, froide & maniérée.

La figure, la taille, la voix, le sen-

timent même ne suffisent pas au Comédien qui veut jouer à l'impromptu, il a besoin d'une imagination vive & fertile, d'une expression facile & rapide, & sur-tout d'une grande connaissance des différentes situations, où son rôle le place. Avec de tels avantages réunis, je ne doute point que la Comédie impromptu ne l'emportât sur la Comédie écrite, par ses graces toujours vives & ses tableaux toujours variés; un même canevas produirait dix Pièces différentes, & les Acteurs vivement remplis d'une scène qu'ils composent à l'instant, la rendraient avec plus de feu, que celle qu'ils n'ont apprise que par un travail long & pénible.

Mais la nécessité de recevoir tant de talens, pour concourir à une harmonie si parfaite, s'opposera toujours au progrès de ce genre de Comédie, qui n'est propre qu'aux théâtres de l'Italie.



E X T R A I T

De quelques Canevas Italiens.

R O S A U R E ,

» Impératrice de Constantinople, re-
» présentée sur le théâtre du petit Bour-
» bon par la Troupe Italienne, avec des
» plus agréables & magnifiques vers, mu-
» sique , décorations , changemens de
» théâtre & machines entremêlées à cha-
» que acte , de ballets d'admirable in-
» vention , &c. &c. &c.

Tel est l'argument imprimé de la Rosaure par l'Auteur de la Pièce même : s'il ne nous donne pas une grande idée de son style , il nous en donne une suffisante de sa modestie ; il est bon de remarquer encore qu'il écrivait du temps de Moliere & de Boileau.

Le premier acte n'est exactement qu'un prologue qui n'a nul rapport à la Pièce. Le théâtre représente une forêt ; dans la forêt , il y a une montagne , sur la montagne il y a un temple ; dans le temple il y a l'image de Louis XIV &

les armoiries du Cardinal Mazarin. La France & le Dieu de la Valeur font ensemble l'éloge du Monarque, de sa famille, de sa postérité, de ses Ministres, & tout disparaît.

Cet acte est en vers & en musique ; ce qui prouve que nos Opéra-Comiques mêlés d'ariettes , ne sont pas d'une invention si moderne. On voit aussi clairement que ce prologue n'est-là que pour faire l'éloge de Louis XIV : affectation qu'on a reprochée aux Auteurs de son siècle ; les Divertissemens de Moliere , les Prologues de Quinault , les Odes de Boileau ; presque tous les Ouvrages du temps sont pleins des louanges de ce Monarque , Protecteur des Arts & des Sciences.

Au second acte, le théâtre représente la cour du Palais de Rosaure ; les Courisans la pressent de se marier ; elle demande encore un an pour se déterminer ; Aldore , sa cousine & fameuse Magicienne , lui fait voir quatre Princes étrangers ; l'Impératrice devient amoureuse de l'un d'eux , le Comte de Parti Napoli ; mais il doit épouser Isabelle, fille unique du Roi de France. La scène change & fait voir le Roi de France chassant avec le Comte ; Ro-

Rosaure se présente à ce Comte sous différentes formes, elle l'enflâme; il est enlevé avec son Valet Scaramouche; & l'acte finit par une danse de Tritons.

L'Acte suivant fait voir Aldore & l'Impératrice dans un beau Château; le Comte & son Valet paraissent: celui-ci pressé de la faim, court à une table couverte de mets qui sort de dessous terre; plusieurs enchantemens l'empêchent d'y toucher; (1) Rosaure invisible, persuade le Comte de conclure son entreprise, & l'acte est terminé par un ballet de Fantômes.

La décoration du quatrième acte, est d'abord la même: Rosaure toujours invisible, avertit le Comte que Paris est assiégé, & qu'il faut qu'il aille le délivrer; un hydre enleve le maître, un dragon en fait autant du valet; & la Princesse s'amuse à donner audience aux trois Princes que sa cousine lui avait fait voir: le théâtre représente alors le Château; le Comte & son Valet y reviennent à l'instant dire qu'ils ont rem-

(1) Cette scène se joue maintenant dans Camille, Magicienne.

porté la victoire ; (la scène est de nuit) Rosaure engage le Comte de l'embrasser , ce qu'il fait , & cet amant lui fait le récit de ses valeureux exploits , ce qui ne manque pas d'endormir la Princesse ; le Comte aussi curieux que Pfiché , veut profiter de cet instant pour la voir , il reconnaît la Dame de la forêt de France ; Rosaure se réveille , se fâche , le fait mettre en prison , & chante un petit air sur la cruelle nécessité qui l'a contraint à le traiter ainsi.

Isabelle arrive de Paris à l'instant les armes à la main , pour demander son amant qu'Aldore enleve dans une nuée d'exhalaisons funestes , & elle lui propose un tournoi , pour remporter Rosaure : les esprits & les exhalaisons funestes restent sur le théâtre pour y faire un ballet.

Le dernier acte doit représenter le tournoi ; Isabelle paraît devant Rosaure , & se plaint de ce qu'on lui enleve son amant ; mais l'Impératrice lui donne sur cela de si bonnes raisons , qu'elles restent les meilleures amies du monde.

Le Comte est , comme on se l' imagine , le vainqueur ; il refuse Isabelle avec toute la politesse possible , & épouse Rosaure ; Isabelle qui n'avait fait le voyage que pour avoir un mari , s'ac-

croche à l'un des trois Princes ; la Magicienne Aldore en prend un autre ; & il n'y a pas une femme de la suite qui ne soit épousée.

Là-dessus, le Dieu de la Valeur arrive à cheval sur un aigle pour féliciter le Comte, & lui dire que, puisqu'étant Français, le destin l'a si bien protégé, tout l'Orient ne peut pas manquer d'être soumis quelques centaines d'années après à Louis XIV.

Cette admirable Pièce, *dit l'Auteur*, est terminée par un notable balet de Pages Français & Grecs.



I MORTI

I MORTI VIVI (1).

Les Morts Vivans , en trois actes :

(2) Le Capitan est amoureux d'Eularia , & a pour rival Mario , qu'il veut assommer : Mario paraît , Arlequin tremble , & demande à son maître s'il n'a pas peur ; le Capitan répond qu'il ne connaît pas la crainte : je ne suis pas de même dit Arlequin , car je tremble de toute ma force. Eularia se trouve mal , & tombe à terre : Arlequin fait des efforts pour la relever , & maudit le Tailleur qui lui a fait une culotte si étroite ;

(1) Ce Canevas est tiré d'une Comédie écrite en prose par *Sforza d'Odi* : & Bourfault en fit une en trois actes en vers , pour le théâtre Français , où il la donna sans succès en 1662.

(2) On doit prévenir que les Pièces que nous rapportons ici , pour donner une idée de l'ancien théâtre Italien , sont moins des Comédies , que des Farces ou des Parades , sans conduite , sans goût ; mais non pas sans comique.

Tome I.

C

il demande à Eularia si elle est morte ; voyant qu'elle ne répond pas, il la porte à la maison.

Dans l'acte second, Arlequin a plusieurs scènes avec Mario, où il est toujours battu. Mario au désespoir, jette son chapeau d'un côté & son manteau de l'autre ; Arlequin s'en empare ; Diamantine qui ne le connaît pas, lui dit beaucoup de mal de lui-même ; Trivelin qui arrive, lui demande où il a pris cet habit ; il fait venir une troupe d'Archers, qu'Arlequin conduit à coups de batte.

Dans la première scène du troisième acte, Arlequin raconte assez comiquement la façon dont Mario vient de se noyer. Eularia témoigne des regrets sensibles sur sa perte ; Arlequin annonce à Pantalon qu'elle en a été si touchée, qu'il la croit prête à se jeter dans un puits ; Aurelia à qui on apprend cette nouvelle, s'évanouit : oh, oh, dit Arlequin ; c'est apparemment aujourd'hui le jour des morts ; il dit qu'il va chercher un Teinturier pour se faire mettre en deuil, qu'il ne veut plus manger que des truffes & de la viande noire, & qu'il ne boira plus d'eau, parce qu'elle n'est pas noire : le Docteur & Trivelin lui

demandent la cause d'une douleur si excessive ; Arlequin leur apprend la mort d'Eularia , de Mario & d'Aurelia : ils jettent tous de grands cris , se heurtent , sans sçavoir ce qu'ils font , tombent & sortent ensemble. Messieurs , dit Arlequin , le Seigneur Mario est mort ; que le Ciel lui donne santé & allégresse ; Mario qui l'a entendu , se place derrière lui , & met sa jambe entre les jambes d'Arlequin & ses mains à côté des siennes ; Arlequin est étonné de se trouver trois pieds & quatre mains ; il apperçoit Mario & se sauve : les deux femmes revenues de leur évanouissement , paraissent ; Mario leur raconte comment des pécheurs l'ont sauvé : la joie prend la place de la tristesse , & la Pièce finit par le mariage des Amans.



LA FIGLIA DISUBEDIENTE.*La Fille défobéiffante.*

On ne connaît prefque que le rôle d'Arlequin dans cette Pièce ; mais il eft plaifant , quoique purement épifodique.

Dans la premiere fcène , Arlequin paraît avec un collet de buffe & une longue épée ; il dit qu'il vient de l'armée , qu'il a fervi à Portolongone ; la mifere l'oblige de demander la charité. Cinthio furvient ; Arlequin lui dit : Seigneur , fecourez d'une petite charité un pauvre muet qui eft privé de l'ufage de la parole : vous êtes donc muet , mon ami ? Oui , Monsieur ; mais comment êtes vous muet , puifque vous répondez à ce que je vous demande ? Monsieur , fi je ne vous répondais pas , je ferais un mal-appris ; mais je fuis un enfant de famille , qui a eu de l'éducation Arlequin fe fouvient alors de fa balourdife , & ajoute : vous avez ra fon , Monsieur ; je me fuis trompé ; je voulais dire que j'étais fourd. Sourd !

répond Cinthio, cela est faux; je vous assure, Monsieur, que je n'entends pas même le bruit du canon; mais vous entendez du moins quand on vous appelle pour vous donner quelque pièce d'argent: oh, oui, Monsieur.... Les éclats de rire de Cinthio ayant fait apercevoir Arlequin de sa sottise, il s'excuse, en disant: ah, Monsieur, je ne sçais ce que je dis, l'inanition me fait extravaguer; j'ai voulu dire que j'étais aveugle; c'est un coup de canon à la guerre d'Italie qui m'a emporté les deux yeux: Cinthio feint de lui porter les doigts dans les yeux; Arlequin pare de la main. Ah! tu ne vois pas clair, coquin: pardonnez-moi, Monsieur, je suis ordinairement aveugle; je ne vois que dans le cas où l'on veut me faire du mal: Cinthio se met encore à rire: oh, Monsieur, continue Arlequin: j'avoue que je ne fais plus ce que je dis; je voulais vous faire connaître que je suis estropié de ce bras & de cette jambe: Cinthio voulant le confondre, fait semblant, en se retirant, de lui présenter de l'argent, alors Arlequin avance le bras & court après lui: Cinthio revient sur ses pas, & donnant un coup de pied à Arlequin, lui dit: ah

fourbe ! . . . Oui, Monsieur, vous avez raison, c'est ce que je voulais dire ; je ne pouvais pas trouver le mot ; je suis un fourbe ; je suis un soldat de *Porto-Longone*, un brave qui demande la charité : Cinthio s'en va, & Arlequin s'écrie : qu'il est honteux de refuser la charité à un soldat de *Porto-Longone* (1).

Eularia, fille de Pantalon, s'est mariée malgré son père à Octave son amant : Pantalon, après lui avoir donné sa malédiction pour toute dot, veut encore faire punir Octave comme suborneur : Octave est poursuivi par le Barigel (2) l'épée à la main ; Eularia se met au-devant du Barigel, & fait d'être blessée, ce qui forme une scène comique, pendant laquelle Arlequin demande toujours pour le soldat *del Porto-Longone*, Le Barigel étant parti, Eularia tombe évanouie ; Arlequin tourne autour d'elle, & dit : je suis un soldat de *Porto-Longone*, qui voudrais bien entrer dans cette forteresse : il la porte dans la maison.

(1) Cette scène est transportée dans Arlequin Voleur, Prevôt & Juge.

(2) Le Prevôt.

Il raconte Cinthio, qui l'oblige de porter une lettre à Eularia, sans que personne s'en apperçoive; Octave rencontre Arlequin : celui ci cache la lettre sous son chapeau; Octave la voit, la prend, la lit, & menace de tuer Arlequin, qui s'enfuit.

Octave a une conversation avec Eularia sa femme, à qui la lettre était adressée, il la croit infidèle, & l'empoisonne; il ordonne à Arlequin, qui reparait avec un flambeau, d'ensevelir Eularia; Arlequin effrayé, veut éteindre le flambeau & se sauver; il fait plusieurs lazis de frayeurs; & Octave impatienté, le prend au collet, & lui fait avaler le reste du poison : ah ! malheureux, s'écrie Arlequin, empoisonner un soldat de Porto-Longone; il croit sentir les approches de la mort, & fait son testament de cette manière touchante : il jette son chapeau à terre : adieu charmant parasol, qui m'avez défendu de tant d'orages : il jette aussi son ceinturon & sa batte, en disant : adieu valeureuse épée, qui avez gagné tant de batailles, & qui avez coupé la tête à tant de choux; & vous, beau ceinturon, fait de la peau de mon père, allez ceindre les côtés d'un autre cham-

pignon que moi : il sent des convulsions, fait plusieurs tours sur le théâtre, & tombe à plat ventre, en faisant la culbute, de sorte que le flambeau passe entre ses cuisses, & reste droit & allumé (1).

Trivelin envoyé par Octave pour enfermer sa femme dans le tombeau, veut y mettre aussi Arlequin, qui se leve, ramasse son chapeau, sa batte, & court s'y placer lui-même : Trivelin effrayé, se sauve.

Eularia s'éveillant de son profond assoupissement, est étonné de se trouver en ce lieu; Arlequin lui demande qui elle est; je suis femme pour mon malheur, & c'est un ingrat que j'ai trop aimé, qui m'a mise en cet état. Approchez-vous de moi, dit Arlequin, quoique mort, je sens que j'ai encore du goût pour les femmes : à ce discours, Diamantine, suivante d'Eularia, accourt au tombeau, & ayant fait sortir sa maîtresse, elle prend sa place, & demande à Arlequin qui il est : je suis, répond-il, un mort qui se meurt de faim; Diaman-

(1) Cette scène est encore dans l'Arlequin Voleur, Prevôt & Juge, qu'elle termine.

Une touchée de compassion, le fait sortir, & va rejoindre Eularia : Octave arrive, & trouve Arlequin sur pied : comment coquin, tu n'es pas mort ? Pardonnez-moi, répond celui-ci, en courant se remettre dans le tombeau : de-là, il chante poulle à son assassin, & le menace de porter sa plainte à la Justice.

Il reprend ensuite son refrain ordinaire : Messieurs, quelque charité pour un soldat de Porto-Longone.



TRE LADRI SCOPERTI.

Les trois Voleurs découverts.

Il ne reste de cette Pièce qu'un cannevas fort imparfait.

Arlequin & le Capitan ouvrent la scène : celui-ci se vante de ses exploits ; mais Arlequin lui conseille , malgré toute sa valeur , de prendre garde à lui , parce que les Archers le cherchent pour le mettre en prison ; on prétend , répond Arlequin , que vous faites mentir le proverbe , qui dit que la chemise est plus proche de la chair que l'habit , & que vous ne portez point de chemise ; le Capitan avoue qu'il n'en portoit pas autrefois , parce qu'étant fort velu comme Hercule , lorsqu'il se mettait en colere , tout le poil de son corps se hérissait , & perçait sa chemise comme un crible.

Il est question de porter une lettre à Eularia : Octave survient ; le Capitan se fauve , & Arlequin dit qu'il est un pauvre malade , qui cherche le chemin de l'hôpital.

Dans une des scènes suivantes , Tri-

velin propose à Arlequin de voler de compagnie une maison voisine, & de convenir d'une heure, pendant laquelle il ne passe personne dans la ville; Arlequin répond qu'il faut donc attendre la fin du monde; Trivelin le rassure: prends garde seulement qu'on ne me pendre, dit Arlequin; car je m'en prendrais à toi; enfin, si le malheur nous en veut, je prétens être pendu à droite, parce que c'est la place d'honneur: il propose ensuite, comme un excellent expédient, de mettre le Barigel dans la confidence, & de lui demander la permission de voler, qu'il ne peut leur refuser, attendu qu'ils n'ont pas le sou: Trivelin n'entend pas raillerie, & Arlequin consent enfin à tout.

Arlequin vient ensuite sur le théâtre avec un sac sur la tête, dont il se forme un capuchon; Trivelin paraît à la fenêtre, au signal dont ils sont convenus, & lui demande s'il a le sac: oui; ouvre bien la bouche: Arlequin ouvre la bouche: ouvre-la bien grande: veux-tu donc que je me la fende jusqu'aux oreilles? Bête que tu es, c'est la bouche du sac, & non la tienne: Arlequin ouvre la bouche du sac; mais il la tient en bas, de peur d'en être mordu: Tri-

velin jette les paquets qu'il a faits ; à chaque fois , Arlequin tombe par terre : Trivelin descend , & veut charger Arlequin du sac ; les Archers viennent & s'en emparent , ainsi que de Trivelin : Arlequin se sauve & revient , en criant aux Archers : vous êtes des coquins , d'emporter ce sac ; car ce n'est pas vous qui l'avez volé : ils veulent le saisir , & il les chasse à coups de batte.

On ne sçait trop comment le sac revient dans les mains de Pantalon ; pour le r'avoir , Arlequin se présente à lui dans un déguisement bizarre & dans une attitude ridicule ; Pantalon mettant toute son attention à le regarder , perd le sac de vue ; Arlequin s'en saisit , & le lui abandonne ; Pantalon met le sac entre ses jambes ; Arlequin se glissant doucement derriere lui , le tire ; Pantalon le retient , le tire de son côté , & ils tombent tous deux ; Arlequin se voyant reconnu , se relève , & prend la fuite. Pantalon le poursuit , &c.



IL LUNATICO.

Le Capricieux, Comédie en trois actes.

Diamantine & Arlequin ouvrent la scène par une conversation mêlée de tendresse & de reproches ; ils se séparent. Adieu mon bel âne d'Avril ; adieu ma belle vache du mois de Mai.

Octave arrive, & veut qu'on l'habille ; Arlequin court chercher ses hardes ; il n'apporte que le chapeau : & le manteau, dit Octave ; Arlequin, va le chercher, & remporte le chapeau : tour à tour il remporte l'un & va chercher l'autre ; il revient enfin avec l'épée & des vergettes ; il pose tout par terre ; il commence par broser son chapeau, ensuite il se débarbouille, puis il brosse le chapeau de son maître, après avoir craché dessus. Octave s'impatiente ; Arlequin ramasse le manteau, le secoue sous le nez de son maître, & veut le lui attacher par-devant : vous vous levez si matin, lui dit-il, que vous mettez la tête tout de travers ; votre nez est de ce côté, il devrait être de l'autre : Ar-

lequin veut retourner la tête sens devant derriere ; Octave lassé de toutes ces batourdises , demande un peigne ; Arlequin va lui chercher celui des chevaux.

Lorsqu'Octave est habillé , Arlequin ne sçachant où mettre son chapeau , il le place sur la garde de l'épée de son maître , ensuite il tire l'épée du fourreau , le nettoye , & le donne à tenir à son maître pour y mettre l'épée ; il s'éloigne quelques pas & revient en courant , comme s'il vouloit enfiler une bague ; il se laisse tomber : Octave lui dit de brosser son chapeau ; Arlequin lui met le sien sur la tête , de peur qu'il ne s'enrhume ; Octave le jette par terre , & Arlequin en fait autant de celui de son maître (1).

Octave a dessein d'éprouver Eularia sa maîtresse , à peu près comme dans le Curieux impertinent ; il ordonne à Arlequin de se présenter devant elle magnifiquement vêtu , sous le nom du Marquis de Blanche-Fleur. Arlequin se carre en se promenant sur le théâtre ;

(1) Cette scène commence à présent la Pièce d'Arlequin Valet étourdi.

rejette sa perruque sur son col, & ne sçachant plus où la mettre, il la place entre ses jambes, la peigne & la laisse tomber; & ne la trouvant plus, il arrache celle de son maître, & s'enfuit.

Quelques scènes après, Pantalon arrive avec Eularia : Madame, dit Arlequin, les Naturalistes prétendent que les animaux terrestres ne sont pas aquatiques : à propos d'animaux, quel est cet homme-là ? C'est mon pere : ah, ah, en le voyant vêtu de rouge & de noir, je l'avais pris pour une bêtave pelée d'un côté; mais je vous prie, Madame, de me faire arracher toutes les dents avant que je vous épouse : pour quelle raison ? c'est que vous êtes à manger, & que je ne voudrais pas vous faire du mal.

Arlequin revient une seconde fois vêtu ridiculement en Gentilhomme, avec des gants, un manteau qui tombe sur sa barbe & un chapeau, dont le plumet lui pend sur les yeux, ce qui l'incommode fort : hola, Majordome, dit-il à Cinthio; dites à mon carrosse qu'il m'attende dans l'anti-chambre. Bon jour, Madame, (en s'adressant à Eularia) le mérite méritant mérita-

ble que vous méritez ; pendant qu'il cherche le reste de son compliment , Cinthio tient à Eularia des discours fort tendres qu'elle écoute avec plaisir , en disant à Arlequin : excusez , Monsieur , si je m'entretiens avec votre Majordome , c'est qu'il parle plus sensément que vous ; cela n'est pas étonnant , réplique Arlequin , puisqu'en sa qualité , je lui donne mon esprit à garder & toutes mes gentilleses , dont il se sert dans l'occasion : hola , Monsieur le Majordome , faites-en peu deux ou trois jolis complimens à cette belle Dame.

Eularia & Cinthio entrent dans la maison. Diamantine arrive , & voyant qu'elle n'a affaire qu'à un Valet , elle le rossé ; Cinthio veut ensuite lui faire mettre l'épée à la main ; mais Octave survient , & le délivre ; Arlequin renonce à son personnage de Marquis de Blanche-Fleur.

Dans le second acte , Arlequin convient qu'il est un fourbe , que son maître a fait habiller en Marquis , & qu'Octave est un fou , un capricieux , un lunatique : Octave survient , & veut le tuer , à cause de son indiscretion ; il s'enfuit.

La première scène du troisième acte

est le raccommodement d'Arlequin & de Diamantine : Cinthio & Octave paraissent tour à tour, & Arlequin épouvanté, entre dans la maison par la fenêtre.



GLI QUATRI ARLECHINI*Les Quatre Arlequins.*

Il n'y a que fort peu de scènes dans cette extravagante Pièce, qui méritent d'être rapportées.

Arlequin est Valet de Pantalon; ils arrivent ensemble, & trouve Octave en conversation avec Eularia : Arlequin voulant faire le serviteur zélé, se met entre les amans, & querelle Octave; je devine aisément, lui dit-il, que vous en voulez à l'honneur de ma maîtresse; elle n'en a point, entendez-vous; ainsi vous pouvez vous aller promener.

Arlequin leve la main pour frapper Octave, & lui tourne promptement la tête; & Arlequin baisse aussi promptement la main, feignant de s'occuper à autre chose : ce lazi se répète plusieurs fois; enfin, Arlequin outré de colere, rentre dans la maison, & en sort ensuite avec un manteau, sous lequel il paraît cacher un fusil; il couche Octave en joue : celui-ci se sauve avec Trivelin. Pantalon demande à Arlequin quelle

épée d'arme il cache sous son manteau. C'est une arquebuse qu'un cochon de mes amis m'a prêtée; en même-temps il montre une vessie attachée au bout d'un bâton.

Arlequin se plaint amèrement d'Octave, qui lui a donné un soufflet. Eularia pour l'adoucir, ôte son gant; le caresse & lui fait entendre qu'elle a de la bonne volonté pour lui. Arlequin entend qu'elle aime à l'insolente, & se confirme si bien dans cette idée, que lorsqu'elle lui dit d'entrer dans la maison; il la refuse; en disant que cette proposition le fait rougir.

Dans une autre scène, Aurelia lui fait à son tour une déclaration; comme il se croit aimé d'Eularia, il prend la chose en petit maître, & répond qu'il n'ignore pas qu'il est le plus beau des deux cens quarante-sept enfans que sa mère a mis au monde; mais ajoute-t-il, je ne veux pas qu'il soit dit qu'une jolie fille soit morte d'amour pour moi; alors il se roule par terre pour défigurer, dit-il; les traits de son visage.

Diamantine informée de l'infidélité d'Arlequin, débute par un torrent de reproches, & continue par une volée de coups de bâton. Arlequin confus.

veut se tuer ; Diamantine lui apporte une épée & une corde ; Arlequin regardant tristement la corde ; dit ; l'ame de mon pere a été empoisonnée par cette mauvaise herbe ; il faut qu'elle me serve au même usage ; je ne ferai pas le premier qui aura fini ses jours de cette maniere : Lucrece la Romaine , continue-t-il , ne se tua-t-elle pas pour Marc-Antoine , & Cléopâtre pour Tarquin , comme Aristote pour Gallien ? Allons , il faut que je me pendre sans hésiter. Il fait réflexion que cette mort est trop ignoble ; il aime mieux se tuer d'un coup d'épée ; il met son chapeau à terre , de peur , dit-il , de se casser le nez en tombant ; il essaye de se tuer avec le fourreau. Diamantine toujours officieuse , ramasse l'épée : ah quelle peine pour motrir ! Si je me perce par devant , je suis sûr que j'aurai peur ; si c'est par derriere , je risque d'offenser quelque nerf , & d'en rester estropié toute ma vie ; il finit par se raccommoder avec Diamantine.

Pantalon arrive ; Arlequin lui dit qu'il renonce à sa fille , & demande son congé & ses gages. Je te dois tes gages d'un an , à raison de dix francs par mois , cela fait pour les douze mois

cent vingt livres. Cela est fort bon pour les douze mois ; mais à présent , payez-moi l'année ; c'est pour l'année , dit Pantalon. Si c'est pour l'année , payez-moi donc les douze mois à dix francs par mois : c'est aussi pour les douze mois. Arlequin ne pouvant comprendre ce calcul , s'en remet à la probité de Pantalon , & demande en outre le paiement d'un petit mémoire qu'il prétend lui être dû ; cela est juste , dit Pantalon , voyons : Arlequin lui présente le mémoire suivant :

Pour un quartier de veau rôti & un emplâtre d'onguent pour la galle...

Pour un chapon & un brayer tout neuf pour M. Pantalon , ci...

Pour un pâté pour Arlequin & deux mesures d'avoine pour le Maître , ci....

Pour une livre de beurre frais & pour avoir fait ramoner la cheminée.

Pour des tripes & pour une souricière.....

Pour trois saucisses & le ressemelage d'une paire de souliers , ci....

Pour avoir fait la barbe au Patron & pour avoir fait raccommoder la lunette des commodités , ci....

Tout le reste est peu de chose , les amans d'Eularia , d'Aurelia & de Dia-

mantine se croyant méprisés, prenoient l'habillement d'Arlequin, espérant tromper leurs Maîtresses sous ce déguisement.

Cette Pièce est très-ancienne, tout son mérite consiste dans le jeu d'Arlequin.

Thomassin y faisait des tours d'une force extraordinaire; il faisait en dehors le tour des premières, secondes & troisièmes loges; mais le public qui s'intéressait très-fort à la vie de cet aimable Acteur, lui en fit retrancher ce lazzi, qui était trop périlleux & qui effrayait toujours les spectateurs plus qu'il ne les amusait.



TRE FINTI TURCHI.

Les trois Turcs supposés.

Arlequin , Valet d'Octave , mal nourri & encore plus mal payé de ses gages , lui déclare qu'il ne veut plus demeurer à son service , & qu'il est déterminé à reprendre son ancien métier , qui est de demander l'aumône de porte en porte.

Trivelin arrive & lui annonce un trésor , qu'il consent à partager avec lui ; en ce cas , répond Arlequin , j'accepte la société ; il est vrai , dit Trivelin , que ce trésor n'est pas un trésor ; mais c'est l'équivalent ; c'est une fourberie : Arlequin ne le laisse pas achever , il le quitte & va demander à la première porte un peu de soupe par charité. Lâche , que fais-tu là , dit Trivelin ? ne sçais-tu pas qu'au moyen de la fourberie que je te propose , tu auras à boire & à manger tant que tu voudras. Moi , je le veux bien ; tu n'as qu'à parler. Trivelin le met au fait.

Pantalon paraît. Est-celà l'homme en

question ? Justement , Monsieur , dit Arlequin à Pantalon : donnez-moi , je vous prie , un trésor pour l'amour de la fourberie : Pantalon se mocque de lui , & se retire.

Trivelin se met en colere , & conseille à Arlequin , pour réparer sa balourdise , de feindre d'avoir une violente colique , & d'en ressentir de grandes douleurs. Qu'a donc ce pauvre garçon , pour se plaindre ainsi , dit Octave qui survient ? Monsieur , répond Arlequin , j'ai une faim enragée ; en même-temps il se jette par terre , se roule & crie de toutes ses forces : ah ! voilà le pauvre garçon qui est mort , ajoute Octave ; Arlequin se leve avec précipitation & tout effrayé , demande qui est-ce qui est mort ? Monsieur , continue-t-il , ne me faites pas de ces peurs-là ; alors il se recouche doucement à terre , & recommence à se lamenter.

Trivelin l'emmene , & ils se déguisent en Turcs , pour exécuter la fourberie , qui ne réussit point.

Dans une autre scène , Arlequin déguisé en Marchand , présente à Pantalon un Mémoire de marchandises , dont voici quelques articles.

Deux

Deux douzaines de chaises de mous-
seline.

Quatorze tables de massépins, six
matelats de fayance pleins de raclures
de bottes de foin.

Une couverture de macaroni.

Six coussins garnis de truffes,



NON VUOL RIVALI AMORE (1).

L'Amour ne veut point de Rivaux.

Le théâtre représente l'atelier d'un Peintre ; Octave y vient trouver Arlequin, & d'abord examine quelques tableaux qui lui paraissent extraordinaires ; on voit dans l'un une seringue pleine : Arlequin lui dit que le jour qu'Alexandre le Grand combattit Darius, il avait la colique, & que c'est-là le lavement qu'il prit pour se soulager. Un autre tableau représente deux yeux fondans en larmes : ce sont, dit Arlequin, les pleurs que Tisbé répandit pour Pyrame. On voit dans le troisième, un homme poussant une petite brouette, sur laquelle est un baril de vinaigre : voilà, continue Arlequin, le char de Phaëton ; mais je ne vois point les chevaux, de

(1) On a souvent repris cette Pièce au Théâtre Italien, sous ce titre ou sous celui d'Arlequin, Peintre mal- adroit, qui lui convient mieux.

mande Octave : oh , répond Arlequin , ils sont à l'écurie , où ils mangent leur avoine.

Octave paraît satisfait de ces réponses , & demande à Arlequin s'il veut lui faire un portrait : souhaitez-vous , dit Arlequin , qu'il soit vêtu de brocard ou de simple étoffe de soie ; car , ajoutet-il , cela fait une grande différence pour le prix ; & je vous avertis que je ne suis pas un Peintre à bon marché , parce que je prends la peine de commencer par faire les os , les veines & les cartilages , & ensuite j'ajoute la chair ; il faut encore que vous expliquiez si vous voulez que le portrait soit à l'huile ou en détrempe , en vers ou en prose ; car il est bon que vous sachiez que dans mon art , je ne le cede pas à Galien , &c.



IL MEDICO VOLANTE.

Le Médecin Volant, Comédie en trois actes (1).

Arlequin entre d'un air fort empressé; il est chargé d'une lettre d'Eularia pour Octave son amant; ce dernier lui demande où est cette lettre; Arlequin fait le lazi de la chercher par tout son habillement; enfin, il la trouve attachée à sa ceinture derriere son dos; il la présente à Octave, à qui il la fait baiser, en lui disant qu'elle sort de chez le parfumeur.

Octave & Cinthio lui proposent de jouer le personnage de Médecin; il refuse d'abord, consent après & quitte le théâtre avec toute la gravité de son nouvel état.

Lorsqu'Arlequin reparait en habit de Médecin, il est suivi d'Octave, qui passe pour un de ses élèves; il dit en

(1) A été reprise souvent au nouveau Théâtre, sous le titre d'Arlequin, Médecin Volant.

arrivant : au moins , que mes malades ne s'avisent pas de mourir avant que je leur aye rendu visite.

Pantalon paraît ; il fait d'abord des lazis d'épouvante , & dit ensuite à Pantalon , en se rassurant : Monsieur , vous avez sans doute entendu parler de ma capacité : Pantalon demande quelle est sa profession ; Octave prend la parole & répond , que c'est le plus habile & le plus employé Médecin qui soit à dix lieues à la ronde.

PANTALON.

Monsieur , ma fille est malade ; je me flatte que vous la guérirez ?

ARLEQUIN.

Sans doute. Avez-vous jamais vu cet aphorisme d'Hypocrate , qui dit : *gutta cavat lapidem.*

L'eau qui tombe goutte à goutte ,

Perce le plus dur rocher (1).

Je tomberai goutte à goutte sur vo-

(1) Ce sont deux vers de l'Opéra d'Atys , qui étaient fort en vogue alors.

tre fille , & par le moyen de ce remède anodin , je lui procurerai une guérison certaine.

PANTALON.

Oh , Monsieur , cela n'opérera pas , je crois , que ma fille est *opilata*.

ARLEQUIN.

Ou Pilate ou Caïphe , je la guérirai , vous dis-je. (Il tâte le poux de Pantalón.) Mais , Monsieur , vous me paraîsez être fort mal.

PANTALON.

Vous vous trompez , M. le Médecin ; c'est ma fille qui est malade , & non pas moi.

ARLEQUIN.

N'avez-vous jamais lu la loi Scoria , sur la puissance paternelle , qui dit : tel est le pere , tels sont les enfans. Votre fille n'est-elle pas votre chair & votre sang ?

PANTALON.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

Hé bien , le sang de votre fille étant échauffé , altéré , le vôtre le doit être aussi.

PANTALON.

Le raisonnement est spécieux ; mais...

ARLEQUIN.

Seigneur Pantalon , votre fille est-elle légitime ou bâtarde..... (*à Eularia qui entre.*) Je baise les fruits de cette belle rose : comment vous appelez-vous ?

EULARIA.

Eularia.

ARLEQUIN *à Octave.*

Mon élève , allez dans mon cabinet.

D iv

EULARIA.

Je me sens l'estomach plein.

ARLEQUIN, *à part.*

Je voudrais bien être de même :

A EULARIA.

Comment va l'appétit ?

EULARIA.

J'en ai très-peu.

ARLEQUIN, *à part.*

Et moi beaucoup.

EULARIA.

Je ressens une extrême mélancholie.

ARLEQUIN.

Cela passera ; mais comment va le ventre ? Les matieres sont elles dures ou liquides ? Hypocrate dit , que lorsque l'on a le cours de ventre , on a la foire. Avez-vous des battemens de cœur ?

EULARIA.

Où, Monsieur.

ARLEQUIN.

Cela marque que vous avez le cœur gangréné ; mais cela ne sera rien ; pour vous guérir , il faut prendre six onces d'eau rose en poudre & trois onces de limailles de cornes de limaçon , vous en ferez un onguent , dont vous vous frottez.

EULARIA.

En quel endroit ?

ARLEQUIN.

Où il vous plaira ; mais il faut que je voie de l'urine de la malade : Madame , savez-vous uriner ? Je vois bien que la maladie de la malade vient d'une maladie d'opilation : hé bien , il faut qu'elle fasse une petite promenade à pied , comme vous pourriez dire d'ici à Lyon , &c. Il ajoute plusieurs autres extravagances avec une extrême volubilité , & Pantaloni est si satisfait , qu'il lui offre de

D v

l'argent; il le refuse, tend la main par derriere & finit par prendre la bourse.

Au deuxieme acte, le Capitan vient demander un remède contre le mal de dent : prenez, dit Arlequin, du poivre, de l'ail & du vinaigre, frotez-vous en le derriere, cela vous fera oublier votre mal : (le Capitan est prêt à sortir) attendez-moi, Monsieur, j'oubliais le meilleur; prenez une pomme de rennette, coupez-la en quatre parties égales, mettez une des parties dans votre bouche, & ensuite tenez-vous la tête dans un four, jusqu'à ce que la pomme soit cuite, & je vous réponds que votre mal se trouvera guéri.

Le Docteur entre avec Pantalon; Arlequin demande au dernier quel est l'homme qui l'accompagne? c'est un Docteur, répond-t-il: à ce mot, Arlequin effrayé, dit: Messieurs, il faut que je vous quitte, parce que mes malades m'attendent; il demande ensuite tout bas à Pantalon de quelle espece est le Docteur; c'est un Docteur ès loix, répond-il.

ARLEQUIN, au Docteur.

Vous n'êtes donc pas Médecin?

LE DOCTEUR.

Non, Monsieur.

ARLEQUIN.

En ce cas, mes malades peuvent attendre.

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, j'ai aussi étudié en Médecine.

ARLEQUIN.

En ce cas, mes malades sont fort pressés. Pantalon l'arrête : obligé de faire bonne contenance, il fait plusieurs questions au Docteur, qui en donne une solution raisonnable ; il dit que tout cela est faux, & en donne lui-même une extravagante : le Docteur lui demande à son tour ce que c'est que la Philosophie : ah, ah, ah, répond Arlequin en ricannant ; c'est bien à moi qu'il faut faire de ces petites questions-là ; à moi, qui sçais par cœur toute l'histoire Romaine de Bergame.

D. viij

Par exemple , il y a des ignorans qui prétendent que le soleil est le principe de la génération ; moi je suis d'une opinion contraire , & je le prouve par un seul exemple.

Un jeune homme devient amoureux d'une jeune fille ; il l'épouse ; on fait les nôces ; la nuit arrive ; ils se couchent ; le lendemain matin la femme se trouve enceinte ; je demande en quoi le soleil s'est mêlé de leurs affaires ?

Arlequin s'en tire ensuite comme il peut avec un tas de pareilles folies ; la situation qui donne le titre à la Pièce est une lettre qu'Arlequin doit remettre à l'amoureuse ; la porte lui étant interdite , il entre & sort plusieurs fois par la fenêtre.

Cette Comédie a souvent été remise sur le nouveau théâtre , mais d'une manière bien différente & avec beaucoup de changemens , qui n'ont servi qu'à l'épurer & à la rendre plus régulière , sans qu'elle en soit moins plaisante.



IL CONVITATO DE PIETRA.

Le Festin de Pierre (1).

Arlequin vient couvert d'un manteau noir, tenant en l'air une épée espagnole, au bout de laquelle est une lanterne, & dit : si tous les couteaux n'étaient qu'un couteau..... ah quel couteau ! si tous les arbres n'étaient qu'un arbre ; ah quel arbre ! si tous les hommes n'étaient qu'un homme ; ah quel homme ! si ce grand homme prenait ce grand couteau, & qu'il donnât un grand coup à ce grand arbre & qu'il lui fit une fente ; ah quelle fente : après ce beau propos, qui revient au sujet,

(1) Lorsque les Comédiens Italiens représentèrent cette Pièce, tous les théâtres Français en donnaient à l'envi des copies : Villiers en fit une pour l'Hôtel de Bourgogne ; Dormion pour celui de la rue des quatre Vents ; Rosimont fit représenter la sienne sur le théâtre du Marais ; & celle de Molière, mise depuis en vers par T. Corneille, fut jouée sur le théâtre de Guénégaud.

comme l'éloge du tabac qui commence le Festin de Moliere , Don Juan arrive. Lazi de peur d'Arlequin, qui laisse tomber sa lanterne, elle s'éteint ; Don Juan à ce bruit, met l'épée à la main ; Arlequin tire la sienne, se couche à terre sur le dos, la tient droite, de façon que Don Juan la rencontre toujours en s'escrimant, ce qui fait un jeu de théâtre assez plaisant ; enfin il la laisse tomber, & s'écrie : je suis mort ; Don Juan qui le reconnaît, fâché de l'avoir blessé, se nomme, l'appelle par son nom, & lui demande s'il est effectivement mort : si vous êtes véritablement Don Juan, répond Arlequin, je suis encore en vie ; mais si vous ne l'êtes pas, je suis bien mort.

Le Duc Octavio vient avec Pantalón son confident ; le Duc doit épouser bientôt Dona Anna sa maîtresse, que le Roi lui a accordée ; il en a même obtenu un rendez - vous pour la nuit prochaine ; à cette nouvelle, Don Juan lui propose de troquer de manteaux ; le Duc y consent ; Arlequin en fait autant avec Pantalón, & lorsqu'ils sont restés seuls, Don Juan apprend à Arlequin que son dessein est de tromper Dona Anna, par le moyen de cet

échange; il s'introduit chez elle, & Arlequin fait le guet à la porte; il entend du bruit & s'enfuit: ce sont les cris de Dona Anna qui appelle du secours contre la violence de Don Juan; on entend la voix de son pere, & bientôt l'on voit D. Juan qui se sauve l'épée à la main; & le vieux Commandeur qui le poursuit en chemise & aussi l'épée à la main; le combat se passe sur le théâtre; le Commandeur est tué & tombe, après avoir long-temps lutté contre la mort.

Cette affaire a de grandes suites; Dona Anna vient en demander vengeance au Roi-même, qui fait promettre dix mille écus à celui qui découvrira l'auteur de ce meurtre.

Arlequin fait tout haut ses réflexions là-dessus; son maître l'entend & veut le tuer; Arlequin s'excuse, & assure qu'il n'en parlera pas; Don Juan sort après l'avoir éprouvé; Arlequin rencontre ensuite Pantalon, il lui parle de la publication des dix mille écus, & lui dit qu'il peut lui en faire gagner la moitié; comment cela, demande Pantalon? j'irai dire au Roi, répond Arlequin, que c'est toi qui as tué le Comman-

deur, le Roi me donnera les dix mille écus, & nous partagerons.

L'acte suivant, on voit une jeune pêcheuse auprès de ses filets ; & un moment après Don Juan & Arlequin qui passent à la nage ; Don Juan attrape le bord, & la jeune pêcheuse l'aide à se tirer hors de l'eau ; Arlequin tient une lanterne au milieu de la mer, & parvient enfin en criant ; plus d'eau, du vin, du vin ; il apperçoit son maître évanoui dans les bras de la belle pêcheuse, & dit : si je retombe jamais dans la mer, je souhaite pouvoir m'échapper avec une pareille barque.

Comme il est entourré d'une douzaine de vessies, il se laisse tomber sur le derriere & en crève une ; bon, dit-il, voici le canon qui tire en signe de réjouissance ; Don Juan quitte le théâtre avec la jeune fille : pauvre malheureuse, dit Arlequin en les voyant partir ; que je vous plains de vous laisser abuser par mon maître, il est si libertin, que s'il va jamais aux enfers, ce qui ne peut lui manquer, il tentera, je crois, de séduire Proserpine.

Don Juan revient sur la scène avec la pêcheuse ; je compte, dit-elle, que vous

me tiendrez la promesse que vous m'avez faite de m'épouser ; cela ne se peut , répond Don Juan , demandez à mon valet que voici , il vous en dira les raisons ; il sort : la jeune fille se désespère ; & Arlequin pour la consoler , lui fait voir la liste de celles qui sont dans le même cas , c'est une longue bande de papier roulé qu'il jette vers le parterre , en retenant le bout & en disant : voyez , Messieurs , si vous ne trouverez pas le nom de quelques-unes de vos parentes : la jeune pécheuse réduite au désespoir , se jette dans la mer.

Un paysan & une paysanne qui sont amoureux l'un de l'autre , sont semblant d'être toujours en querelle devant leur tante , qui est un esprit de contradiction , & par ce moyen , elle consent à leur union ; Don Juan & son Valet arrivent lorsque se fait la nœce : après s'être mêlés à la conversation & à la danse , Don Juan enlève la mariée , & Arlequin une des paysannes qui lui plaît le mieux.

Quelques scènes après , Don Juan & Arlequin se trouvent vis-à-vis un magnifique mausolée , qui est le tombeau du Commandeur ; Arlequin fait des remontrances à son maître ; D. Juan

feint de se repentir, répète une prière qu'Arlequin lui dicte, & finit par lui donner un coup de pied au cul; il apperçoit la statue du Commandeur; lui adresse mille injures, & dit à son valet d'aller l'inviter à dîner; celui-ci y va en riant, & revient saisi d'effroi, parce que la statue lui a fait un signe; Don Juan ne le croit pas d'abord; mais il voit lui-même la même chose & demeure interdit, lorsque le Commandeur lui répond qu'il ira.

Le théâtre représente la salle de Don Juan qui se met à table; Arlequin qui ne peut qu'avec peine excroquer un morceau, s'avise d'un expédient, & dit qu'il voudrait bien souper, parce qu'il a un rendez-vous avec une jeune veuve; Don Juan prend feu là-dessus & le fait mettre à table; Arlequin, après plusieurs lazis, fait celui de manger une douzaine d'œufs frais, & il demande à boire à chaque œuf qu'il avale; son maître fort tenté de la jeune veuve, fait sur elle des questions à Arlequin qui répond sans perdre un coup de dents.

D. JUAN.

De quelle taille est cette jeune veuve?

ARLEQUIN.

Courte.

D. J U A N.

Comment se nomme-t-elle?

ARLEQUIN.

Anne.

D. J U A N.

A-t-elle pere & mere?

ARLEQUIN.

Oui.

D. J U A N.

Tu dis qu'elle t'aime?

ARLEQUIN.

Fort.

D. J U A N.

Combien a-t-elle d'années?

ARLEQUIN.

Vingt.

D. J U A N.

Et en quel endroit la verrons-nous ?

ARLEQUIN, *en s'étouffant.*

Oh, vous parlez trop aussi : que diable, on ne sçait pas ce qu'on mange ; l'endroit que vous me demandez-là, me ferait perdre fix bouchées.

(D. Juan, pour mettre fin à son appétit dévorant, lui demande des nouvelles de la Signora Lizetta).

D. J U A N.

Comment se porte-t-elle ?

ARLEQUIN.

J'ai été chez elle, & je ne l'ai pas trouvée.

D. J U A N.

Tu mens.

ARLEQUIN.

Si cela n'est pas vrai, que ce mor-

ceau puisse m'étrangler ! (& le morceau
de fait qu'une bouchée).

D. J U A N.

Et la suivante ?

ARLEQUIN.

Elle était sortie aussi.

D. J U A N.

Cela est faux.

ARLEQUIN.

Si je vous en impose, que ce mor-
ceau me serve de poison (il l'avale).

D. J U A N.

Arrête; ne jure plus, j'aime mieux
t'en croire sur ta parole.

Arlequin prend la salade, apporte
du vinaigre, y met une livre de sel,
& y renverse l'huile de la lampe & la
lampe même, & il la retourne avec sa
batte & avec ses pieds.

La statue frappe; Arlequin se cache

sous la table, & D. Juan va ouvrir; il dit à Arlequin, après que la statue s'est mise à table, de boire à la santé d'une de ses maîtresses, & lui fait signe de nommer Dona Anna, fille du Commandeur; Arlequin obéit, & la statue lui fait une inclination de tête; Arlequin effrayé, fait la culbute le verre à la main (1).

A la dernière scène qui se passe dans le tombeau du Commandeur; Arlequin voyant que tout est en noir, dit; il faut que la blanchisseuse de la maison soit morte; car tout est bien noir. D. Juan prend un serpent dans un plat, qui lui est présenté, & dit: j'en mangerai, fut-ce le diable: le tonnerre se fait entendre: la terre s'ouvre, & il est abîmé avec la statue.

(1) Thomassin faisait cette culbute sans répandre son vin.



IL REMEDIO A TUTTI MALI.

Le Remède à tous Maux, en trois actes.

Arlequin & Trivelin ont imaginé un stratagème pour attraper de l'argent ; ils l'exécutent au moyen d'une peau, sous laquelle ils se mettent l'un & l'autre, pour représenter un monstre singulier.

Octave & Cinthio viennent les voir ; deux fourbes volent la bourse de ces deux cavaliers ; ils sont découverts, & on leur pardonne, à condition qu'ils serviront ces deux amans, pour les venger de leurs maîtresses ; on convient qu'Arlequin fera le Médecin Indien ; ils arrivent, Trivelin tenant en laisse un animal qui porte un drapeau, & Arlequin monté sur un âne, orné de plumes, tient ce discours :

On s'étonnera, Messieurs, de me voir dans cette place monté sur un âne & avec cet autre animal que mon camarade conduit par la main ; mais sachez que ce que vous croiez un âne, est, comme le dit Cicéron dans un sonnet

français en l'honneur de sa maîtresse ; un papillon des Indes Orientales ; & que cet autre est une punaise des Indes Septentrionales que j'ai trouvée dans la chemise du Grand Mogol ; au surplus , je suis Médecin, Chirurgien, Apothicaire & Barbier ; je connais parfaitement les infirmités , les maladies ; je sçais remédier aux blessures & autres événemens auxquels le corps humain est sujet ; j'ai des preuves suffisantes de ma capacité , & c'est ce que vous di- raient tous mes malades , s'ils n'étaient pas morts.

Avec ma poudre de prelin pin , pin , j'ai guéri depuis huit jours un homme qui avait un furieux mal de tête dans le ventre. Comment cela se peut-il , demande le Docteur ? c'est , répond Arlequin , qu'un taureau lui avait donné un coup de corne dans le ventre ; un autre , ajoute-t-il , avait un mal de dents à la main gauche (tous les assistans se mettent à rire) ; oui , Messieurs les rieurs , & vous en conviendrez , lorsque vous sçauvez qu'un chien l'avait mordu à la main gauche ; enfin ma poudre aide la ratte & le foye à digérer ; & par une insensible transpiration , fait évacuer les poulmons ; elle est salutaire
pour

pour toutes les Nations ; elle guérit les Anglais de dureté , les Espagnols de paresse , les Allemands d'yvrognerie , les Turcs d'ignorance , les Suisses de pésanteur , les Français de légéreté ; enfin ma poudre guérit tout le monde , depuis Bergame , jusqu'à la Chine ; c'est ce qu'on appelle depuis plus d'un siècle l'onguent miton mitaine , ainsi que je l'ai remarqué dans les trente-huit maisons célestes , dont parlent les Astrologues. Il y a quarante ans , interrompt le Docteur , qu'il est décidé qu'il n'y en a que douze ; oui , réplique Arlequin ; mais depuis quarante ans , croyez-vous qu'ils n'en aient pas bâti d'autres.

On lui amene plusieurs estropiés , qu'il guérit , & qui forment un ballet .

Arlequin entre en se quarrant au deuxième acte : la Médecine , dit-il , pénètre la moëlle des os , comme le feu pénètre les marmittes ; le Docteur arrive , il lui tâte le poux , & lui demande s'il a la fièvre ; c'est l'affaire du Médecin de s'y connaître. Oui ; mais je ne me connais qu'à la fièvre des Indes , répond Arlequin ; il entre dans la maison Diamantine , après bien des façons , lui avoue qu'elle est devenue amoureuse.

du Roi de Maroc, sur un portrait qu'elle a de ce Prince; il la congédie, en l'assurant qu'il l'aidera dans son amour.

Le Docteur amene avec lui Scaramouche en espèce de cul-de-jatte pour éprouver la science d'Arlequin, qui s'apperçoit du piège, & dit à ce dernier : je vais vous faire voir à l'instant la vertu de ma poudre; il va chercher une botte de paille, fait asséoir dessus le prétendu estropié, & après avoir semé de la poudre dessus la paille, il y met le feu; Scaramouche s'enfuit à toutes jambes : avez-vous jamais vu, dit Arlequin, une guérison plus prompte.

Il paraît ensuite sur le siège d'un carrosse, le fouet à la main, & dit qu'il est le Cocher de Marc-Antoine, & qu'il a servi Lépide; il me paraît, réplique le Docteur, que vous êtes au fait de l'histoire & que vous connoissez le Triumvirat; si je le connais, répond Arlequin; il est mon cousin germain. Alors il détache les conducteurs de son carrosse, & leur fait danser un ballet qui termine l'acte.

Au troisieme acte, la ferme s'ouvre, & Arlequin paraît dans le cadre du tableau qui doit représenter le Roi de Maroc; Diamantine se croyant seule, prend de

la poudre du Médecin Indien, & éternue : ta poudre, dit alors Arlequin, a plus de vertu que la mort aux rats, car elle donne la vie aux tableaux ; Diamantine surprise, lui demande qui il est ; je suis, dit-il, le Roi de Maroc, amoureux de toi, par la vertu de cette poudre, & qui veux te faire une douzaine de petits marquoins pour te faire des souliers ; il descend du tableau pour venir l'embrasser : comme il entend parler dans la chambre voisine, il rentre dans son cadre ; le Docteur vient & est étonné de voir le portrait dans une attitude différente. Quest-ce donc que ceci, Arlequin ? c'est le Roi de Maroc : la fourberie se découvre, & il obtient Diamantine, & sort pour s'habiller en marié, & inviter ses amis à la nœce.

A la dernière scène, tous les Acteurs forment une marche ; Arlequin & Diamantine sont habillés en mariés ; le premier dit qu'avant toutes choses, il est nécessaire de convenir des articles du contrat, & lit ce qui suit :

Nous, Arlequin, (il ôte son chapeau)
Seigneur de Sbroufadel.

Le DOCTEUR.

Comment, Seigneur de Sbroufadel ?

E ij

ARLEQUIN.

Oui , Sbroufadel est mon nom. Est-ce que je ne suis pas Seigneur de mon nom ?

Considérant la nécessité qu'il y a d'augmenter la race Arlequinique , la plus brave , à coups de poing , de toute l'Italie , ai résolu d'épouser la Demoiselle Diamantine aux conditions suivantes.

1°. Qu'elle sera obligée de laisser manger à son mari quatre cuillerées de soupe avant elle , pour faire voir la préférence & l'autorité que l'homme doit avoir sur la femme , & en considération des quatre parties du monde , l'Asie , l'Afrique , l'Amérique & l'Europe.

2°. Qu'elle sera obligée de me faire sept enfans mâles , tous d'une ventrée , d'ici à six mois , pour en faire présent à mes amis.

3°. Qu'elle me permettra de me saouler une fois par jour , & de la battre une fois par semaine , pour évacuer ma bile & pour me désenuyer , &c.

AU LECTEUR.

Il est à souhaiter que l'on ne se soit pas

fatigué

LE COLIER DE PERLE.

Comédie en trois actes, de M. Girardin, mêlée de ballets & de musique, imprimée chez Ballard en 1672, rare.

Cette Pièce est tirée d'une aventure véritable, rapportée dans le *Mercur* Galant.

Le Docteur s'entretient avec Briquelle du peu de pouvoir qu'il a dans sa maison, où Eularia sa fille, commande bien plus absolument que lui, & lui fait part de la résolution qu'il a prise de la marier avec Octave, quoiqu'il n'ait aucune amitié pour lui, afin d'éloigner de sa maison, une fille dont il est si peu satisfait.

Arlequin paraît en robe de chambre. Son Valet lui annonce le Tailleur, le Chapelier & le Perruquier, qui attendent, dit-il, depuis plus de quatre heures. On les fait entrer. Le Tailleur veut l'habiller; d'abord il lui met sa culotte sur la tête, parce qu'Arlequin se défend; le Chapelier qui ne veut pas céder au Tailleur, lui met son chapeau

par-dessus sa culotte, le Perruquier qui ne veut non plus céder ni à l'un ni à l'autre, lui met sa perruque par-dessus son chapeau. Arlequin se défend toujours, en leur opposant son fauteuil autour duquel il tourne; ils profitent de ses différentes attitudes, pour l'habiller en même-temps.

Diamantine vient dire au Docteur, avec un empressement plein de joie, qu'un Marquis de France nommé Sbrofadel, doit venir faire visite à Eularia: cette nouvelle augmente l'impatience du Docteur qui chasse rudement Diamantine, en se plaignant des visites que reçoit sa fille, particulièrement des Français, dont l'humeur libre & galante, n'est pas du goût de son pays.

Le Docteur apprend à Octave & à Eularia le dessein qu'il a pris de les marier ensemble dans deux jours.

Joie des deux amants, en recevant cette heureuse nouvelle.

Le Marquis Sbrofadel vient faire visite à Eularia. Il caresse Octave, & lui demande quelle est cette Dame. Ce dernier répond qu'elle se nomme Eularia.

ARLEQUIN.

En ce cas. . . . Hola Laquais ! qu'on

du Théâtre Italien. 103
nous donne des sièges. (*Ils s'assient*)
Pour revenir à notre conversation....

EULARIA.

Mais je crois, Monsieur, que vous
n'avez encore rien dit.

ARLEQUIN.

Effectivement : je ne m'en souvenais
pas.

EULARIA.

Vous avez là une jolie perruque.

ARLEQUIN, *il l'ôte de dessus sa tête,*
& la lui présente.

Madame, elle est bien à votre service :
(*il apperçoit le Docteur*) ah ! Monsieur,
je ne vous voyais pas. Je suis venu me
proposer pour votre gendre, & je rends
grace à mon pere qui m'a engendré
pour être le gendre de la génération
de votre progéniture. Mademoiselle,
continue-t-il, en s'adressant à Eularia,
lorsque je suis dans mon château, je
me plais fort à l'agriculture ; je m'amuse
à semer. Il y a environ un mois que j'ai

semé moi-même de la graine de citrouille. Devinez, Mademoiselle, ce qu'il y est venu.

EULARIA.

Mais, Monsieur, il n'y peut être venu que des citrouilles.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Madame; il est venu un cochon qui a mangé toute la graine.

OCTAVE.

Il est tard. Vous sçavez, Mademoiselle, que je dois vous mener au bal.

ARLEQUIN.

Je me mets de la partie, si vous le voulez bien. Je vais pour cela essayer un nouvel habit. Il est pareil à celui que j'ai vu à l'Arlequin de la Comédie Italienne. Comme c'est un petit drôle que j'aime bien; je me fais un plaisir de l'imiter.

Ils sortent tous. Et le Docteur qui était sorti pendant leur Dialogue, revient sur la scène.

Briguelle avertit le Docteur de cette partie ; mais le Docteur ne veut pas l'entendre , parce qu'il faut qu'il donne sa leçon à ses Ecoliers. Il leur propose pour sujet la mort de Lucrece , & si elle fit bien de se tuer , après l'accident qui lui arriva. Deux Ecoliers disputent l'un pour & l'autre contre. Le Docteur sort. Les jeunes gens laissent là l'ouvrage , & dansent. Ils croient entendre le Docteur , & se mettent au travail avec une précipitation assez comique. Ce n'est pourtant qu'un Ecolier qui chante cette gavote.

Quel soin vous intéresse
Dans ce bisarre entretien
Eh ! Qu'importe que Lucrece ,
En mourant, fit mal ou bien.
De cette vertu farouche ,
Tout le monde se rira ,
Où si cet exemple touche ,
Honni soit qui le suivra.

Dans ce siècle plus traitable ,
Cette mort a le crédit
De quelque héroïque fable ,
Qui peut instruire l'esprit

Qu'un habile Tarquin vienne,
Peut-être en son défendra ;
Mais enfin, quoi qu'il obtienne,
Honni soit qui se tuera.

Le Docteur chagrin de ce qu'il vient d'apprendre de Briguelle, renvoie ses Ecoliers, & demande à Scaramouche un breuvage, qui endorme si bien sa fille, qu'elle ne puisse sortir. Scaramouche veut aller le préparer.

Cinq ou six valets entrent avec beaucoup d'allarmes. Ils veulent emmener Scaramouche au secours d'un malade à l'extrémité, pendant que le Docteur veut le retenir pour son affaire ; ce qui finit l'acte par un désordre assez plaisant.

A C T E I I I.

Le Docteur apprend de Briguelle, qu'Eularia a bu le breuvage que Scaramouche lui a remis. Diamantina prépare la toilette où Eularia doit se parer pour aller au bal. Eularia fait attacher quelques nœuds à sa coëffure & se sentant extrêmement assoupie, fait chanter à une Demoiselle, une chanson qui l'endort tout-à-fait au second couplet.

La Demoiselle se retire, & le Marquis de Sbrofadel paraît en habit d'Arlequin, pour aller au bal, comme il l'a promis au premier acte.

Diamantine voyant qu'Eularia se tourne d'un côté de sa chaise à l'autre, croit qu'elle est réveillée, laisse entrer Sbrofadel, & se retire.

Sbrofadel appercevant Eularia profondément endormie, veut profiter de l'occasion. Il regarde de tous côtés si personne ne peut l'appercevoir. O ciel ! s'écrie-t-il ensuite ; qu'elle est belle ! le beau front ! C'est une nape blanche que l'honneur a mis sur la table de ce beau visage. Ses sourcils sont deux archets, dont l'amour se sert pour jouer sur ce beau nez, la sarabande de mes soupirs. Oh ! les belles perles, dont la blancheur est effacée par celle de son col ! Ces yeux fermés sont deux petits fripons qui jouent à coquin maillard, pour attraper mon cœur. Cette belle bouche est l'image de la porte d'une forteresse par laquelle entrent les munitions & les vivres, & ce joli menton en est le pont-levis. Ce beau portier est la place d'armes, & ces perles qui sont autour du col, sont les soldats avec leurs armes blanches, placés pour la défense de

cette forteresse. Mais comme personne n'a plus d'intérêt que moi, de veiller à sa sûreté, commençons par éprouver ces soldats, & leur faire faire l'exercice. Prenez garde à vous ! haut la main. Prenez vos armes. (*Il détache le colier*). Demi tour à droite. (*Il le porte à droite*). Doublez les rangs. (*Il le plie en deux*). Pour éviter qu'on ne lui trouve ce colier, il défile les perles, les met dans son chapeau, & dit : Messieurs les soldats, le passage par où il vous faut passer, est étroit, & vous ne pouvez marcher que deux à deux ; il les avale ainsi toutes, & en fait autant du ruban. Eularia se réveille ; elle s'apperçoit qu'elle n'a plus son colier, & soupçonnant Arlequin, qui est seul avec elle, de le lui avoir dérobé par galanterie, elle le fouille & ne trouve rien. Ce dernier dit qu'il est pressé, qu'on l'attend, & qu'elle se dépêche. Sur ces entrefaites, Octave arrive, appelle des valets qui arrètent Arlequin. Il confesse avoir volé & avalé le colier. Octave dit qu'il faut lui faire prendre une médecine des plus violentes. Arlequin est porté par les valets, quitte la scène, en disant ; tout ce que je vais rendre, sera donc très-précieux !

A C T E I I I.

Scaramouche choisit des herbes pour faire une médecine, & raisonne sur leur propriété. Briguelle vient lui recommander de faire la médecine bien forte ; & Scaramouche lui fait emporter ce qu'il a préparé pour cela. Sbroufadel a déjà rendu trente perles, & Scaramouche va préparer un remède pour les deux autres.

On veut donner un lavement à Sbroufadel pour les deux dernières perles, il le jette au nez du garçon Apothicaire. Pendant que Scaramouche lui fait préparer une seconde médecine, il prie le Docteur de faire venir un Notaire pour faire son testament. *C'est Tartaglia qui joue, en bégayant, le rôle du Notaire.*

TARTAGLIA, écrivant.

L'an, an, an, an....

ARLEQUIN.

Que l'on mene cet âne à l'écurie. Ecrivez Notaire. Je laisse cette maison au Docteur.

Le DOCTEUR.

Comment ! vous me la laissez ! elle est à moi.

ARLEQUIN.

Vraiment , si elle n'était pas à vous , je ne vous la laisserais pas.... Je laisse soixante-cinq arpens de drap à toute ma famille pour porter mon deuil.

Le DOCTEUR.

Vous vous trompez. On ne mesure pas le drap à l'arpent.

ARLEQUIN.

Morbleu , vous m'interrompez toujours mal-à-propos. Il me semble que l'on peut mesurer son bien de la manière que l'on veut.... Je laisse toutes mes vieilles nipes à la fripière ma voisine.

TARTAGLIA, *répétant.*

Tou, tou, toutes mes vieilles tri, tri, tripes, à la tri, tri, tripière ma voisine.

ARLEQUIN.

Ohimé ! Ce Notaire-là n'en peut plus. Allez-en promptement chercher un autre, pour recevoir le testament de celui-ci : il faudrait lui donner une médecine pareille à la mienne, pour lui faire évacuer les paroles qui ne peuvent sortir.... Je laisse vingt écus à mon cuisinier, à condition qu'il dépendra de mon frère cadet.

TARTAGLIA.

Qu'il pend, pendra, mon frère cacaca, cadet.

ARLEQUIN, *impatiente.*

Enfin, je ~~vais~~ au Notaire-ci présent, une langue de porc pour mettre à la place de la ~~genne~~.

Il prie ensuite que l'on grave sur son tombeau une épitaphe en vers, qu'il fait sur le camp, & qui sera excellente, si on l'estime à la toise.

Scaramouche fait prendre de force la seconde médecine à Sbrofadel, qui jette des cris effroyables.

Eularia qui les entend d'une chambre prochaine , vient , & se résout à perdre ses deux perles plutôt que de le voir souffrir plus long-temps. Ah ! Madame , s'écrie Arlequin , je veux vous rendre vos perles ou crever à la peine. Sachez que j'aime mieux avoir dans le ventre une bonne fricassée de poulets que de pareils bijoux. Ohimé ! Les douleurs me pressent. Venez M. le Docteur ramasser vos perles s'il vous plaît.

Le Docteur ravi du succès qu'ont eu les soins d'Octave , termine en ce moment le délai de son mariage , & la Pièce finit par un grand balet pantomime figuré.



LE BARON DE FOENESTE.

*Comédie en cinq actes ; représentée le
10 Janvier 1674.*

A l'ouverture de la scène , on voit Arlequin dans une baignoire , où il agite ses bras comme s'il nâgeoit. Il appelle au secours , & dit qu'il se noye. Octave l'assure qu'il ne court aucun danger. Je ne me fie point à cela , dit-il ; car j'ai souvent oui dire qu'il y a des gens si malheureux qu'ils se noyeraient dans leur crachat. Je m'ennuie , ajoute-t-il ; ne pourriez-vous pas me donner une ligne , je m'amuserais à pêcher quelque brochet dans ma baignoire. Ensuite il demande à Octave pourquoi il est si bien vêtu ; c'est , répond-il , pour vous faire honneur & pour vous faire paraître.

ARLEQUIN.

Mais je veux aussi paraître : & comment ferai-je pour paraître ?

OCTAVE

Mais il y a plusieurs façons ; entr'autres , il faut que vous fassiez présent de temps en temps à votre maîtresse tantôt d'un colier de perles , tantôt d'un bel habit , une autre fois d'une magnifique garniture de tête , &c.

ARLEQUIN.

Mais si je lui donne de si belles choses , ce fera elle qui *paraîtra* , & non pas moi.

On appelle le Baigneur & ses Garçons , pour tirer Monsieur de sa baignoire : ils l'enveloppent d'un drap , & lui demandent comment il a trouvé le bain : un peu humide , répond-il. Ils le mettent au lit & ferment les rideaux. Arlequin saute à bas du lit , en les appelant traîtres & assassins. On s'informe du sujet de sa colère : coquins ! s'écrie-t-il , je dépense tout mon bien pour paraître , & vous fermez les rideaux de mon lit ; comment voulez-vous donc que je paraîsse ?

Après plusieurs lazis , pendant qu'on le coiffe , il se trouve habillé en Baron.

Peu de temps après, on entend un bruit subit ; Arlequin s'enfuit de frayeur, & en courant ; il tombe tout habillé dans la baignoire.

Acte second. Arlequin arrive en chaise, Octave lui donne la main pour en sortir. Scaramouche vient le recevoir, & lui demande sa qualité : je suis, répond-il, un Gentilhomme Italien, de Mets en Espagne. Il s'informe à son tour de Scaramouche, s'il est marié.

SCARAMOUCHE.

Oui, Monsieur,

ARLEQUIN.

Où est votre femme ?

SCARAMOUCHE.

Elle est au lit, incommodée.

ARLEQUIN.

Cela ne fait rien ; il est de mon devoir que je la visite.

SCARAMOUCHE.

Cela ne se peut pas , Monsieur , attendu qu'elle va prendre un lavement. Ah ! mon ami , je n'ai jamais vu mettre un lavement en place ; permettez-moi de contenter l'extrême curiosité que j'ai d'avoir ce plaisir.

Scaramouche l'empêche d'entrer. Arlequin apperçoit Eularia , il veut faire la révérence , & s'embarassant dans son baudrier , il tombe le nez devant. Mademoiselle , dit-il ensuite ; voici le Baron de Foënesté , qui vous ayant vu à la fenêtre , s'est senti frapper de vos yeux funestes , qui ont fait une autre fenêtre au cabinet de mon cœur. En un mot , j'aime & j'adore votre personne , & si Quint-Curce dans ses réflexions. . . . A propos de cela , que dit Madame de mon train ? comment trouvez-vous mes gens ? ils sont comme moi en admiration de l'énormité de vos charmes & du volcan de vos appas. Sortez vous autres (dit-il à ses domestiques , il n'y a qu'Octave qui reste). Tenez , Madame , dit-il à Eularia , en montrant Octave : voici un espece de fou , qui s'imagine que toutes les fem-

mes sont amoureuses de lui. Allons, drôle ; un compliment à Madame. Octave & Eularia font une scène de tendresse réelle. Scaramouche & Arlequin qui la croient feinte, en rient comme des foux, sur-tout lorsqu'Octave embrasse sa maîtresse. Arlequin se fâche pourtant de ce manque de respect, & veut tuer Octave ; mais Scaramouche l'en empêche, en disant que ce n'est qu'une plaisanterie. Arlequin en revient à ses rubans, & demande à Eularia comment elle les trouve.

EULARIA.

Fort beaux.

ARLEQUIN.

Ce sont des rubans à la mode, des rubans peints, remplis de figures, sur lesquels j'ai fait graver l'histoire de ma vie. Madame, j'ai fait faire un petit jardin, où je veux vous donner le divertissement de vous attaquer & de vous prendre comme une forteresse.

EULARIA.

Monsieur, je ne doute pas que ce di-

verriffement ne foit fort agréable ; mais maintenant il eft tard , je voudrais fortir.

ARLEQUIN.

Madame, acceptez une place dans ma chaise. On ne peut pas tenir deux à côté l'un de l'autre ; mais je me mettrai fur vos genoux.

Eularia refuse. Il ne trouve qu'un de ses porteurs , & il lui aide lui-même à porter sa chaise.

La scène change , & représente le fort dont on doit faire le fiége. Madame , dit Arlequin à Eularia , en la faluant de la pique ; comme vous êtes parfaite dans tous les arts , & que vous n'ignorez aucune des manieres de présenter les armes ; je ne doute point que vous n'ayez le talent nécessaire pour fçavoir attaquer & prendre cette place. Monsieur , répond Eularia : j'avoue que je n'en ai jamais prise : ah ! Madame , s'écrie Arlequin , n'avez-vous pas emporté d'emblée l'ouvrage à corne de mon cœur ? L'Ingénieur interrompt ce discours , & avertit le Baron de Fernelle de venir reconnaître la place. Ils se mettent tous deux à terre. Un des gens de la place , demande : qui va là ?

ARLEQUIN.

Personne.

L'INGÉNIEUR.

Paix donc ; il ne faut pas parler ;
nous tâcherons de prendre le fort par
surprise.

ARLEQUIN.

N'y a-t-il aucun danger ?

L'INGÉNIEUR.

Non.... non. Quelques coups de fusil
dans la tête ; mais quoi qu'il arrive , il
ne faut pas parler , & aller toujours en
avant.

EULARIA.

Comment tout ceci finira-t-il ?

ARLEQUIN.

Paix donc , Madame ; si vous êtes faite

aux coups de fusil dans la tête, je ne le suis pas, moi.

Les assiégés font une sortie. Arlequin tremble d'effroi, & dit que c'est une convulsion de bravoure : on tient conseil de guerre : on demande l'avis du Baron.

ARLEQUIN.

Qu'on les laisse en repos; je n'aime pas à désobliger personne.

Enfin on commence l'attaque, les ennemis font feu. Arlequin se cache sous la jupe d'Eularia, & entre ainsi dans la place.

Au troisième acte, la ferme s'ouvre; on voit plusieurs soldats qui passent devant Arlequin. Le Capitaine lui dit qu'il vient de la part du Roi d'Yvetot, pour le faire Chevalier. En vérité, Monsieur, répond Arlequin, c'est une vérité.... très-véritable, que je suis.... très-véritablement obligé à mon véritable cousin.... *le très-véritable* Roi d'Yvetot (1).

(1) C'était sur ce dernier, très-véritable, que tombait la plaisanterie.

Le Capitaine le fait asseoir dans un fauteuil, & veut lui chauffer les éperons. Ah ! Monsieur, s'écrie le Baron, je ne souffrirai pas que vous me rendiez ce service, & j'ai un laquais qui me le mettra. Non, Monsieur, réplique le Capitaine; car cela est essentiel à la cérémonie. On lui met le manteau, & ensuite le Capitaine lui dit de jurer. Arlequin répond qu'il ne jure jamais, & lorsqu'on veut lui donner le coup de plat d'épée sur l'épaule; il tombe de frayeur, & fait tomber tous ceux qui sont autour de lui. Enfin, on lui met le bonnet à deux cornes. Madame, dit-il, en tournant vers Eularia, si je prends ce bonnet, j'espère que dans la suite vous m'en fournirez un autre. Le Capitaine en lui passant le colier de l'ordre, l'avertit qu'il ne faut jamais l'ôter. Oh ! je sçais bien, répond Arlequin, que quiconque porte une fois cet ordre, le porte toute sa vie.

Arlequin arrive au quatrième acte en habit de chasse. Le cordonnier veut lui essayer une paire de bottes, & après l'avoir culbuté plusieurs fois : vos bottes sont trop étroites, dit le Baron. Je vous demande pardon, Monseigneur,

dit le Cordonnier, ce sont vos jambes qui sont trop grosses.

Quelques scènes après, il dit à Eularia : Madame, en voulant vous offrir du gibier, un autre vous aurait présenté des caïlles, des bécasses, des perdrix rouges, bleues, de toutes sortes de couleurs; mais comme ce sont des animaux trop petits pour une grande Dame comme vous, j'ai pris du gibier proportionné à votre taille, & vous amène en conséquence un petit cochon bien blanc, bien gras, bien dodu, bien potelé, bien peigné, bien poudré, bien appris & bien plein de rubans.

Arlequin paraît au cinquième acte avec son habit ordinaire. Il donne la main à Eularia, qui est masquée : il dit qu'il a choisi cet habit pour se réjouir, & commande qu'on laisse entrer tous les masques. On danse chacun son entrée, & ensuite on exécute un concert : il dit à celui qui mène l'orchestre *Bravo*, *Amphitruon* (*Amphion*) n'eût pas mieux fait. Lorsque le Musicien chante, il fait le lazi de tomber en foiblesse par excès de plaisir : il ôte son chapeau, son sabre, ou le batte & son habit; il est prêt même d'ôter sa chemise déshir-

reçes Eularia rit. Ah ! que Madame est belle quand est rit , s'écrie-t-il , ses dents sont blanches comme du corail.

Scaramouche arrive. Après les premières politesses , il s'assied à côté d'Arlequin , & ils conversent ensemble. Scaramouche vante fort ses richesses.

ARLEQUIN.

Ah ! Seigneur , ôserais-je vous dire que vous êtes très-pauvre , en comparaison de moi ; j'ai nombre de villes qui m'appartiennent en propre dans les déserts d'Afrique.

SCARAMOUCHE.

Mais, Monsieur , il n'y a point de villes dans les déserts d'Afrique.

ARLEQUIN.

Avec toute la civilité possible, Monsieur , vous en avez menti.

SCARAMOUCHE.

Ah ! Monsieur , permettez-moi de

grace de vous donner un soufflet pour ce démenti (*& il le donne*).

ARLEQUIN.

Mon sieur, trouvez bon que je vous en donne un autre (*& il le rend*).

SCARAMOUCHE.

Mon sieur, je vous remercie de cette politesse.

ARLEQUIN.

Et moi, Monsieur, de votre civilité. (*A Eularia*). Madame, j'ai six Marquisats & quatre Duchés dans les terres inconnues. (*Octave rit de cette extravagance*). Oui Monsieur, ajoute-t-il; & pour vous prouver votre ignorance, cherchez une carte géographique, & si vous y trouvez les terres inconnues, vous y verrez mes quatre Duchés & mes six Marquisats. J'en ai un aussi au Japon, dont je veux vous faire présent.

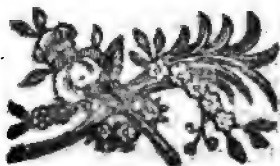
Eularia lui fait des complimens sur son habit, qu'elle trouve très-galant. Oh ! Madame, dit Arlequin, j'en avais un bien plus beau; j'avais ordonné à

mon Tailleur de me le garnir en paillettes, suivant la mode, & il en était tellement couvert, qu'on ne voyait pas l'étoffe; mais par malheur, en entrant dans mon écurie pour voir mes chevaux, comme le Cocher avait oublié de leur donner de l'avoine, ces pauvres animaux qui mouraient de faim, me prenant pour une botte de paille, mirent mon habit en pièces, & pensèrent me dévorer.

Après cette conversation, on sert la colation, composée, dit Arlequin, de mets propres à chaque nation différente : de pommes pour les Normands, de pain pour les Limousins, &c.

Au moment qu'on ne songe qu'à se divertir, Spezzafer entre, considère long-temps Arlequin, & lui dit : tu portes sur ton visage les marques d'un insigne fripon? Tu en as menti, réplique Arlequin, je les porte sur mes épaules. Spezzafer le veut faire arrêter comme un voleur; Arlequin se sauve & prend la place d'un des valets qui servent la colation : il est pris malgré cela, & il avoue qu'il a dérobé mille écus à Spezzafer; mais il promet de lui restituer le tout, à la réserve, dit-il, d'une bagatelle qu'il a dépensée; Spez-

zafer satisfait, demande combien il lui reste encore de cet argent : une pièce de quinze sous, Monsieur, répond Arlequin. Spezzafer se désespere ; mais comme la chose est sans remède, il lui pardonne ; & la Pièce finit.



A FOURBE, FOURBE ET DEMI.

*Comédie en trois actes, de Cinthio, le
18 Octobre 1674.*

(1). Dans la première scène, Scaramouche & Cinthio, amans d'Aurelia & d'Eularia, filles du Docteur, ont trouvé le secret de dérober la valise de ce dernier. Arlequin qui s'est chargé de la clef, l'a égarée. Auroste, cette valise n'est employée qu'au second acte.

Apropos, dit Cinthio à ce valet ; depuis que tu es à mon service, je n'ai pas pensé à te demander ton nom. On me nomme, répond-il, Arlequin Sbroufadel : à ce nom de Sbroufadel, Cinthio se met à rire. Ne prétendez pas railler, continue Arlequin ; mes ancêtres étaient des gens de conséquence. Sbroufadel, premier du nom, était

(1) Cette Pièce est le même fonds qu'Arlequin Enfant, Statue, &c. Elle ne diffère que par les détails.

Chaircuitier de son métier ; mais si supérieur dans sa profession , qu'il présenta un jour une demi-douzaine de saucisses à Néron, Empereur Romain, qui les trouva d'un goût si exquis , que pour le récompenser il le fit Sénateur Romain. De ce Sbroufadel, continuait-il , naquit Fregocola , grand Capitaine , lequel dans les guerres des Cartaginois contre les Romains , fit paraître tant de valeur , que le Sénat le fit Tambour Major de la République. Ce Fregocola épousa une Demoiselle Chataigne, laquelle était d'une si grande vivacité , qu'au lieu que les autres Dames Romaines mettaient neuf mois à faire un enfant , elle fut à peine mariée , que son impatience & sa promptitude la firent accoucher de moi au bout de huit jours : mon pere en fut transporté de joie ; mais cette joie ne dura pas long-temps , parce que le même jour que je naquis , on lui chercha une querelle fondée sur ce qu'il était civil. Voici, continue Arlequin, dequoi il s'agissait : lorsque mon pere rencontrait de jour quelque honnête homme sur le grand chemin, il ne manquait pas de lui ôter son chapeau. La Justice (par jalousie de métier) trouve à redire à cet excès de civi-

lité; comme elle trouvait à redire à la générosité qu'on exerçait sur le peuple, elle ordonna à un Exempt d'arrêter mon pere. Il'en fut averti la nuit comme je dormais, il me prit dans mon maillot, & m'ayant mis dans un chaudron, & le reste de son petit meuble dans un panier, il chargea le tout sur un âne, & sortit de la ville avec sa femme. Pour faire plus de diligence, il frappoit le pauvre animal, en disant fréquemment, *ar, ar*, qui en langage Asinique, signifie *marche*. En doublant ainsi le pas, il apperçut derriere lui un homme qui le suivait: cet homme voyant que mon pere le regardait avec attention, se cacha derriere un buisson, où il s'accroupit, (*semesse chin*) (1). Mon pere qui le prit pour l'Exempt, croyant qu'il se mettoit en cette posture pour le mieux surprendre, frappa alors plus fortement son âne, criant: *ar-le-chin*, qui veut dire, *marche; il est accroupi*. Quand il fut arrivé à la ville, il sçut que cet homme qui lui avait causé tant de frayeur était un simple Paysan, qui pour avoir

(1) Mot de jargon venant d'*inchinato incliné*.

trop mangé de raisin, avait un cours de ventre qui l'avait obligé à se mettre à son aise ; de sorte, continue toujours Arlequin, que, comme je n'avais point encore de nom ; mon pere se refouvint de la peur qu'il avait eue & des paroles qu'il avait si souvent répétées : *ar-le chin*. Et il me nomma Arlechino, Arlequin. C'est fort bien, répond Cinthio : tiens, ajoute-t-il ; voilà une lettre que tu tâcheras de remettre à Eularia. Arlequin prend la lettre, & après avoir fait le signal convenu, il voit la Demoiselle qui met la tête à la fenêtre ; mais comme le Docteur survient, Arlequin se retire de côté, & crie : *la Gazette, la Gazette* ; le Docteur s'approche pour l'acheter ; mais comme on lui dit qu'elle est en français ; il prie le prétendu Gazetteur de la lire, & de la lui expliquer en Italien. Après quelques lazis, sur la difficulté d'être bon interprète, Arlequin se retourne du côté de la fenêtre où est Eularia, & lit :

Mesdames, je suis envoyé par vos amoureux, & je le suis moi-même, autant qu'on le peut être, de Diamantine, votre suivante ; mais la rencontre de ce vieux rodrigue, a constipé toutes mes fonctions naturelles.

Le DOCTEUR.

Traduisez moi cela maintenant, en Italien.

ARLEQUIN.

De Perse, le 37 Août.

Le Grand Sophi de Perse revenant de la chasse & ayant chaud, but de l'eau froide qui lui causa une grande colique; une heure après, il accoucha d'un jeune Prince, qui se porte bien.

Le DOCTEUR.

Le Sophi, accoucher d'un jeune Prince!

ARLEQUIN.

Oui, tous les Sophis de Perse ont ce privilège; (il continue de lire, en se tournant du côté d'Eularia).

Les galants qui vous prétendent en mariage, m'ont envoyé pour vous rendre un billet; mais à moins que le diable n'emporte d'ici votre gros ami-

E vj]

mal de papa mignon, il n'y aura pas moyen de vous le faire tenir.

Le DOCTEUR.

Et cela fait en Italien ?

ARLEQUIN.

De Milan, le 58 d'Avril.

On a eu avis que dans l'Archipel, six Galeres d'Alger & quatre petits Vaisseaux de Tunis ont pris quatre escadrons de Cavalerie, qui allaient en course sur cette mer.

Le Docteur lui arrache alors la Gazette, disant qu'il veut essayer s'il ne comprendra pas quelque chose à ce français : (il feint de lire ce qui suit).

Il est arrivé dans cette ville un fripon qui fait semblant d'être Gazetier, pour apporter des lettres d'amour à deux filles, exactement renfermées dans leur maison; mais le pere s'en étant apperçu, va lui faire donner cent coups de bâton.

Monsieur, répond Arlequin, n'ajoutez point de foi aux Gazetes, elles ne

disent pas toujours vrai. Le Docteur sans l'écouter davantage, prend un bâton, & Arlequin se sauve.

Une autre fois, il vient en géant; il se plaint au Docteur que la porte est trop basse. Eh ! bien, continue-t-il, je vais me séparer en deux parties, dont l'une entrera dans la maison, & l'autre restera dehors. En même-temps il fait le lazi, de se couper en deux avec son sabre, & sautant de dessus ses chasses, mon haut de chausse, dit-il. Entrez dans la maison & venez me reprendre dans une heure. Cette extravagance le fait reconnaître.

Il y a ici une autre-scène qui ressemble pour le fond à une qu'on a déjà vue. Arlequin placé dans le cadre d'un miroir, est habillé d'un côté comme le Docteur, de l'autre, comme Diamantine. Scaramouche ouvre le rideau qui le cache, & le Docteur croyant y voir sa figure, ôte son chapeau, & Arlequin copie toutes ses attitudes; à Diamantine de même. Le Docteur veut encore essayer, il éternue; Arlequin éternue; le Docteur ôte & remet son chapeau avec tant de promptitude qu'il le laisse tomber. Arlequin après avoir imité ses mouvemens sort du cadre pour ramasser le chapeau du Docteur qu'il lui pré-

sente très-poliment. Le Docteur reconnaît ainsi la fourberie, & poursuit Arlequin, qui, après avoir couru par-tout, se cache enfin dans une chaise percée. Le Docteur qui le croit parti, s'écrie : ce coquin m'a tout émulé la bile, & je me sens malade. Pour se soulager, il va se mettre sur la chaise percée ; il se sent mordre & se retourne ; il voit la tête d'Arlequin ; il veut le tuer : Arlequin se sauve avec la chaise.

Aucune fourberie n'ayant réussi, les deux amans enlèvent leurs maîtresses, & c'est ainsi que la Pièce finit.

*Fin des meilleurs Canevas de l'ancien
Théâtre Italien.*





HISTOIRE

D U

THÉÂTRE ITALIEN,

Depuis son établissement en 1716.

SON Altesse Royale M. le Régent ayant pensé qu'un troisieme Spectacle était nécessaire à la grandeur de Paris; ordonna de faire rassembler en Italie une Troupe de Comédiens aussi complète & aussi parfaite qu'il serait possible de la trouver; la protection que ce Prince accordait aux talens; l'accueil qu'ils ont toujours reçu en France; les avantages qu'ils y ont trouvés, déterminèrent bien-tôt les meilleurs Acteurs d'Italie à se joindre à Louis Riccoboni, qui les conduisit à Paris vers la fin du mois d'Avril.

Lelio Riccoboni jouait les pre-

miers amoureux, Mario-Baletti les seconds, Vicentini, connu sous le nom de Thomassin, était l'Arlequin, Alborghetti le Pantalon, Mätterazzi le Docteur, Biffoni le Scapin, & Giacopo le Scaramouche. Les femmes étaient Flaminia Baletti, femme de Lelio, pour les premières amoureuses, Silvia pour les secondes, & Violette pour les Soubrettes : la Troupe était encore renforcée d'une Cantatrice, qui ne lui fut pas d'une grande utilité (1).

Le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne qui était destiné aux Comédiens Italiens ne se trouvant pas en état à leur arrivée; pour satisfaire à l'empressement du public, ils jouèrent alternativement avec l'Opéra sur celui du Palais Royal, où ils débütèrent le 18 Mai par *l'Heureuse Surprise*, (2.) Comédie aussi peu

(1) Quelques Plaïsans prétendirent qu'un Abbé qui était venu avec eux, avait été amené en qualité de leur Aumônier; ce qui ne ferait pas sans exemple en Italie : quoi qu'il en soit, celui-ci n'exerça jamais les fonctions de sa place.

(2) Le premier Registre des Comédiens Italiens commence ainsi : au nom de Dieu, de la Vierge Marie, de Saint François de Paul.

Régulière qu'intéressante, & qui fut cependant fort applaudie par les Spectateurs qui étaient moins attentifs à suivre la conduite de l'intrigue, qu'à examiner le geste des Acteurs; la figure des Actrices & leur manière de jouer qu'ils comparaient à celles de leurs Prédecesseurs.

Je ne parlerai, comme je l'ai dit, que d'une très-petite partie des Pièces qui parurent alors sur le théâtre Italien; & je me contenterai de renvoyer pour les autres au Catalogue raisonné qui se trouvera à la fin de cet ouvrage.

Les suffrages, sans être universels, leur furent favorables : l'assemblée était nombreuse, & la recette fut de 4068 liv. quoi qu'on ne prit alors que les deux tiers du prix d'aprésent; mais tous les Spectateurs n'étaient pas en état de décider du mérite de la nouvelle Troupe; la plus grande partie n'entendait point l'Italien, & la plus petite était celle qui en convenait de bonne foi : de-là, mille

& des Ames du Purgatoire, nous avons commencé ce 18 Mai par (l'Inganno Fortunato, &c.) Il serait plus exact de dire l'Heureuse Tromperie.

jugemens ridicules & téméraires : & tel qui ſçavait dire : *Signor ſi, Signor no* ; décidait hautement de l'intrigue de la Pièce & du Dialogue des Acteurs. Ceux qui étaient vraiment familiers avec la langue Italienne , croyaient avoir un titre pour protéger à outrance les nouveaux Comédiens , & assurer la déſertion de tous les autres théâtres. Ceux au contraire qui étaient reſtés fidèles au théâtre François , ſoutenaient que tous les Acteurs , que la Pièce qu'ils venaient de donner & toutes celles qu'ils donneraient à l'avenir , ſeraient déteſtables.

Parmi ces différens partis , il ſ'en éleva d'autres encore pour les différens Acteurs ; les uns vantaient les talens du Pantalon , les autres ceux de Lelio & de Flaminia ; ceux-ci Mario , ceux-là le Docteur ; mais les Partifans de Thomassin eurent l'avantage de voir peu à peu tous les ſuffrages ſe réunir avec les leurs : ce qu'il y a d'étonnant , c'eſt que parmi tant de Connoiſſeurs prétendus ou véritables , pas un ne ſe douta que Silvia deviendrait une des plus grandes Actrices qui aient paru ſur la ſcène : j'ai vu long-temps tout Paris dans la même ignorance ſur le mérite de Mademoiſelle Camille , & ne

pas imaginer que cette Actrice remplie d'intelligence & de feu, pût jamais être capable d'autre chose que d'un entrechat ou d'une pirouette.

L'établissement de la nouvelle Comédie Italienne fut annoncé le 20 Mai, par une Ordonnance du Roi, & ils donnerent le même jour pour leur seconde représentation, *Arlequin, Bouffon de Cour* (1) qui eut beaucoup de succès, & qui le méritait.

(1) Elle est intitulée en Italien : (La *Maggio gloria d'un grande, è il vincer se stesso*). Cette légende qui est plutôt une Epigraphe, qu'un titre, signifie la plus grande gloire d'un Prince, est de se vaincre soi-même. Elle est tirée d'une Tragi-Comédie Napolitaine, appelée *di Spada & Capa* : la Cape & l'Épée.



ARLEQUIN BOUFFON DE COUR.

*Canevas Italien en trois actes, le 20.
Mai 1716.*

Le Roi aime Flaminia, & Flaminia aime & est aimée de Lelio, favori de ce Prince; le crédit de Lelio donne de la jalousie aux Ministres, qui cherchent l'occasion de le perdre; s'étant apperçus de son amour pour Flaminia & du retour de celle-ci, ils en avertissent le Roi, qui ne peut se résoudre à les croire sur leur simple parole, & ces délateurs s'offrent de lui en donner des preuves incontestables.

Lelio instruit qu'il se trame quelque chose contre lui, introduit à la Cour Arlequin sous le titre de bouffon, sourd & muet; ses bouffonneries le font aimer du Roi, & son état de sourd & muet le fait regarder des Courtisans sans envie comme sans conséquence; il a ses entrées par-tout, sans qu'on se défie de lui.

Les ennemis de Lelio, pour prouver au Roi la vérité de ce qu'ils ont avancé

contre son favori , donnent à ce Prince plusieurs avis , qui se trouvent toujours faux , par les soins qu'Arlequin prend d'avertir son maître de tout ce qui se passe contre lui : désespérés de voir leur vigilance en défaut , les Ministres conseillent au Roi d'offrir à Lelio un emploi qui vient de vaquer à l'armée ; ils espèrent que ne pouvant se résoudre à quitter sa maîtresse , il ne manquera pas de le refuser , ce qui sera une preuve suffisante de son amour. Arlequin entend ce projet , Lelio entre à l'instant ; il est difficile de trouver le moyen de l'en instruire : voici celui qu'Arlequin imagine sur le champ : il va faire des singeries au tour du Roi , & lui bourdonne aux oreilles , il en fait autant aux Ministres , en les batonnant raisonnablement ; il s'approche ensuite de Lelio ; mais au lieu de lui bourdonner aux oreilles , comme il a fait aux autres , il se sert de ce stratagème pour lui dire qu'il se garde de refuser l'emploi que le Roi va lui proposer , parce que c'est une feinte pour l'éprouver : Lelio suit l'avis d'Arlequin & accepte sans balancer ; le Roi accuse ses Ministres de trahison envers un homme qui ne leur a jamais fait aucun mal ; cepen-

dant ils ne se rebutent point, ils sou-
tiennent au Roi la vérité de leurs accu-
sations, & l'assurent que pour s'en
éclaircir, il n'a qu'à mener Lelio la
nuit sous les fenêtres de Flaminia, &
après s'être caché, l'obliger à lui parler
d'amour; vous verrez Sire, ajoutent-
ils, qu'elle y répondra comme une per-
sonne qui l'aime & qui en est aimée.

Arlequin ne peut rencontrer Lelio,
pout l'avertir de ce dangereux arifice;
mais il fait tant qu'il trouve moyen d'en
donner avis à Flaminia.

Le Roi mène donc Lelio sous les
fenêtres de leur maîtresse commune, &
l'oblige de l'appeler; Lelio obéit, &
lorsqu'elle paraît à sa fenêtre, il ne lui
parle qu'en tremblant; mais il est bien
surpris de se voir rebuté par elle &
traité comme un homme qu'on méprise
souverainement: le Roi paraît satisfait;
Lelio qui ne sçait ni l'intrigue de ses
ennemis, ni le stratagème d'Arlequin,
est outré de colere, & donne à Flami-
nia tous les noms qui sont familiers à
un amant qui se croit outragé: le Roi
veut l'emmener, en lui disant qu'il est
satisfait & que c'en est assez. Oui, pour
vous, Sire, répond Lelio, mais non
pour moi; & sans plus rien ménager.

Il accable sa maîtresse des plus vifs reproches. Le Roi qui croit que Lelio n'affecte tous ces emportemens, qu'afin de lui mieux prouver son innocence & celle de sa maîtresse, l'emmene malgré lui.

Enfin ce Prince découvre tout, & par une générosité peu ordinaire, il donne Flaminia sa maîtresse à Lelio, son favori.

Cette Piece fit beaucoup de plaisir; on en imprima le Canevas & on en fit des Extraits pour la commodité des Dames, qui voulurent toutes apprendre l'Italien; alors les Libraires remuèrent leurs magasins, & secouerent la poussière des livres Italiens; il ne s'en vendit plus de Français; & les Relieurs pouvaient à peine fournir aux œuvres de Veneroni.

Les Maîtres d'Italien firent de grands projets de fortune; & il était de mode d'en avoir un dans sa loge, pour se faire expliquer la Pièce, à peu près comme les *Ciceroni* que les Voyageurs prennent en Italie pour se faire expliquer les antiquités.

Le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne étant prêt, les Comédiens en firent l'ouverture par la Folie supposée, qui

a beaucoup de vraisemblance avec les Folies Amoureuses de Renard ; & l'Amour Médecin de Moliere : son Altesse Royale Monseigneur de Duc d'Orléans Régent, assista à cette première représentation de ses Comédiens, qui ne jouent plus que le Samedi sur le théâtre du Palais Royal, jusqu'à la mort de Madame.

Ils donnerent avec encore plus de succès la *Maison à deux Portes*, tirée de Calderon, mise depuis en vers par M. de la Grange, sous le titre des Contretemps, & représentée avec applaudissemens le 16 Février 1736 ; comme je parlerai de cette Pièce en son temps, je ne dirai rien ici du Camévas Italien qui en a fourni le sujet, & je passerai aux événemens de l'Esclave perdue & retrouvée.



L'ESCLAVE

L'ESCLAVE PERDUE ET RETROUVÉE.

Canevas Italien en trois actes , le
24 Juin 1716.

Lelio , fils de Pantalon , revient des Indes & amene une Esclave qu'il a achetée & dont il est amoureux : Pantalon en allant au Vaisseau , visite les marchandises de son fils , voit l'Esclave , la trouve belle , & en devient aussi amoureux ; il va chez le Docteur son ancien ami , & lui apprend sa nouvelle passion , qu'il n'a pas assez caché aux yeux de son fils.

Lelio , pour mettre l'Esclave en lieu de sûreté contre les entreprises de son pere , prie Mario son ami , de l'aller chercher au Vaisseau , & de la conduire chez lui ; mais celui-ci lui apprend à son retour qu'il n'a point trouvé l'Esclave , & qu'elle a été enmenée par le Docteur , ami de son pere.

Pantalon arrive au comble de la joie d'avoir l'Esclave en sa possession , puisqu'elle est dans la maison du Docteur son ami ; mais Silvia , femme du Doc-

teur, revient de la campagne & veut que son mari chasse l'Esclave, sans écouter aucune raison.

Cependant Lelio la cherche partout avec son valet Scapin; on leur apprend enfin qu'elle est chez le Docteur, & on les instruit de la jalousie de Silvia; Scapin sort pour tâcher de l'enlever, par quelque ruse; le Docteur vient lui-même prier Lelio de retirer cette fille de chez lui, pour calmer les soupçons de sa femme; Arlequin est chargé de cette commission; mais comme il la ramene avec lui, il est rencontré par Scapin, qui n'étant point instruit, enlève l'Esclave, & la reconduit au Vaisseau: Arlequin vient rendre compte à Pantalon & à Lelio de ce qui lui est arrivé; ils se désespèrent; mais Scapin vient consoler Lelio, en lui apprenant le succès de sa fourberie. Comme ils se disposent à aller au Vaisseau, des Matelots viennent leur apprendre que le feu y a pris; on y court; on éteint le feu; mais on ne trouve point l'Esclave, qui s'est sauvée; Pantalon & Lelio sont dans la dernière affliction; le Docteur ne se désespère pas moins, parce que l'Esclave a laissé chez lui une médaille qui lui fait soup-

conner qu'elle pourroit être sa fille, qui lui fut enlevée dans son enfance par des Corsaires.

L'Esclave est enfin ramenée par des Matelots qui l'ont préservée des flammes : le Docteur après l'avoir questionnée, la reconnaît pour sa fille, & engage Pantalon à la céder à son fils ; il y consent ; les amans sont unis : la femme du Docteur revient de ses soupçons ; les Matelots sont récompensés, & tous sont heureux (1).

(1) Cette Pièce est tirée du Mercator de Plaute.



LA FEMME AMOUREUSE PAR ENVIE (1).

Canevas en trois actes, 6 Juillet 1716.

Lelio, Secrétaire de la Princesse Flaminia, aime Silvia & en est aimé; cette Silvia est parente & première Dame d'honneur de la Princesse. Flaminia, témoin de leurs amours, en conçoit un chagrin qu'elle ne sçait d'abord à quoi attribuer; avec plus d'attention sur les mouvemens de son cœur, elle découvre qu'elle est jalouse du bonheur de Silvia, & elle conclut qu'elle aime Lelio; cet amour augmente; elle prend la résolution de le déclarer à celui qui l'a fait naître: elle compose un Sonnet fort tendre, & le montre à Lelio, en lui disant que c'est une Dame de ses amies qui a eu recours à cet expédient, pour déclarer l'amour qu'elle ressent pour un homme qui lui est fort inférieur; elle charge Lelio d'y répondre par un

(1) Est intitulé en Italien: (Cane del Ortolano). Le Chien du Jardinier.

autre Sonnet, & ajoute que pour mieux y réussir, il doit se persuader que c'est à lui que celui-ci est adressé.

Lelio qui ne manque pas de présomption, se doute de la vérité de ce stratagème, & conçoit les plus hautes espérances; il forme de grands projets, & l'ambition l'emportant sur l'amour, Silvia commence à lui devenir au moins indifférente; il se hâte de faire la réponse, & la présente à la Princesse, qui en paraît fort contente; elle l'oblige ensuite d'en écrire une qu'elle lui dicte dans un style fort tendre; après l'avoir écrite, il lui demande à qui elle doit être adressée: à vous, dit Flaminia, en se retirant, pour cacher son embarras.

Lelio s'abandonne à la joie, & n'étant sensible à l'amour de la Princesse qu'autant qu'il flatte son ambition, ses grands projets augmentent, & pour commencer à les mettre en exécution, il appelle Scapin son valet, qu'il charge de lui former un équipage magnifique.

Scapin lui remet une lettre de Silvia, qu'il déchire sans la lire; Silvia paraît elle-même; il se retire, sans daigner la regarder; plaintes inutiles de Silvia.

Flaminia pressée par ses peuples de

choisir un époux, consulte Lelio sur ce choix ; mais loin de profiter d'une occasion si favorable, il se décontenance, reste embarrassé & ne lui tient que des propos vagues qui piquent la Princesse, au point qu'elle nomme Mario pour son époux, & ordonne à Lelio lui-même, d'aller lui annoncer cette heureuse nouvelle.

Lelio désespéré, n'a pas la force d'exécuter cette cruelle commission, & en charge Arlequin ; en ce moment, Scapin vient faire à Lelio le long détail de tous les meubles, des équipages qu'il a choisis, & lui demande s'il fera entrer les Marchands & les nouveaux Domestiques qui sont dans l'anti-chambre pour recevoir ses ordres : cette scène est fort plaisante. Silvia arrive, il retourne à elle d'un air soumis & repentant ; mais elle ne lui pardonne qu'après lui avoir fait protester qu'il n'a pour Flaminia que haine & que mépris.

Cette Princesse qui a tout entendu, entre au moment que Lelio fait d'elle un portrait qui n'est pas fort à son avantage ; elle fait retirer Silvia, & la donne en garde à Violette ; elle fait éclater son dépit par les plus vifs reproches & par

quelques soufflets : on peut conclure de-là que les Princesses d'Italie sont un peu vives dans leurs amours ; comme celle-ci n'y va pas de main morte, elle casse le nez à son amant, & s'attendrit ensuite en voyant couler son sang ; elle lui prend le mouchoir dont il se sert, pour l'étancher ; lui donne le sien en place, & met l'autre dans sa poche, après l'avoir aussi mouillé de ses larmes.

Mario qui a été informé de la préférence que la Princesse lui a donné, vient l'en remercier ; il s'épanche en longs remerciemens ; mais comme elle ne l'a nommé que par dépit, elle l'assure qu'il a été trompé, & qu'elle n'a point encore fait de choix ; Mario sort confus & désespéré.

Lelio impatienté de toutes les façons que la Princesse fait pour se déterminer, l'assure, par le conseil de Scapin, que Mario ayant appris ses bontés pour lui, a résolu de le faire assassiner ; c'est pourquoi il la prie de permettre qu'il se retire de sa Cour, pour mettre ses jours en sûreté, ce qu'elle lui accorde.

La facilité de la Princesse à consentir qu'il s'éloigne, augmente le désespoir

de Lelio ; il maudit Scapin de son mauvais conseil ; & celui-ci , pour réparer sa faute auprès de son Maître , s'engage à préparer une fourberie qui lui fera épouser la Princesse ; je vois bien , ajoute t-il , qu'il n'y a que votre naissance inconnue , qui l'empêche de se décider en votre faveur ; je vais vous faire passer pour le fils du Duc qui lui fut enlevé fort jeune par les Turcs ; alors il fait déguiser Arlequin en Turc , & l'envoie au Duc redemander son fils Lelio , qu'il a acheté comme Esclave ; & qui est actuellement Secrétaire de la Princesse ; cette nouvelle parvient aux oreilles de Flaminia , qui n'étant plus contenue par le préjugé de l'infériorité de Lelio , lui découvre sa passion : après un long épanchement de tendresse , ils prennent les mesures nécessaires pour leur mariage ; mais les remords s'emparent de Lelio ; il ne peut consentir à devoir son bonheur à un si honteux stratagème , & il découvre tout à Flaminia ; cette marque de probité la charme , & ne fait qu'augmenter son amour.

Le Duc vient embrasser Lelio , qu'il croit être son fils ; & pour s'en assurer davantage , il demande à voir une mar-

que qu'il doit porter sur la poitrine : cette question embarrasse fort la Princesse & Scapin ; mais Lelio qui sçait avoir véritablement cette marque , ne fait point de difficulté de la montrer ; ainsi la vérité de sa naissance est découverte par un mensonge qui devait la cacher ; Lelio se trouve effectivement le fils du Duc , au grand étonnement de la Princesse qui l'épouse ; & comme Mario & Silvia n'ont plus d'espérance , ils se consolent en s'épousant aussi ; ainsi finit cette Pièce , que M. de Marivaux pourrait bien avoir consultée avant de faire ses fausses confidences. Celle-ci est tirée d'une Comédie Italienne du Cigognini , intitulée , *la Moglia di quatro Mariti*.

L'ouvrage de M. de Marivaux

est tiré de la Comédie Italienne

intitulée la Moglia di quatro Mariti

de M. de Marivaux

tel qu'il est

par M. de Marivaux

L'ITALIEN MARIÉ A PARIS.

En trois actes , 25 Juillet 1716.

Cette Comédie fut d'abord donnée en Canevas Italien. Lelio qui y fit le plus grand plaisir dans le rôle du Jaloux, l'écrivit ensuite en cinq actes en prose, & la remit au théâtre le 29 Novembre 1729. Elle n'eut pas moins de succès ; & c'est sur cette traduction que je vais en parler.

Lelio épouse Clarice, fille de Pantaloon, qui a été élevée en France ; mais il prétend qu'elle vive suivant la manière de son pays ; il l'enferme, & ne lui laisse pour tout amusement, que quelques livres intitulés, *les Avantages de la solitude ; l'Orvietan contre les Contreurs de fleurettes ; &c.* Il laisse aussi à Colombine une liste de toutes les personnes dont l'approche doit être interdite à Clarice, comme Maîtres à chanter, Maîtres à danser, Revendeuses à la toilette (1). En ce moment Scapin,

(1) Cette scène a été fort bien imitée.

valet d'une Comtesse, amie de Clarice, annonce à Lelio que sa maîtresse & son maître, accompagnés de trois ou quatre amis, vont arriver pour leur faire visite; il répond que sa femme est indisposée, & ne peut les recevoir; mais elle paraît, & lui dit qu'étant à la fenêtre, elle vient de voir passer le Comte, qu'elle l'a salué, & qu'il est, sans doute, sur l'escalier: Lelio, dans la nécessité de le recevoir, ôte avec son mouchoir le rouge & les mouches qui sont sur le visage de sa femme: le Comte arrive avec ses amis; ils disent tous à Clarice des choses très-galantes sur sa beauté, ce qui impatiente Lelio au point qu'il les congédie brusquement, & la renvoie dans sa chambre; il réfléchit ensuite qu'elle peut encore se mettre à sa fenêtre; qu'un jeune homme passe & la salue, qu'elle y répond par une révérence, qu'ils entrent en conversation, que la tendresse s'en mêle; enfin s'imaginant que

dans *On ne s'avise jamais de tout*; & le livre que M. Tucco remet entre les mains de Margarita, est vraisemblablement la Comédie de *l'Italien marié à Paris*.

tout ce qu'il vient de présumer est réel ; il fait appeller sa femme , & la querelle avec autant de vivacité & d'emportement , que s'il l'eût en effet surprise dans quelque commerce de galanterie.

On apprend à Lelio la prochaine arrivée de son beau-pere ; il craint que Clarice ne se plaigne à lui de sa jalousie ; il la flatte ; mais elle lui reproche son excessive dureté , & lui proteste qu'elle est résolue de se donner la mort , pour mettre fin à ses malheurs. Lelio effrayé lui promet de meilleures manieres , & l'engage à lui dire ce qu'elle souhaite ; elle demande d'aller aux promenades & aux spectacles , qui lui sont refusés ; il consent enfin à la mener à un bal qui doit se donner dans une maison voisine , à condition qu'elle ne quittera point son masque , & qu'il ne la quittera pas.

Le Comte & ses amis, dont on a déjà parlé , se trouvent à ce bal , & enlèvent Clarice : transports & fureurs du Jaloux ; il retrouve sa femme , & la renferme plus étroitement qu'auparavant.

Pantalon arrive & amene son neveu Mario , déguisé en femme , pour éviter les suites d'une affaire d'honneur. Pan-

ralon le présente à Lelio , comme une nièce qui servira de compagnie à sa femme ; celui-ci interroge la prétendue nièce , qui , instruite du caractère de Lelio , affecte d'avoir une grande aversion pour la manière dont les femmes vivent en France : le Jaloux charmé de la voir dans des sentimens si conformes aux siens , appelle Clarice , & lui fait embrasser sa prétendue cousine à plusieurs reprises ; mais il a lieu de s'en repentir ; lorsque Pantalon lui apprend le déguisement de son neveu ; il entre dans une fureur inconcevable , qui augmente encore au souvenir des caresses qu'il a lui-même ordonné à sa femme de recevoir & de rendre à Mario ; il sort pour aller le chasser de sa maison , & renfermer sa femme ; mais elle trouve le moyen de s'échapper avec Pantalon , avec qui elle se retire dans la maison de campagne de la Comtesse son amie .

Lelio apprend la fuite de Clarice & la retraite qu'elle a choisie ; il y vole , & la trouve au milieu des plaisirs innocens auxquels chacun se livre ; il veut d'abord se saisir de sa femme ; mais Pantalon , la Comtesse & les autres s'y opposent : les deux époux plaident chacun leur cause , & Lelio n'a pas une

voix pour lui; on engage cependant Clarice à lui pardonner, elle y consent, à condition qu'il prendra des manières plus douces; il s'y détermine à la fin; elle, de son côté, s'engage à ne prendre jamais aucun plaisir qu'elle ne partage avec lui : le raccommodement se fait, & la Pièce se termine par une fête que le Jaloux corrigé donne lui-même à sa femme.

Lelio qui rendait avec la plus grande force toutes les passions violentes, se surpassait dans cette Pièce, qui a toujours fait beaucoup de plaisir, lorsqu'elle fut remise en trois actes en vers par M. de la Grange, le 15 Juin 1737. Elle fut alors jouée par Romagnesi.



LA VEUVE FIDELLE,**OU LE SOLDAT PAR VENGEANCE.***Canovas Italien en trois actes ,**21 Octobre 1716.*

Mario apprend à Scapin son valet , qu'il aime Flaminia de la passion la plus violente , & qu'il est au désespoir de ce qu'elle a épousé Lelio ; il a , dit-il , formé la résolution de faire assassiner ce rival odieux , & il charge Scapin d'exécuter cette horrible résolution ; celui-ci lui représente en vain les suites d'une action si coupable ; rien ne peut l'en détourner. Scapin paraît enfin se rendre , de peur que son maître ne s'adresse à quelqu'autre , & il reçoit un pistolet de Mario , qui se retire pour voir l'effet de son entreprise : aussi-tôt que Lelio paraît , Scapin tire son coup en l'air ; Lelio voyant qu'on en veut à ses jours , se laisse tomber par terre , & contrefait le mort ; Mario s'en approche , & le croyant sans vie , ordonne à

Scapin de le jeter dans un puits qui le trouve proche.

Arlequin, valet de Lelio, qui a pris la fuite au bruit du pistolet, a donné avis à Flaminia de ce qui s'est passé; Mario lui fait sa visite, & après les complimens de condoléance, il lui parle d'amour, elle le rejette avec mépris; se voyant ainsi mal-traité, son caractère violent le porte à dire à Flaminia que c'est lui qui a tué son époux, & que ce ne sera pas la dernière victime immolée à sa vengeance. Flaminia effrayée, se retire, & forme le courageux dessein de venger la mort de son époux.

Cependant Lelio trouve heureusement le moyen de sortir du puits, qui sans doute n'était pas profond; il forme la résolution de faire périr son lâche assassin, afin d'apprendre en même-temps à son épouse & le crime & la vengeance.

D'un autre côté, suivant les conseils de Scapin, pour éviter les poursuites de Flaminia, Mario leve une Compagnie de Soldats; Lelio s'étant déguisé, vient s'enrôler dans cette Compagnie; Flaminia habillée en homme, en fait

autant, & dit à Mario qu'elle voudrait lui parler en particulier ; lorsqu'ils sont seuls, elle lui apprend qu'elle est le frere de Flaminia, & lui rend de sa part une lettre, par laquelle elle lui donne un rendez-vous hors de la Ville.

Flaminia restée seule, se flatte que Mario ne lui échappera pas ; cependant Silvia qui aime Mario & qui a entendu les projets de Flaminia, forme celui de se trouver au rendez-vous, afin d'en détourner l'exécution : Lelio qui n'a pas cessé d'observer son ennemi le suit aussi hors de la Ville ; s'y étant donc rendus tous quatre, au moment où Flaminia va percer Mario, elle voit & reconnaît son mari : comme ce n'était qu'à la mort de cet époux qu'elle voulait sacrifier Mario ; elle cesse de lui en vouloir : Lelio lui pardonne également ; & Silvia pour suivre un si bel exemple, oublie aussi l'infidélité de son amant & l'épouse : tous ces gens si méchans deviennent doux comme des moutons ; ce n'était pas la peine de faire tant de bruit pour si peu de chose.

Le succès de l'*Italien Marié à Paris* & la maniere dont Lelio & Flaminia dialoguaient leurs scènes, firent douter à plusieurs personnes qu'elles fussent en

effet jouées à l'impromptu. Les ennemis de la Troupe Italienne & les Comédiens Français appuyèrent ces soupçons : cette question était continuellement agitée dans Paris & sur-tout au Café de Gradot, où les Gens de Lettres s'assembaient alors. M. Remond de Sainte-Albine, que ses talens ont depuis fait connaître d'une manière avantageuse, quoiqu'à peine âgé de dix-huit ans, fréquentait déjà les Auteurs les plus distingués, & en était estimé : témoin un jour de cette dispute, il proposa pour s'assurer du talent des Comédiens, de leur composer un Canevas qu'on les engagerait à remplir sur le champ ; on applaudit à cette idée, & Dufreny fut chargé de la remplir ; il accepta la commission, & promit de tracer en peu de jours un plan de Comédie, dans lequel on pourrait employer les meilleurs Acteurs Italiens : on devait les inviter à se trouver dans un jardin que Lamotte, Dufreny, Boindin, & quelques autres Gens de Lettres louaient en communauté ; (1) mais soit que

(1.) Les Gens de Lettres vivaient alors ensemble, & ne se répandaient point dans les maisons des Financiers, pour y faire le honnête métier de Bouffon & de Parasite.

Dufreny fût alors occupé de quelqu'autre ouvrage, soit qu'il ne lui vint point d'idée convenable à ce projet; il ne s'acquitta point de sa promesse, même après avoir obtenu un second délai; & M. de Sainte-Albine remplit lui-même le projet dont il avait donné l'idée.

Il apporta quelques jours après au Café de Gradot, un Canevas en cinq actes détaillé scène par scène, & intitulé *Lelio Vainqueur des Epreuves de la constance*. M. de Lamotte applaudit beaucoup au projet de cette Pièce, dans laquelle il trouva des situations véritablement comiques, se chargea d'en remplir quelques scènes; & elle fut jouée avec beaucoup de succès le 17 Octobre 1716, sous le titre de *l'Amante difficile* ou *l'Amant constant*.

Lamotte la récrivit depuis en entier, & la remit au théâtre sous le même titre en 1731, avec des divertissemens mêlés de chants & de danses, dont Mouret avait fait la musique; c'est à cette époque que j'en parlerai d'une manière plus détaillée.

Comme les occupations plus sérieuses de M. Remond de Sainte-Albine ne lui permirent pas de travailler depuis pour le théâtre, & que je n'aurai

plus occasion de parler de cet estimable Auteur ; je dois dire , qu'outre la Gazette de France , qu'il a faite pendant plus de trente ans , il a encore composé le *Comédien* , ouvrage excellent , dont la lecture est utile & même nécessaire à tous ceux qui se destinent à cette Profession.



LA FORCE DE L'AMITIÉ.*Canévas Italien en trois actes.**8 Février 1717.*

Pantalon établi à Milan, est obligé de faire un voyage à Venise, & d'y mener sa fille Flaminia; Lelio la voit, en devient amoureux, & s'en fait aimer; dans ces entrefaites, une affaire fâcheuse l'oblige de s'éloigner pour quelque temps; il part après avoir fait & obtenu une promesse mutuelle de s'aimer toujours.

Il se retire à Milan auprès de Mario, qui lui découvre l'état de son cœur, & lui apprend qu'il souffre en ce moment tous les maux que l'absence d'un objet adoré, & l'attente d'un bonheur prochain peuvent faire éprouver à un amant passionné; il n'attend que le retour de cette personne chérie, que le Docteur son pere a demandée & obtenue; elle arrive enfin, & Mario la présente à Lelio; quelle surprise cruelle pour celui-ci! Cette maîtresse chérie de son ami, est

Flaminia qu'il a connue à Venise, qu'il aime & dont il est aimé.

Tandis que Lelio se trouve dans cette déplorable situation, Silvia, fille du Docteur & sœur de Mario, devient amoureuse de l'ami de son frere, quoiqu'elle soit promise au Comte Octavio, Cavalier de grande considération; cependant Lelio sentant qu'il ne peut éteindre sa passion pour Flaminia, ni éviter les persécutions de Silvia, se résoud à mourir plutôt que de trahir son ami & de lui enlever sa maîtresse; il charge son valet de se préparer secrètement à partir de Milan; mais différens obstacles l'empêchent d'exécuter ce dessein; c'est ici que l'action de la Pièce commence.

Flaminia presse vivement Lelio de tenir la parole qu'il lui a donnée à Venise, & de la délivrer par ce moyen des poursuites de Mario, qu'elle ne peut souffrir; elle lui fait ensuite des reproches, & lui témoigne beaucoup de jalousie: ces sentimens sont excités par un portrait que Silvia a fait mettre dans la poche de Lelio par Arlequin; ce même portrait & une lettre de Lelio, qui est perdue par Arlequin, causent

une équivoque qui persuade Mario que la mélancolie qu'il a remarquée dans son ami n'est causée que par l'amour qu'il a pris pour sa sœur Silvia, & par les efforts que l'amitié fait, pour ne point apporter d'obstacle à l'himen avantageux de Silvia avec le Comte Octavio; dans cette pensée, Mario engage Pantalón & Flaminia à se joindre à lui, pour obtenir du Docteur son pere une grace qu'il veut lui demander pour son ami Lelio; en effet, le Docteur s'y détermine à leur sollicitation; on imagine bien que celles de Flaminia ne sont pas trop pressantes; alors Mario déclare à son ami, qu'il n'ignore plus que l'amour est la seule cause de son chagrin, qu'il fait de vains efforts pour la cacher, & qu'il lui veut faire connaître à quoi l'amitié peut l'engager en sa faveur.

Lelio à qui Mario ne permet pas de l'interrompre, se trouble & semble balancer entre la crainte & l'espérance, l'amour & la générosité; mais Mario continuant toujours avec le transport d'un ami qui oblige son ami, lui dit qu'il a découvert son amour pour sa sœur Silvia; que malgré son hymen arrêté avec le Comte Octavio, il veut

qu'il l'épouse ce jour même, & qu'il en a obtenu la promesse de son pere.

Lelio se défend d'aimer Silvia; mais Mario qui prend ce discours pour un effet de son amitié, l'interrompt & le presse de donner sur le champ la main à Silvia, que ses prieres, celles de Pantalón & de Flaminia lui ont obtenues: Lelio troublé, saisi, accablé par ce dernier coup, tombe évanoui.

Pendant qu'on est empressé à le secourir; Scapin encouragé par l'amitié que Mario a témoignée à son maître, découvre l'amour de Lelio pour Flaminia & les efforts qu'il s'est fait pour sacrifier son amour à son ami: Mario ne veut pas montrer moins de générosité; & lorsque Lelio est revenu de son évanouissement, il lui fait de tendres plaintes du peu de confiance qu'il a eue pour lui, & l'engage à recevoir la main de Flaminia, qu'il lui cède; mais Lelio refuse ses offres. Après un long combat de générosité, ils conviennent de s'en remettre à la décision de Flaminia, qui, pressée par son pere & par les deux amans, déclare qu'elle ne peut aimer que Lelio; il est enfin contraint de céder à son ami, & d'épouser Flaminia, qui lui est accordée par son pere.

Cette

Cette Pièce intéressante fut jouée avec beaucoup de succès ; (1) & on en fit imprimer l'argument, dont j'ai tiré cet extrait : elle a été remise par Veroneze en 1748. *La Vie est un Songe*, tirée de Calderon, Auteur Espagnol, ne fut pas reçue avec moins de plaisir ; elle fut traduite par M. Gueulette, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, & mise en vers par M. de Boissi en 1732 ; j'en parlerai alors d'une manière plus étendue.

J'en userai de même pour la Tragi-Comédie de Samson, qu'ils donnerent le 28 Février, & que Romagnesi traduisit en vers, & joua supérieurement en 1720. Les Comédiens Italiens, lors de son premier succès, la donnerent le Vendredi 12 Mars 1718, au profit des Pauvres de leur Paroisse ; ce qui fit beaucoup d'honneur à leur pieuse libéralité.

Ils firent aussi la clôture de leur théâtre par Samson, & le rouvrirent le 6 Avril par *Renaud de Montauban*, Pièce héroïque, traduite de Lope de

(1) S'il n'était pas prouvé que Riccoboni en est le pere, je l'aurais prise pour une sœur du Fils naturel, tant elle lui ressemble.

Vega Carpio , & tirée de l'ancien Roman des faits & gestes de Charlemagne, & des douze Pairs de France ; (1) elle est intitulée en Italien : *Poverta di Rinaldo*.

(1) C'est aussi dans ce Roman , que l'Aristote a puisé le sujet de son Poème de l'Orlando Furioso.



RENAUD DE MONTAUBAN.

Canovas en trois actes, 6 Avril 1717.

Ganelon, Duc de Mayence, possède toute la confiance de Charles Martel ; Prince faible & soupçonneux ; il en abuse , pour perdre Renaud de Montauban , qu'il hait mortellement ; il invente tant de calomnies contre ce Seigneur , qu'il l'oblige d'abandonner la Cour , pour se retirer dans ses terres : (1) l'Empereur l'y assiège par 'e conseil de Ganelon ; Renaud est réduit à tuer son cheval Bayar , si fameux dans le Roman , pour nourrir sa femme & son fils.

Le Roi de Maroc arrive en France , dans le temps de cette oppression ; la Princesse de Maroc tombe entre les mains de Renaud , qui la garde pour

(1) Le droit féodal qui subsistait alors , permettrait aux Seigneurs particuliers de demander , à main armée , la justice qui leur était refusée par leurs Souverains.

la rendre à son pere ; cependant Charles marche contre les Maures ; Florante, frere cadet de Ganelon , abandonne la Banniere Royale , & prend la fuite ; ce qui met le désordre dans l'armée Chrétienne.

Renaud arrache à Florante la Banniere, le dépouille des marques de sa dignité, & après s'en être revêtu lui-même, se jette au milieu des Français, les rallie, les ramene au combat & gagne la bataille : il fait le Roi de Maroc son prisonnier, & lui rend la liberté, ainsi qu'à la Princesse, à condition qu'il sortira de France avec ses Troupes, qu'il fera une trêve de dix années, & sur-tout qu'il ne le découvrira pas à l'Empereur, parce qu'il n'a d'autre vue que de servir sa patrie.

Cependant le lâche Florante passe pour avoir remporté la victoire, & Ganelon continue à calomnier Renaud, qu'il accuse d'intelligence avec les Maures.

L'Empereur trop crédule, le dégrade de la qualité de Paladin, & confere cette dignité à Florante; pendant qu'on en célèbre la cérémonie, les Ambassadeurs du Roi de Maroc arrivent ; la

Princesse qui s'était déguisée parmi eux, pour tâcher de servir Renaud ; prend son parti contre Florante, ce qui confirme à l'Empereur l'infidélité dont on a accusé Renaud ; & il ordonne à Ganelon de s'en saisir.

Sur ces entrefaites, Renaud trouve le moyen de s'introduire dans la tente de Charles ; il le trouve endormi, il ne tient qu'à lui de lui ôter la vie ; mais il se contente d'emporter la chaîne que l'Empereur portait au col ; il s'en retourne chez lui, & rencontre Ganelon, qui s'étant rendu maître du Château, emmene sa femme & son fils ; il l'attaque & les délivre ; mais Ganelon qu'il a mis en fuite, trouve moyen de se saisir de lui par trahison, & il est mené devant Charles, qui le condamne au supplice : l'armée se mutine, & demande que Renaud soit jugé par les autres Paladins ; Charles est contraint de céder à ces instances ; & comme il est persuadé qu'il est coupable, & qu'il sera condamné, il ordonne, afin d'ajouter encore à sa confusion, que son Procès soit instruit devant le Roi de Maroc, lorsqu'il viendra juger la trêve ; cette circonstance qui doit augmenter sa

bonte, sert à la gloire de Renand ; son innocence est reconnue, il rentre dans ses dignités & dans la faveur de l'Empereur ; qui bannit le traître Gascon & tous les Accusateurs.



M E R O P E.

11 Mai 1717.

Cette Tragédie Italienne est en cinq actes & en vers, par le Marquis Maffei; les Comédiens la représenterent gratis, (1) afin d'essayer le goût du Public sur les ouvrages sérieux, que Lelio aurait voulu introduire, parce qu'il jouait la Tragédie bien supérieurement à la Comédie.

Chresphonte, de la race des Héraclides, était Roi de Messene; dans l'Achaye; il avait eu trois fils de Merope: Poliphonte, un de ses Sujets, conspira contre lui, le détrôna & fit massacrer deux de ses enfans: le troisième appelé Cresphonte, fut dérobé à la fureur du Tyran, par les soins de Merope sa mere, qui le remit entre les mains d'un Serviteur fidele.

(1) Les Comédiens donnerent des billets, sur lesquels étaient ces mots; (*per chi l'intende*; pour ceux qui l'entendent).

Poliphonte a joui pendant quinze ans de son usurpation , malgré les différentes conjurations qu'il a sçu prévenir & dissiper ; pour les détruire entièrement & s'assurer le Trône , il forme le dessein d'épouser la veuve de Chresphonte , qui frémit à cette déclaration , & l'accable de reproches.

En ce moment , on amene devant le Tyran un jeune Payfan accusé d'avoir tué un homme près de Messene ; il confesse avoir commis ce meurtre ; mais il assure que c'était pour défendre sa propre vie contre un Brigand. Merope s'attendrit en sa faveur , demande sa grace & l'obtient ; cependant , comme le souvenir de son fils l'occupe sans cesse , elle craint que le prétendu Brigand , d'après la peinture que le jeune Payfan en a faite , ne soit le malheureux Cresphonte ; elle charge Eurise sa confidente , d'interroger Egiste , qui est le coupable ; & Eurise lui rapporte une bague qui a été trouvée au doigt du jeune homme ; à la vue de cette bague fatale , Merope frémit & la reconnaît pour celle qu'elle a donnée autrefois au vieux Polidore , & qui doit servir un jour à lui faire reconnaître son fils ; elle ne doute plus qu'Egiste ne

l'aït tué ; elle fait lier celui-ci à une colonne , & se fait apporter une lance pour lui percer le cœur ; les prières d'Egiste ne peuvent la fléchir ; mais parmi les plaintes qu'il adresse au Ciel , il laisse échapper le nom de Polidore ; ce nom frappe la Reine , elle lui demande s'il connaît ce vieillard ; mais lorsqu'il est prêt à répondre , Poliphonte survient & arrête le supplice d'Egiste , ainsi que sa justification : le Tyran s'irrite de la hardiesse de Merope , qui ose punir un coupable à qu'il a fait grace ; il le prend sous sa protection.

Cette conduite de Poliphonte la fait soupçonner par Merope d'être d'intelligence avec le meurtrier de son fils ; elle jure de le venger , & l'occasion s'en présente bientôt.

Egiste ne peut vivre avec l'affreuse idée de passer pour un lâche assassin dans l'esprit de la Reine , il s'adresse à sa confidente pour se justifier ; & celle-ci , pour le mieux attirer dans le piège qu'elle lui prépare , l'assure que Merope est moins irritée contre lui ; elle l'engage à rester dans cet appartement , jusqu'au moment où elle pourra l'introduire chez la Reine ; qu'elle va disposer en sa faveur.

Egiste accablé de peine & de lassitude, se livre au sommeil; Polidore s'introduit dans le Palais, & perce jusqu'à l'appartement de la Reine; il apperçoit Egiste endormi; mais sans le reconnaître, comme il s'en approche, il entend du bruit & se cache; c'est la Reine conduite par Eurile; elle arrive un poignard à la main; mais comme elle est prête de frapper Egiste, elle se sent arrêter le bras par un homme qui jette un grand cri; ce cri éveille Egiste, qui se soustrait à la fureur de la Reine; Merope désespérée d'avoir manqué son coup, veut le faire retomber sur celui qui l'a suspendu; mais elle reconnaît Polidore, à qui elle commit autrefois le soin de son cher fils, & Polidore lui apprend que c'est ce même fils qu'elle allait immoler: le fer tombe des mains de Merope; & la surprise & l'effroi, la terreur & la joie, s'emparent tour à tour de son cœur; mais Polidore l'engage à modérer ces mouvemens, qui exposeraient les jours de son fils, à qui il se charge d'apprendre le mystère de sa naissance, qui jusqu'alors lui a été cachée, il s'en acquitte peu après; & Chréphonte, à mesure que Polidore parle, sent couler dans ses veines le

sang d'Hercule, & brûle du desir de venger son pere & ses freres ; mais Polidore modere ce noble & légitime transport , afin d'en assurer le succès.

Poliphonte persiste dans le dessein d'épouser Merope , & lui fait ordonner de se rendre au Temple , si elle ne veut voir périr à ses yeux toutes les personnes qui lui sont cheres : Merope se laisse conduire comme une victime , résolue de se donner la mort ; mais le jeune Chresphonte trouve le moyen d'échapper à la vigilance de Polidore ; il entre dans le Temple , se fait jour à travers la foule , se saisit du couteau sacré , & frappe le Tyran , qui tombe à ses pieds ; Merope apprend aux peuples que celui qui vient de les délivrer de l'esclavage , est son fils & celui de leur bon Roi Chresphonte , dont la mémoire est si chere à leurs cœurs. Le jeune Héros est proclamé Roi , & le Tyran est détesté après sa mort , comme il l'était pendant sa vie.

On a fait assez de comparaison de cette Pièce avec celles de M. de Voltaire & de M. Clément , pour que je n'entre dans aucune discussion sur ce sujet ; il

est seulement aisé de voir par cet extrait les obligations que ces deux derniers doivent avoir à l'Auteur de la première Pièce ; elle fut alors imprimée en Italien avec la traduction à côté.



L'IMPOSTEUR MALGRÉ LUI.

4 Juillet 1717.

Lelio s'est battu à Gênes avec un Cavalier qu'il a surpris avec sa sœur : pour éviter les suites de ce combat, il se retire à Milan, où il devient amoureux de Flaminia, dont il ignore la famille, & qu'il ne peut voir qu'à la promenade ; cependant Scaramouche, ami intime de Cassendro Ardent, vieux Bourgeois de Milan, dont il doit épouser la fille Flaminia, de laquelle nous venons de parler, rencontre Lelio ; il est trompé par la grande ressemblance qu'il lui trouve avec un portrait de Mario, fils de Cassendro, & le prend pour ce Mario que l'on attend incessamment de Lisbonne : Lelio assure Scaramouche qu'il s'abuse, & fait de vains efforts pour le détromper : celui-ci s'obstine toujours à lui soutenir qu'il est Mario, & persuade la même chose au vieux Cassendro que la ressemblance abuse, & qui veut le forcer d'être son fils & de venir loger chez lui.

Arlequin, valet de Lelio, est désespéré de voir que son maître refuse de se prêter à une méprise qui leur serait d'autant plus utile, que l'argent commence à leur manquer ; il prend donc le parti de suppléer au refus de son maître, par une fable qu'il invente sur le champ, & leur apprend qu'une maladie dangereuse lui fit perdre entièrement la mémoire, au point que lorsqu'il revint en santé, il fallut lui rapprendre généralement tout ce qu'il avait sçu auparavant, & que les choses qui lui avaient été les plus familières, étaient celles sur-tout qu'il avait le plus parfaitement oubliées.

Cassandro & Scaramouche donnent dans cette fable ; ainsi plus Lelio fait d'efforts pour le détromper, plus ils s'obstinent à vouloir qu'il soit Mario.

Lelio est contraint de se rendre par pitié pour ce vieillard, qu'il craint de réduire au désespoir ; il le suit d'abord par pure complaisance ; mais trouvant que Flaminia est sa fille, l'amour le fait consentir à seconder la feinte d'Arlequin : comme il ne lui est pas facile de cacher sa passion ; il joue moins le rôle de frère que celui d'amant de Flaminia ; il s'oppose à son mariage avec Scara-

mouche, & la demande pour lui-même; toutes ses extravagances sont mises sur le compte du manque de mémoire, & Arlequin sçait employer si à propos cette fiction, que non-seulement Cassandro n'est point tiré de son erreur; mais que Flaminia ne sçait qu'en croire, & ne peut s'assurer s'il est son frere ou son amant, ce qui la met dans une situation très-comique.

Cependant Mario qui est le Cavalier contre lequel Lelio s'est battu à Gênes, vient à Milan, & se présente à son pere qui le méconnaît; d'un autre côté, Silvia n'osant rester dans sa patrie, après l'éclat de son aventure, & ayant appris que son amant est retourné dans sa famille, elle vient l'y chercher, & obtient une retraite auprès de Flaminia; elle y rencontre son frere, qu'elle reconnoît: on vient facilement à bout de déromper les deux vieillards; Cassandro reprend son véritable fils; Scaramouche renonce à Flaminia, que Lelio obtient, en accordant sa sœur à Mario, & la Pièce finit par un double mariage.

ARLEQUIN DANS L'ISLE DE CEILAN.

*Canevas Italien en trois actes ,**25 Août 1717.*

Lelio , Flaminia & Arlequin , après avoir été battus d'une cruelle tempête , sont jettés séparément sur des débris de leur Navire , dans l'Isle de Ceilan : les peuples y adorent un Singe. Arlequin accablé de lassitude , cherche quelque endroit pour dormir , & apperçoit un pied d'estal où était la statue du grand Singe , qui a été abattu par la tempête , il s'y place & s'y endort.

Les Habitans qui s'étaient cachés pendant la tempête , reparaissent sur le bord de la Mer , & appercevant la statue de leur Dieu renversée , ils se désolent , & se croient menacés de quelque grand malheur ; mais appercevant Arlequin qui dort sur le pied d'estal , ils se réjouissent , & croient que leur Dieu vient habiter parmi eux ; au lieu de la statue , ils se prosternent avec respect devant lui pendant son sommeil , & dès qu'il est réveillé , ils le portent en triomphe , mal-

gré les coups de bâton que leur donne Arlequin , & qu'ils reçoivent comme une grande faveur.

Arlequin demande à manger , & les Insulaires lui promettent un repas splendide ; ils amènent Lelio & Flaminia pour lui être sacrifiés , selon la coutume du pays ; Arlequin assomme les Sacrificateurs , & dit qu'il protège ces Etrangers ; que non-seulement il défend de leur faire du mal , mais qu'il exige , s'ils veulent l'avoir toujours parmi eux , qu'on leur donne un Vaisseau pour les reconduire dans leur patrie , où il veut les accompagner lui-même ; il promet toute sorte de bonheur aux Habitans , & ils partent comblés de leurs présens. Ce Canevas est de Coypel.

Ce fut à peu près dans ce temps que Thomassin , que les applaudissemens continuels du public , rendaient encore plus empressé à lui plaire , vint un jour après une représentation d'Arlequin , Bouffon de Cour , sur le bord du théâtre , & s'adressant aux Spectateurs dans un jargon moitié Italien , moitié Français , qui faisait plaisir dans sa bouche , dit : Messieurs , je veux vous dire *una picciola* Fable que j'ai lue ce matin ; car il me prend quelquefois envie de di-

venter sçavant; mais *la diro* en Italien; & ceux qui l'entenderanno, l'expliqueranno à ceux qui ne l'entendent pas.

Alors il raconta de la maniere la plus comique la Fable de la Fontaine du *Meünier*, de son Fils & de l'Ane; il accompagnait son récit de tous les gestes qui lui étaient familiers; il descendait de l'Ane avec le Meünier; il y montait avec le jeune homme; il trotait devant eux; il prenait tous les différens tons des contrôleurs & des contrôleuses; & après avoir fini ce récit comique, il ajouta en Français: Messieurs, venons à l'explication; je suis le bon Homme, je suis son Fils & je suis encore l'Ane: les uns me disent, Arlequin, faut parler Français, les Dames ne vous entendent point, & bien des Hommes ne vous entendent gueres; lorsque je les ai remerciés de leur avis, je me tourne d'un autre côté, & des Seigneurs me disent; Arlequin, vous ne devez pas parler Français, vous perdrez votre feu, &c.

Je suis bien embarrassé: parlerai-je Italien? parlerai-je Français? je vous le demande, Messieurs? Alors quelqu'un du Parterre qui avait apparemment recueilli les voix, répondit: parlez comme il vous plaira, vous ferez toujours plaisir.

DÉBUT DE DOMINIQUE.

Le fils du fameux Arlequin de l'ancien théâtre, Dominique Briancolelli, après avoir joué dans différentes Provinces & à l'Opéra-Comique, vint débiter dans la Troupe de Son Altesse Royale le 12 Octobre 1717, par le rôle de Pierrot dans *la Force du Naturel*, Canévas Italien en trois actes, par M. Freret, & tiré d'une Comédie Espagnole d'*Augustin Moretto*.

Dominique prévint l'assemblée par le discours suivant, qui fût très-applaudi.

MESSIEURS, la protection d'un Prince illustre à qui j'ai maintenant l'honneur d'appartenir, devrait, par bien des raisons, me rassurer sur mes craintes, & me faire entrer avec confiance sur ce théâtre ; mais comme c'est à la seule bonté que je dois cet avantage, c'est à vous, Messieurs, à qui je viens demander grace.

Prêt à jouir d'un bien, & durable & solide ;
De mortelles frayeurs je me sens accabler ;
Ce n'est pas sans raison que je paraïs timide ;
Votre bon goût me fait trembler.

Si j'embrasse un caractère qui ne m'est point familier & dont le succès est incertain, n'imputez ma métamorphose qu'à la justice que je rends avec tout le public, au mérite incomparable du gracieux Arlequin que vous honorez tous les jours de vos applaudissemens. Que de raisons pour m'alarmer ! Le Spectateur peut me regarder ici comme un Acteur emprunté ; d'un autre côté, avec quels hommes suis-je associé ? Avec les meilleurs sujets qui pouvaient venir d'Italie, avec des Comédiens qui excellent à peindre les passions, qui composent sur le champ des scènes remplies de traits vifs & délicats, qui parlent avec autant d'élégance que de facilité ; en un mot, qui savent entrer si parfaitement dans les caractères qu'ils représentent, & si bien se concerter, qu'ils attachent jusqu'aux personnes qui ne les entendent pas.

Quels efforts, Messieurs, ne faut-il pas que je fasse, pour me rendre digne

d'être confondu avec de pareils Confreres, & d'avoir part aux louanges que vous leur donnez ! J'aspire cependant à ce bonheur, & s'il n'est pas au-dessus de mon travail & du désir ardent que j'ai de vous plaire, je me flatte d'y parvenir.

Eh quoi ! Messieurs, né sur ce théâtre, où mon pere a contribué si longtemps à vos plaisirs, me banirez-vous de ma chere patrie, & me priverez-vous du seul héritage qu'il m'a laissé ? Non, Messieurs, je ne sçaurais le croire. Docile aux leçons des Gens de goût, je m'y conformerai sans peine; trop heureux si je puis réussir à mériter votre indulgence !

Arbitres de ma destinée,

Enfin je m'abandonne à vous :

Oui, dût-elle être infortunée,

Sans oser murmurer, je recevrai vós coups :

A mes faibles talens, si vous livrez la guerre ;

Je n'entreprendrai point de repousser vos traits ;

Et quand je me verrai condamné du Parterre,

Je n'en appellerai jamais.

Ce compliment fut suivi d'un applaudissement général ; mais la suite ne

répondit pas à ce commencement, & tout sembla s'opposer au succès du début de Dominique; le choix d'une très-mauvaise Pièce, d'un très-mauvais rôle, d'un habit moins avantageux & moins comique que celui de l'Arlequin, refroidit son jeu, & fit beaucoup de tort à ses talens; cependant Lelio qui était à la tête de la Troupe, & qui méritait d'y être, soutint que cet Acteur était excellent, nécessaire; & la suite justifia son opinion.

Dominique prit l'habit de Trivelin, qui lui convenait mieux, & se rendit très-utile dans les Pièces Françaises que les Comédiens donnerent par la suite, & dans lesquelles il ne fit pas moins de plaisir que dans les Italiennes; il joua avec un succès égal différens caractères, & sur-tout un rôle de fille d'Opéra, avec une finesse & des graces inconcevables, & qui attira le public pendant long-temps. Nous parlerons à sa mort de toutes les Pièces qu'il a données en qualité d'Auteur.



LES VOLEURS A LA FOIRE.*14. Novembre 1717.*

Scapin, fameux filou, arrive avec Trivelin, qu'il instruit dans le métier de Voleur, dont il lui apprend les tours les plus subtils; le premier se déguise en Seigneur, & le second passe pour son Valet de Chambre: ils volent Scaramouche, Maître d'une Hôtellerie; Pantalon y arrive, & dit à Arlequin son valet, d'aller chez un Marchand recevoir cent louis; Scapin qui a entendu cet ordre, se déguise en Marchand Juif, & vient proposer à Arlequin de lui prêter six louis sur une médaille d'or qui en pèse douze; il lui promet dix louis d'intérêt pour une demie heure seulement, parce que ce temps suffira pour retirer ses balots qui sont arrivés. Pendant qu'ils achevent ce marché; Scapin prend la bourse à Arlequin qui s'en apperçoit, & ne la veut point lâcher; Pantalon arrive, & Scapin lui dit qu'il est un honnête Marchand, à qui Arlequin veut voler la bourse; &

pour preuve de ce que je dis , ajoute-t-il , on trouvera dans ladite bourse quatre-vingt-quatorze louis & une médaille qu'il dépeint ; Pantalon vérifie ce que dit Scapin , & querelle son valet , qui ne peut trouver le moyen de se justifier , parce qu'il est tour à tour interrompu par les plaintes de Scapin & les reproches de Pantalon.

Enfin Scapin étant parti avec la bourse , Pantalon demande à Arlequin s'il a été recevoir les cent louis ; Arlequin lui dit qu'il les a reçus , & lui raconte tranquillement son histoire avec le Marchand Juif : Pantalon est furieux de voir qu'il a aidé à se voler lui-même ; & Arlequin à son tour le querelle & finit par se moquer de lui.

Le Docteur avec son fils & Lelio avec sa fille Silvia arrivent chez Pantalon pour voir la Foire de Baucaire , & Arlequin est chargé par son Maître d'aller à la Douane retirer leur valise ; Trivelin qui en est instruit , vient au-devant d'Arlequin habillé en Acteur d'Opéra , & feignant de ne le pas voir , il se désespère de ce qu'un de ses principaux Acteurs est tombé malade ; l'Opéra doit commencer dans une heure ;

heure ; il fait semblant d'étudier le rôle qui manque , & se fâche de n'en pouvoir venir à bout ; il continue cependant à chanter , & s'interrompt de temps en temps , en disant qu'il donnerait volontiers cinquante pistoles à qui voudrait jouer ce rôle ; il ajoute dix livres de macaroni & six bouteilles de vin d'Espagne. Arlequin ouvre les oreilles & se met à répéter ce que l'Acteur chante. Trivelin paraît charmé , & encourage Arlequin , en lui disant qu'il a la plus belle voix du monde ; il lui apporte un habit de Cupidon , qui est le rôle de l'Acteur qui manque : pour le faire mieux ressembler à ce Dieu , il lui met un bandeau sur les yeux , & ensuite emporte la valise. Arlequin continue à répéter son rôle. Lelio le prend pour un fou ; Arlequin croyant parler au Directeur de l'Opéra , lui demande s'il sçait bien son rôle. Lelio lassé de ce badinage , veut sçavoir où est sa valise , & ôte le bandeau d'Arlequin , qui lui dit de le laisser tranquille , qu'il ne peut pas porter sa valise , parce qu'il faut qu'il aille à l'Opéra faire le rôle de l'Amour. Lelio à force de le questionner , apprend enfin la vérité , court

après le voleur, & Arlequin fort gracieusement de l'autre côté, en continuant de répéter son rôle.

Pantalon voulant troquer de la vieille vaisselle d'argent pour en acheter de neuve, dit à sa fille Flaminia qu'il s'en est accommodé avec un de ses amis qui la doit envoyer prendre; mais il lui ordonne de ne la mettre qu'entre les mains de celui qui apportera la montre qu'elle connaît bien.

Trivelin vient déguisé en Marchand & poursuivi de ses camarades déguisés en Archers qui le saisissent, comme pour le mener en prison; il s'écrie qu'il est bien malheureux d'être ainsi traité pour une misérable somme de mille écus, tandis qu'il a chez lui dix fois plus d'effets qu'il n'en faut pour l'acquitter; il implore le secours de Pantalon, & le prie d'écrire pour lui à sa fille, parce que, dit-il, en montrant son bras en écharpe, je ne suis pas en état de le faire moi-même: Pantalon ne peut lui refuser ce service, & écrit sous la dictée de Trivelin: » Ma fille, ne manquez pas de donner au porteur ce que vous sçavez bien; « tandis que Pantalon écrit ce billet, Trivelin lui vole sa montre,

& muni de ce double témoignage , il va trouver Flaminia , qui lui remet la vaisselle sans difficulté.

Scapin & Trivelin ayant appris que Pantalon & le Docteur sont assemblés pour conclure le double mariage de leurs enfans, vont comme Comédiens qui courent la Province leur offrir la Comédie ; on les reçoit avec plaisir en cette qualité , & on les engage à donner quelqu'échantillon de leurs talens ; ils s'en excusent sur ce que leurs habits ne sont pas encore arrivés ; chacun de l'assemblée leur en offre ; les filoux qui ne demandaient pas autre chose , les dépouillent , & afin d'ôter tout soupçon , ils chargent Arlequin , valet de la maison , de tous ces habits , ajoutant qu'ils ont aussi besoin de ce valet pour remplir un rôle dans leur Pièce : ils passent dans une autre chambre avec lui comme pour se concerter & s'habiller. Un moment après , on voit arriver Arlequin nud en chemise ; les Gens de la nôce qui croyent que c'est lui qui ouvre la scène , rient de tout leur cœur , en le voyant dans cet équipage ; & quelques raisons qu'il puisse leur dire , quelque efforts qu'il fasse pour les mettre au fait de la fourberie , ce n'est qu'a-

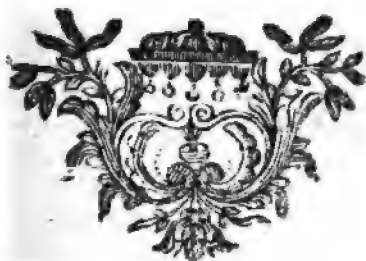
près qu'ils sont bien las de rire , qu'on peut leur apprendre que les Comédiens sont des fripons , qu'ils emportent leurs habits ainsi que le sien.

Les Comédiens Italiens , malgré leurs soins & leurs efforts continuels pour attirer le Public à leurs Spectacles , n'avaient pû l'y fixer ; on convenait de leurs talens ; on approuvait leur zele ; mais on n'allait point à leurs représentations : les Dames qui avaient montré le plus grand empressement d'apprendre la langue Italienne , ne garderent pas long - temps cette résolution , & leur émulation s'évanouit avec la nouveauté ; leur désertion entraîna naturellement celle des hommes , & les Comédiens étaient réduits à parler souvent dans le désert.

Désespérés de voir leurs travaux si mal récompensés , ils méditaient leur retraite en Italie , lorsqu'un Auteur Français eut le courage de travailler pour eux ; son essai réussit , & le succès du Port-à-l'Anglais ramena les Spectateurs en foule , & fixa les Comédiens en France.

Leurs manieres honnêtes pour les Auteurs , leur en attirerent plusieurs , &

quelques - uns des plus distingués,
s'empressèrent à travailler pour leur
théâtre, qui prit bien-tôt une forme
nouvelle.



LE PORT-A-L'ANGLAIS ,
OU LES NOUVELLES DÉBARQUÉES.

25 Avril 1718.

Le Prologue de cette Pièce peint fort bien la crainte de l'Auteur & des Comédiens, pour une nouveauté, dont la réussite était fort incertaine ; les Partisans de la scène Italienne, blâmaient cette innovation, & ceux qui avaient intérêt à s'opposer à leurs succès, se joignaient également à ces frondeurs ; amis & ennemis, tous leur étaient contraires ; leurs terreurs n'étaient donc que trop bien fondées ; & c'est sur ce sujet que roulait ce Prologue vivement dialogué entre Flaminia & Silvia.

Trafiquet, Courtier du Parnasse, vient finir leur dispute, & les détermine à jouer la Pièce nouvelle ; Arlequin paraît en habit de Ville, elles le querellent de ce qu'il n'est pas encore habillé ; elles sortent & le laissent avec Trafiquet, qui lui demande le

payement de la Pièce ; Arlequin le lui donne en coups de batte : voilà qui est de mauvaise augure pour la Pièce , dit Trafiquet en sortant. Messieurs , dit Arlequin au Parterre , en voulant parler des siffiers dont il a été question dans le Prologue : ne tirez rien , tout est payé.

La Pièce est en trois actes en prose , mêlée de danses & de couplets , dont Mouret a fait la musique.

Lelio , Banquier Italien , ayant appris la mort d'un de ses Correspondans à Paris , nommé Lombardini , est parti de Rome pour venir régler ses affaires & apurer les comptes avec la Signora Cicilia Lombardini ; comme il est extrêmement jaloux de ses deux filles , Flaminia & Silvia , il n'a pas manqué de les amener avec lui , ainsi que son Domestique Arlequin , Violette sa Servante , & Pasquella , vieille Duegne , à qui la garde des deux filles est confiée ; il a pris à Auxerre le Coche d'eau ; mais un orage affreux l'a obligé de relâcher au Port-à-l'Anglais. Description de la tempête par Arlequin , qui dit que le tonnerre était si épouvantable , que le soleil s'est caché de peur , & la pluie si horrible , que la rivière de Seine est encore toute trempée ; le

Coche d'eau étonné du bruit, aveuglé par l'obscurité, s'est brisé l'omoplatte contre un bateau aussi étourdi que lui, & tous deux se seraient noyés, si le vent charitable ne les avait poussés à terre; il bénit ensuite l'orage qui l'a fait échouer contre un bon Cabaret, & il maudit la jalousie de Lelio, qui l'empêche de parler à Violette sa maîtresse; elle paraît.

VIOLETTE.

Eh, bon jour, mon cher Arlequin; comment as-tu passé la nuit?

ARLEQUIN.

Je ne sçais, car je dormais; je ne t'en sçaurais rien dire; & toi?

Pour moi, je ne sçais si j'ai dormi; car je n'ai fait que rêver toute la nuit; & quand on rêve, on ne sçait ce qu'on fait non plus.

ARLEQUIN.

Et tu rêvais à moi, sans doute?

VIOLETTE.

Non , je rêvais à ce gros garçon Pâtissier qui était ton rival à Rome.

ARLEQUIN.

Ah ingratte ! trahitrice... Eh ! qu'est-ce qu'il te faisait , ce garçon Pâtissier ?

VIOLETTE.

Il me faisait tenir une lettre à Lyon , dans laquelle il me promettait de venir incessamment à Paris.

ARLEQUIN.

Fi : cela ne me plaît point ; tu fais là des songes cornus , &c.

Lelio les surprend ensemble , les gronde , fait rentrer Violette , recommande à Pantalon l'Aubergiste , de ne laisser parler ses filles à personne , & sur-tout de ne point donner de vin à Pasquella ; il ordonne ensuite à Arlequin de le suivre à Paris ; ce n'est pas

E w

le compte de celui ci, qui veut rester avec Violette ; mais loin de laisser paraître sa répugnance, il feint beaucoup de joie de voir la belle ville de Paris ; il saute, il danse, & se laisse tomber, en disant qu'il a la jambe cassée ; Lelio est obligé de partir seul.

Scène Italienne entre Arlequin & Pantalon, qui fait apporter du vin & de l'huile pour penser Arlequin, qui boit le vin à plusieurs reprises, & finit par courir sur le théâtre, en disant qu'il est bien guérie, parce qu'il a pris le remède en dedans.

Flaminia & Silvia paraissent, & s'entretiennent de leurs amours & de la contrainte où leur pere les retient ; ce qui donne occasion à Flaminia, qui est plus instruite que sa sœur, de parler des différentes manieres d'aimer, des différentes nations : l'amour, dit-elle, est en France un amusement ; en Espagne une folie ; en Italie une fureur, une maladie ; en Allemagne un remède : l'Espagnol a l'amour dans la tête, dans l'imagination ; l'Italien dans le cœur & dans le fiel ; l'Allemand dans l'estomach & dans le foye ; le Français un peu par-tout : l'amour en Italie occupe dès

le matin , c'est la principale affaire ; en France , on y donne l'après - midi , les momens destinés aux jeux , à l'oisiveté ; en Espagne , on y employe le soir & la nuit ; c'est le temps du mystère , des aventures , des chimeres , des visions ; en Allemagne , on aime le lendemain matin , quand la digestion est faite.

SILVIA.

N'en pourrait-on point trouver un qui eût le bon de tous les quatre ?

FLAMINIA.

Oui-dà , cela se pourra trouver avec la pierre philosophale.

Le Chevalier de la Bastide qui a vu la veille les Italiennes nouvellement débarquées , est devenu amoureux de Silvia ; & pour trouver le moyen de lui déclarer sa passion , il se déguise en Payfan par le conseil de Tontine , fille d'Opéra , qui se déguise aussi en Payfanne , & ils arrivent , suivis d'une troupe de Villageois & de Villageoises , qui forment un balet , & qui chantent les couplets suivans.

Ah que tu rends le cœur gai,
 Jeune saison des fleurettes !
 Ah que tu rends le cœur gai,
 Gentil , joli mois de Mai !

Le Chœur répète : Ah que tu rends , &c.

UNE PAYSANNE.

Les oiseaux dans ces retraites,
 Mêlent à leurs Chanfonnettes
 De plus doux amusemens :
 A nos tin ides Amans.
 Ils font des leçons secrettes.

Le C H Œ U R.

Ah que tu rends le cœur gai , &c.

T O N T I N E.

Quand vous nous trouvez-seulettes,
 Si nous faisons les-folettes ,
 Bergers , n'en abusez pas ,
 Ménagez mieux nos appas ,
 Ou tout au moins nos cornettes.

Le C H Œ U R.

Ah que tu rends le cœur gai , &c.

Tontine dit qu'elles vont avec Lucas

à l'occasion du mois de Mai, porter un bouquet à la Dame du Village ; Flaminia demande pourquoi ce n'est pas elle qui le porte ; cela conviendrait mieux.

TONTINE.

Vla ce qui vous trompe, Madame ; car pour ce qui est en cas de bouquet pour une Dame, il est plus agréable quand c'est un mâle qui le présente.

Lucas qui n'est autre que le Chevalier, trouve moyen de donner le bouquet à Silvia , & il en présente un aussi à Flaminia ; il avance assez ses affaires, lorsque la vieille Pasquella se fait entendre dans la maison ; il est obligé de les quitter : la Duegne arrive, & querelle les deux sœurs , qui s'excusent sur la nécessité de fréquenter la compagnie, pour apprendre la langue Française.

PASQUELLA.

Apprenez-la dans les livres , vous en avez tant.

FLAMINIA.

Les livres donnent-ils l'accent ? Voilà

de plaisans Maîtres de langue, que des muets ou des morts.

PASQUELLA.

Rentrez , rentrez causeuses ; vous n'avez pas besoin d'apprendre tant de langues , vous n'en avez déjà que trop d'une.

Le second acte commence par les plaintes du Chevalier à Pantalon , qu'il conjure d'entrer dans ses intérêts : vous seriez le premier , répond celui-ci , qui ferait mort de chagrin au Port-à-l'Anglais ; je vous servirai de tout mon cœur ; il se rappelle que Lelio lui a dit en partant , de ne point donner de vin à la Duegne ; il conclut avec raison , qu'elle aime à boire , & il projette de profiter de cette circonstance ; elle arrive en effet avec une petite roquille à la main , & demande si c'est pour se moquer d'elle qu'on lui apporte du vin dans cette mesure. Pantalon se retranche sur les ordres de M. Lelio ; Arlequin paraît , tenant des verres à la main & portant une bandouillère de bouteilles de vin , qu'il appelle un traité de paix ; on s'égayé de plus en plus ; la vieille

boit , chante & danse , & finit par s'enivrer ; on la conduit à sa chambre , & Flaminia & Silvia viennent remercier Pantalon de les en avoir débarassées ; il rappelle à Silvia le Chevalier dont elle a paru contente ; elle convient qu'il est aimable , & demande à Pantalon si elles ne pourraient pas le voir de loin avec sa compagnie ? De loin , dit Pantalon , cela ne se peut pas ; les Gens ne viennent point ici pour se voir de loin , mais pour de près , tant que vous voudrez ; Flaminia & Silvia s'excusent sur leur timidité , & sont affrayées de l'esprit des Français ; enfin le Chevalier paraît , leur fait un compliment honnête ; elles se décontenancent , ne savent que répondre , & se retirent , en faisant de grandes révérences. Le Chevalier se désespere de son peu d'adresse à les retenir ; mais Tontine toujours obligeante & serviable , lui dit qu'elle a trouvé un moyen de les apprivoiser , qu'elle a arrêté pour cela un certain Opérateur Chinois qui allait à Paris , & qui dans les différens divertissemens qu'il compte leur donner , pourra lui procurer le moyen de les entretenir à son aise.

L'Opérateur arrive , & après avoir chanté quelques couplets , il se met à van-

ter la science & l'efficacité de ses drogues ; je suis , dit il , le Docteur le plus lettré de tous les lettrés de la Chine ; l'Empereur de l'Empire des Empiriques ; gardez-vous , dit-il , de juger mal de mon sçavoir , à cause de mon baragouin ; vous devez , au contraire , bien augurer d'un Médecin qui vient de loin , puisque la rhubarbe , le sené , la casse , le gayac & les meilleures drogues de la Médecine , viennent comme moi , des extrémités de la terre ; mais venons à mes remèdes ; tout le monde entier en a fait l'expérience ; c'est par eux que j'ai guéri plusieurs fois la Sicile de la fièvre ardente qui s'allume dans ses entrailles , & qui lui cause ses tremblemens ; c'est par eux que j'ai guéri le Nil de ses catarractes : comme c'est par mes préservatifs que j'entretiens le bon tempérament des pyramides d'Egypte , qui les fait se soutenir depuis si longtemps : par mes remèdes , je guéris les maux de tête des maris jaloux , les vertiges des coquettes , les étourdissemens des petits Maîtres , l'hydropisie d'argent des Malotiers , la dysenterie de la bourse des joueurs ; l'appetit déordonné des Gens de plume , les dégoûts & les nausées du mariage. En gesticulant , il

culbute Arlequin qui s'est avancé de trop près ; j'ai encore , ajoute-t-il , une poudre simpatique qui attire des amans aux filles , & qui de ces amans fait des maris.

Flaminia & Silvia approchent. J'ai encore une poudre plus admirable que toutes celles-là , Messieurs , & c'est le plus beau de tous mes secrets ; j'ai , dis-je , une poudre qui a la vertu d'augmenter l'argent à ceux qui en ont , & d'en faire venir à ceux qui n'en ont point : Flaminia & Silvia demandent de la poudre pour avoir de l'embonpoint & des maris ; & Arlequin veut avoir de celle qui fait venir de l'argent.

ARLEQUIN.

Signor Operatore , quanto vendete la polvere qui fait venir l'argent ?

L'OPÉRATEUR.

Plus on la paye , & plus il en vient.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai pour tout vaillant qu'une pièce de vingt-cinq sols.

L'OPÉRATEUR.

Je ne prends pas garde à vous, la voilà; il faut la prendre comme du tabac.

SILVIA, qui a acheté aussi de la poudre.

Et la poudre de sympathie pour les amans ?

L'OPÉRATEUR.

Tout de même comme du tabac : (Silvia prend de la poudre ; l'Opérateur touffe, & le Chevalier paraît :) Flaminia & Silvia sont d'abord surprises ; mais elles le reconnaissent pour le Lucas qui leur a donné des bouquets, & elles se retirent.

ARLEQUIN.

Mais puisqu'il est déjà venu un amant à cette Demoiselle-là, les secrets de l'Opérateur sont bons ; je m'étonne que l'argent ne me soit pas encore venu : Seigneur Opérateur, j'ai beau fouiller, il ne m'en est point encore venu d'argent.

L'OPÉRATEUR.

Il m'en est venu à moi ; je n'ai pas menti.

ARLEQUIN.

Mais à moi, à moi.

L'OPÉRATEUR.

Elle vous en fera venir, quand vous l'aurez vendue à un autre.

Arlequin paraît fâché de s'être laissé tromper.

L'OPÉRATEUR.

Allons mon cher ami, afin que vous ne vous en alliez pas mécontent, je veux bien vous arracher une douzaine de dents par-dessus le marché.

ARLEQUIN.

J'ai aussi un secret qui vous fera venir quelque chose.

L'OPÉRATEUR.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Cinquante coups de bâton. Il les lui donne : l'Opérateur se sauve dans son char ; Arlequin l'y suit : le char se ferme , & la suite de l'Opérateur les entraîne tous deux enfermés , & criant de toutes leurs forces. Le Chevalier continue de se plaindre à Pantalon & à Tontine du mauvais succès de leurs stratagèmes : celle ci lui promet de parler encore aux jeunes Italiennes , de les rassurer sur leur crainte , de détruire leur timidité , & de les rendre d'un abord plus facile.

Arlequin revient , & se plaint de la fourberie de l'Opérateur : il ne t'a pas trompé , dit le Chevalier ; voilà deux écus qu'il te fais venir de ma part pour aller dire à tes Maîtresses qu'une Dame désirerait avoir une conversation avec elles ; elles descendent ; mais comme Tontine s'est retirée pour méditer aux moyens dont elle doit se servir pour les engager à recevoir le Chevalier de

Bastide & le Comte de Trinquenberg, son camarade; Silvia & Flaminia se font quelques reproches mutuels sur leur timidité; Tontine arrive, & après un compliment honnête, elle leur propose de se joindre à sa compagnie, qui est composée d'une jeune veuve qui chante très-bien; d'une tante âgée, mais qui est de bonne humeur; & de deux Cavaliers très-sages, qui seront enchantés de leur faire leur cour: Flaminia s'en excuse sur le caractère des Français, qu'elle connaît d'après les historiettes qu'elle en a lue.

TONTINE.

N'espérez-pas les trouver tels que vous les avez vu dans les Romans, les choses sont un peu changées.

FLAMINIA.

Je crois que l'amour aura perfectionné chez eux de plus en plus la galanterie.

TONTINE.

On voit bien que vous venez de loin;

il s'agit bien ici de galanterie, il y a long-temps que l'amour ne se mêle plus de les perfectionner, ce sont eux qui ont perfectionné l'amour.

FLAMINIA.

Expliquez-moi donc, je vous prie, comment cela s'est fait ?

TONTINE.

Cela s'est fait en retranchant de l'amour, ce qu'il avait d'inutile & d'incommode, en abolissant cette politesse surannée que vous nommez galanterie ; on l'a renvoyée aux Espagnols & aux Maures d'Afrique avec les fêtes galantes, les tournois & les carousels, tout cela s'en est retourné de compagnie.

FLAMINIA.

Et qu'a-t-on mis à la place ?

TONTINE.

Des plaisirs solides & de bon sens ; on a réuni ceux de l'amour & de la table ; l'amour est passé des bords du Li-

gnon dans ceux de Bourgogne & de Champagne ; avouez qu'il a fait un joli voyage.

FLAMINIA.

Mais , n'a-t-il rien perdu de sa délicatesse en ces pays-là ?

TONTINE.

C'est gagner que d'en perdre ! la belle perfection pour lui , que d'être délicat & fluët comme il était autrefois ! Il n'avait presque plus de corps ; au pays dont je vous parle , il a repris chair ; il se fortifie tous les jours ; l'enjouement lui revient ; il ne demande plus qu'à rire.

SILVIA.

Ah ! ma sœur , le joli garçon ! il y a du plaisir à le connaître en ce pays-ci , puisqu'il est de si bonne humeur.

TONTINE.

C'était un plaisant amusement pour lui de voir ces cercles d'amans & d'a-

mantes occupés à soutenir des thèses sur la délicatesse qui faisaient bailler ce pauvre enfant.

FLAMINIA.

Franchement, je crois que cela était un peu ennuyeux.

TONTINE.

Il s'est guéri sur-tout de la colique venteuse du bel esprit, de la migraine des élégies; il ne lui est resté tout au plus que des Vaudevilles gaillards, ou des Chançons à boire.

Le Chevalier de la Bastide & le Comte de Triquemberg arrivent; celui-ci est reconnu par Flaminia, pour l'amant qui l'a recherchée en mariage à Rome, & le Chevalier se fait connaître pour leur cousin. Scène de tendresse entre les quatre amans, qui jurent de ne se point séparer. La Signora Cecilia se trouve aussi la même veuve que Lelio est allé chercher à Paris, & qui était venue au-devant de lui au Port-à-l'Anglais; elle promet de les servir de toutes ses

ses forces , & les amans se livrent à la joie.

Au troisieme acte , Pantalon qui trouve qu'Arlequin est un garçon joyeux & alerte , pense que ce serait une bonne acquisition pour son Auberge ; il tâche de l'engager à son service , par la médiation de l'obligeante Tontine qui lui fait un tableau séduisant de la vie que l'on mene au Port-à-l'Anglais. Arlequin qui , d'un côté , craint le retour de Lelio , & de l'autre , envisage tous les avantages qui lui sont offerts , accepte le marché ; il se ressouvient de Violette , & engage Pantalon à la prendre aussi à son service ; mais celui-ci répond qu'il ne se sert point de filles dans sa maison , parce qu'elles ont trop de langue. Violette qui a entendu le marché , paraît ; Arlequin va à elle ; d'abord elle lui fait froide mine , puis elle le caresse un peu , comme pour le retenir ; Arlequin retourne vers Pantalon en hésitant , & regardant de temps en temps Violette ; selon les mines qu'elle fait , il avance ou recule ; à la fin il reçoit le dernier adieu , & elle lui tourne le dos tout-à-fait ; il lui dit en soupirant : Violette , ne rien faire , que boire & manger & être bien payé ;

laisse - moi essayer pour un an seulement.
Violette ne se retourne point ; il re-
porte l'écu que Pantalon lui a donné,
d'un air triste : Tontine recommence à
le tenter , par le récit de son heu-
reuse condition. Poulets, dindons, fri-
cassées , matelotes , vin à la glace. . . .

ARLEQUIN.

Le moyen d'y résister ! Hélas , ma
chère Violette, pour six mois seule-
ment. . . . Qu'est-ce que tu lis - là ?

VIOLETTE.

C'est la lettre du gros garçon Pâ-
tissier.

ARLEQUIN.

Quoi ! ce n'était pas en songe que
tu l'as reçue ? Ah ! ingrate , perfide !
Et qu'est-ce qu'elle dit cette lettre ?

VIOLETTE.

Dès que je serai arrivé à Paris, je
prendrai boutique, je vous épouserai,
& ne vous nourrirai que de petits pâ-
tés, de tartelettes, de biscuits, de ma-
carons & de confitures.

ARLEQUIN.

Mais, Violette, considère un peu ;
poulets, dindons, fricassées, matelot-
tes, vin frais, cinquante écus & les
profits.

VIOLETTE.

Petits pâtés, tartelettes, biscuits,
confitures, un gros garçon.

ARLEQUIN.

Ohimé, *son disperato* ; (il reporte
encore l'écu). *Mais Tontine ajoute* : Au
dessert, vin de champagne, pâtisserie,
fruits de toute sorte, rossolis, ratafias,
fromage de Milan, & tout cela, pour
les garçons.

ARLEQUIN.

O pauvre Arlequin, malheureuse
victime de l'amour & de la gourman-
dise ! Ah ! Violette, ma chère Violette,
par pitié & même pour ton intérêt,
laisse-moi engraisser ici seulement qua-
tre mois, je reviendrai à toi, riche,

gras, potelé ; je vaudrai quatre garçons Pâtissiers.

VIOLETTE.

Non ; en arrivant, j'épouse le Pâtissier.

ARLEQUIN.

Allons, c'en est fait ; il faut mourir. M. Pantalon, n'avez-vous point quelque reste de matelote ?

PANTALON.

Pourquoi faire ?

ARLEQUIN.

Pour me tuer, vous dis-je ; je l'avalerai tout d'un coup, & je m'étranglerai avec les arrêtes.

VIOLETTE.

Fi : voilà une mort gourmande ; je ne te regretterais point ; je veux que tu meures d'amour seulement.

ARLEQUIN.

Mourir d'amour ! on en a perdu le secret ; cela me paraît même impossible ; l'amour est l'auteur de la vie , il ne sçaurait donner la mort.

Tontine détermine enfin Pantalon à prendre Violette à son service , & tous sont contens. Lelio arrive , & se plaint de l'inconséquence de la Signora Cecilia Lombardini , qui le jour de son arrivée , va se promener à la campagne , malgré la promesse qu'elle lui avait faite de lui tenir un logement préparé : il rencontre Violette & Arlequin , qui seignent de ne le pas reconnaître.

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur , faites-nous l'honneur d'entrer chez nous , nous avons d'excellens vins de toutes sortes ; poulets , pigeons , dindons , fricassées , matelotes ; vous ne sçauriez être mieux.

LELIO.

Violette , est-ce que ce coquin-là est déjà ivre ?

VIOLETTE.

Non, Monsieur, il parle fort juste, vous ne ferez pas mieux ailleurs; entrez, vous serez bien traité, bien servi, bien couché, beau linge, draps blancs, excellens lits de toutes sortes, lits à dormir, lits de repos; vous ne manquerez de rien.

LELIO.

Est-ce que la cervelle vous tourne? Ne reconnaissez-vous pas le Seigneur Lelio?

VIOLETTE, à Arlequin.

Te souviens-tu du Seigneur Lelio?

ARLEQUIN, à Violette.

Qui était notre maître à Rome?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Qui ne laissait aucune liberté à ses filles ni à toi?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Qui était si jaloux, si brutal, si ridicule ?

VIOLETTE.

Lui-même. (Ils apprennent à Lelio qu'ils ne sont plus à son service, mais à celui de Pantalon, qui est un galant homme, qui donne toute sorte de liberté dans sa maison).

Lelio effrayé, demande ses filles ; Arlequin répond qu'il faut s'adresser à la Signora Tontine ; elle arrive & apprend à Lelio ce qui s'est passé en son absence ; Lelio croit d'abord que c'est une plaisanterie, & se fâche ; mais il s'emporte bien plus, lorsqu'il apprend que c'est une vérité, il s'écrie ; ô ciel ! en quelle maison suis-je tombé ?

TONTINE.

Il est vrai, Monsieur, que cette maison-ci inspire furieusement les desirs du mariage.

L E L I O.

Quoi ! je ne la quitte qu'une matinée,
& voilà déjà trois filles à moitié mariées,
en comptant Violette.

T O N T I N E.

Vraiment, en une après-midi, il s'y
fait quelquefois bien d'autres mariages.

Lelio regrette d'avoir amené ses filles
en France, & de n'avoir pas au moins
donné Flaminia au Comte de Trinquem-
berg ; il paraît, & après un long & ridi-
cule compliment en mauvais Français, il
supplie encore Lelio de lui accorder
sa fille Flaminia ; elle vient, & se jette
aux genoux de son pere, qu'elle presse
également, & pour elle & pour sa sœur,
qui a, dit-elle, trouvé un amant connu
& même allié de la famille : le Cheva-
lier de la Bastide entre avec la con-
fiance d'un Gascon, & fait le dénom-
brement de sa fortune, de ses terres &
de ses châteaux, qui heureusement ne
sont pas des châteaux en Espagne ;
Silvia vient joindre ses prières à celles
de sa sœur & des deux amans ; Lelio

à toujours peine à se déterminer & à concevoir cette aventure : à deux lieues de Paris, dit-il, les amans y pleuvent dès qu'il y paraît des filles ; que sera-ce donc au milieu de la Ville ? Voilà comme la coquine de Pasquella les a gardées.

ARLEQUIN.

Paix , parlez bas, crainte de l'éveiller.

L E L I O.

Comment, elle n'est pas encore levée?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi ; mais nous avons déjeunés ensemble , & elle s'est recouchée ensuite pour dormir.

L E L I O.

M. Pantalon , je vous avais prié de ne lui point donner de vin.

PANTALON.

Il ne faut demander que des choses

K v

raisonnables ; voulez-vous que je la
laisse mourir d'inanition dans un cabaret ?

L E L I O.

Il fallait au moins remplir sa place ;
& empêcher mes filles de parler à
personne.

P A N T A L O N.

Ces Messieurs amènent ici des Da-
mes Italiennes fort honnêtes ; ils ap-
prennent qu'il y a d'autres Italiennes
qui y logent ; peut-on refuser de les
laisser parler ensemble ?

L E L I O.

Des Dames Italiennes !

F L A M I N I A.

Oui , mon pere ; la Signora Cecilia
& sa tante qui venaient au-devant de
nous.

Lelio demande à les voir ; la Signora
Cecilia paraît ; il l'embrasse , la trouve
charmante , & en devient amoureux ,

tant l'air du Port-à-l'Anglais est contagieux. Les trois mariages se décident; & en attendant que le dîner soit préparé, la Signora Tontine donne un plat de son métier, & chante ces couplets avec la Signora Cecilia.

CECILIA.

Un amant avec ce qu'il aime,
En ces lieux fait un bon repas;
Si Comus en fait un Carême,
L'Amour en fait un Mardi gras.

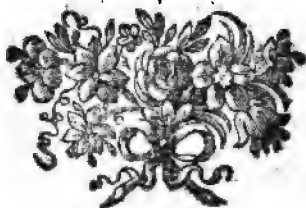
TONTINE.

Pour l'épouse jeune & gentille;
Qui s'échappe & fait le plongeon;
Nous gardons la carpe & l'anguille;
Maris, avalez le goujon.

On danse plusieurs entrées de Bate-
liers & de Lavandieres.

Je me suis un peu plus étendu sur
cette Comédie que je n'avais projeté
de le faire; mais comme c'est une Pièce
qui fait époque pour le théâtre Italien,
j'ai cru devoir la faire connaître entier-
ement; & lors que j'ai voulu donner

l'esquisse de quelques scènes, le naturel & la vivacité du Dialogue m'ont tellement entraîné ou séduit, que je n'ai pû me refuser de présenter tous les traits qui se sont offerts en foule à ma plume, & qui, sans doute, ont fait le mérite de cette Pièce, d'ailleurs assez faible d'intrigue, mais pleine de graces & de gaîté; elle fut donnée pendant deux mois de suite: elle est la premiere d'Autreau.



LE PERE PARTIAL.

29 Mai 1718.

Lelio donne toutes ses affections à Flaminia sa fille ; & son fils Mario n'est au contraire que l'objet de son indifférence & même de son indignation, qu'il irrite encore , en blâmant les manieres françoises que son pere a adoptées pendant un long séjour qu'il a fait à Paris. Flaminia les approuve beaucoup au contraire, parce qu'elle trouve son compte dans la liberté qu'elles lui procurent ; elle en devient plus chere à son pere , qui la laisse aller aux bals , aux promenades & aux spectacles ; & tous les plaisirs deviennent le prix de sa complaisance.

Un jeune homme nommé Silvio , qui a long-temps servi en France , passe par Venise , voit Flaminia , & en est amoureux ; elle répond à sa passion ; Mario les surprend & fait tant de bruit , que Lelio accourt , & ayant appris de Silvio qu'il est François , il querelle son fils & le chasse de sa maison , & y in-

roduit le prétendu Français, qu'il présente & recommande lui-même à sa fille.

Pantalon, frere de Lelio, à qui Mario a été se plaindre de la dureté de son pere, vient lui en faire des reproches, ainsi que de son penchant ridicule pour les Français; Lelio dit qu'il veut être maître dans sa maison; & poussé à bout par son frere, il donne à Silvio un logement chez lui.

Nos deux amans allaient donc jouir en paix du plaisir de s'aimer & de se le dire à chaque heure du jour, lorsque le Docteur, oncle de Silvio, ayant appris qu'il était à Venise, vient le trouver; Silvio commence par vouloir le méconnaître; mais il est obligé d'avouer sa fourberie, & Lelio est très-courroucé de cette imposture; Flaminia ne montre pas moins de colere en apparence; mais comme elle sçait que tous ceux qui sont présens n'entendent point le Français, elle se sert de cette langue pour exprimer ses véritables sentimens à Silvio; il lui répond de même; & crainte d'être soupçonné d'intelligence, ils paraissent s'emporter beaucoup l'un & l'autre, en accompagnant les expressions les plus tendres des ges-

res de colere & de haine ; ce qui produit une scène vraiment comique.

C'est l'ordinaire des amans, de ne penser qu'au présent, & point du tout à l'avenir ; ceux-ci se trouvent dans le plus grand embarras, lorsque le Docteur veut emmener Silvio, & que Lelio ordonne à sa fille de se disposer à recevoir la main du Comte Octavio, à qui il l'avait promise ; mais si Flaminia manque de prévoyance, elle ne manque pas de présence d'esprit dans le besoin ; elle demande à voir encore une fois Silvio, afin, dit-elle, de lui remettre ses lettres, & sous ce prétexte elle lui en fait tenir une, dans laquelle elle lui donne un rendez-vous ; il s'y trouve & l'enleve ; mais Pantalon en allant à sa campagne, les rencontre dans une gondole, la fait arrêter, fait mettre le ravisseur en prison & enfermer sa nièce dans sa maison : ce qu'il vient apprendre à Lelio, qui lui marque beaucoup de reconnaissance ; il convient de son injuste prédilection pour sa fille, & rend sa tendresse à son fils, ce qui termine la Pièce d'une manière assez froide ; aussi lorsque l'Acteur revenait pour annoncer, Arlequin l'arrêtait pour lui demander si la Pièce

était finie; en ce moment on voyait au fond du théâtre Scapin, valet du ravisseur Silvio, traîné par les Sbires, & Arlequin tombait sur eux en les reconduisant à coups de batte, ce qui fait toujours un bon dénouement pour une Pièce Italienne : malgré ces défauts, celle-ci fit long-temps plaisir, à cause des scènes Françaises qui étaient vivement dialoguées entre Flaminia & Silvia, qui jouait le rôle de Silvio, & ravissait tous les Spectateurs dans ce déguisement. Ce Canevas est de Riccoboni le pere.

L'Auteur des Lettres sur les Spectacles qui paraissaient alors, accuse celui de cette Pièce, de n'avoir pas assez rempli son titre du *Pere Partial*, quoiqu'il le soit beaucoup trop; il est vrai qu'il l'est moins que lui.



LES AMOURS A LA CHASSE.*10 Juillet 1718.*

Cette Pièce que l'on doit plutôt regarder comme un divertissement, que comme une Comédie, fut assez bien imaginée, pour faire entendre au Public deux Cors de Chasse Allemands qui se trouvaient alors à Paris; elle ne serait pas même sans mérite, si le reproche qu'on lui fit de trop ressembler à la Princesse d'Elide, eût été moins fondé.

Flaminia, fille de Pantalon, ne se plaît que dans les bois, n'aime que la Chasse; l'amour n'a pu la soumettre, & les soins & la contenance de Lelio n'ont pu toucher son cœur.

Une fête que cet amant a fait préparer, doit décider de son sort; & s'il ne peut rendre sa maîtresse sensible, il est résolu de partir, afin de tâcher de se guérir par l'absence. Trivelin son valet, profite de cette circonstance, & s'avise d'un stratagème propre à éprouver les véritables sentimens de Flaminia pour son maître; il feint qu'autrefois

charmé d'une jeune personne qu'il a connue à Ferare, & fatigué des rigueurs continuelles de Flaminia, Lelio va partir pour reprendre ses nouvelles chaînes : cet artifice produit son effet ; Flaminia est outrée de dépit & accable Lelio de reproches ; la colere qu'il fait éclater contre Trivelin, la confirme encore dans cette pensée ; les Chasseurs arrivent, & ne voulant plus écouter son amant, elle part pour la Chasse, mais avec le trait dans le fond du cœur ; elle ordonne de sonner le départ afin de dissiper son chagrin ; mais au lieu de sons vifs & guerriers, les Cors n'en donnent que de tendres & de languissans ; elle ne sçait à quoi attribuer ce changement : & son embarras redouble, quand tout à coup elle voit l'Amour sortir d'un buisson de rosiers & s'avancer vers elle avec sa suite ; il lui fait de tendres reproches sur son insensibilité passée, & lui apprend que c'est lui qui a fait naître dans son cœur le changement qu'elle a ressenti depuis peu ; il ordonne en même-temps à sa suite de célébrer sa victoire, & il se forme une lutte entre les Amours & les Chasseurs, qui est imitée par les instrumens entre les Violons & les Cors ; les Amours

enchaînent les Chasseurs avec les guirlandes , & tous ensemble forment un ballet au son des Cors réunis avec les Violons : l'Amour prend la main de Lelio & la met dans celle de Flaminia ; les peres sont contens , les amans sont heureux , & l'Amour glorieux de sa victoire , la fait célébrer par des chants & des danfes , qui terminent le divertissement & la Pièce , qui est la premiere que Coypel ait donnée au théâtre Italien.



ARLEQUIN VALET DE DEUX MAITRES.*31 Juillet 1718.*

Flaminia, fille d'un riche Commerçant de Turin, se trouve héritière d'un bien considérable, par la mort de son frere unique, nommé Frédéric : elle arrive à Venise pour régler ses affaires avec Pantalon, correspondant de son pere & son ami intime; ils avaient tous deux projeté d'unir leur fortune ainsi que leur famille, par le mariage de Frédéric & de Silvia, fille de Pantalon.

Flaminia, pour se mettre à l'abri de tous les événemens que peut courir une fille qui voyage seule, avait imaginé de s'habiller en homme; la prudence lui avait d'abord suggéré l'idée de ce déguisement; mais elle résolut de pousser plus loin la feinte en arrivant à Venise, & de se faire passer pour Frédéric son frere, dont la mort récente était encore ignorée à Venise : à peine y fut-elle arrivée, qu'elle reçut une lettre d'une de ses bonnes amies de Tu-

lin; qui lui marquait que Dorante arrivé depuis peu à Turin, en était parti & volait à Venise sur ses pas; ce Dorante est un jeune garçon qui, plus constant que n'ont coutume de l'être ceux de son pays, n'a point oublié Flaminia pendant une absence de trois années; l'envie qu'il a de sçavoir la langue Italienne, lui fait prendre en arrivant à Venise un valet Italien. En même-temps Flaminia, ou le faux Frédéric, logé dans la même Hôtellerie que Dorante a choisie en arrivant, demande à Trivelin, maître de cette Auberge, un valet discret ou assez stupide, pour ne pas soupçonner son déguisement, qu'elle veut tenir caché pendant quelque temps: Trivelin croit ne pouvoir pas lui donner mieux qu'Arlequin, que Dorante a déjà arrêté à son service; Arlequin sur la promesse que lui fait le jeune Frédéric de lui faire faire ses quatre repas, calcule en lui-même, qu'en servant deux maîtres, il aura huit repas par jour; & par cet avantage considérable, il se détermine sur le champ à servir ce second maître; on lui met entre les mains la malle où sont les habits de Frédéric, avec ordre de les en sortir & de les nettoyer, s'il

en est besoin : Ailequin a aussi reçu de Dorante un ordre semblable ; se trouvant seul , il apporte les deux malles , & fait exhibition d'une maniere plaisante de tout ce qu'elles contiennent ; dans le temps qu'il vuide les poches , on frappe à la porte , on l'appelle : la précipitation avec laquelle il renferme les hardes dans les coffres , fait qu'il met dans celui de Frédéric , ce qui est à Dorante , & dans celui de Dorante , ce qui appartient à Frederic.

Silvia que son pere destinait à Frédéric , avait autrement disposé de son cœur ; elle l'avait donné à Lelio , qui répond au penchant qu'elle a pour lui : l'arrivée inopinée de Frédéric rompt leurs mesures ; elle lui fait un accueil si froid , qu'il se doute facilement de ce dont il est question , & il forme la résolution de s'en divertir pendant quelque temps. Ayant trouvé Silvia seule , il marque un si grand empressement pour leur union , qu'il ne manque pas d'exciter son courroux ; elle s'emporte contre lui , & lui témoigne son ressentiment dans les termes les moins mesurés : Frédéric ne voulant pas pousser le jeu plus loin , feint de lui sacrifier son amour , & de ne plus traverser ses desseins ; Silvia

charmée de la générosité de celui qu'elle avait d'abord regardée comme son plus grand ennemi, lui donne autant de marques d'amitié & de reconnoissance, qu'elle lui avait jusqu'alors laissé voir de haine & de mépris; elle est si transportée de joie, qu'elle laisse prendre volontiers un baiser par Frédéric, qu'elle croit devoir accorder à la reconnaissance. Pantalon qui entre dans ce moment, est comblé de joie de les voir dans une si belle union, & les regardant déjà comme deux époux, il accorde à Frédéric la permission que celui-ci lui avait demandée d'emmener dîner Silvia dans son appartement, & il lui remet les papiers qui regardent ses comptes avec un billet de deux cens mille livres qu'il s'est trouvé lui redevoir: Frédéric embarrassé de ces papiers, les donne à Arlequin pour les porter dans son appartement, & lui dit d'aller ensuite trouver Trivelin pour lui ordonner un grand dîner; ces deux commissions sont bien différentes pour Arlequin, & la dernière l'intéresse bien plus que l'autre; aussi oubliant d'aller serrer les papiers, il appelle Trivelin & lui donne l'ordre de son maître; mais sur quelque explication que celui-ci lui

demande au sujet de ce repas , Arlequin veut lui faire la description du festin , & ne sçachant comment se faire entendre ; pour le figurer , il prend les papiers que son maître lui a confiés & les déchire par morceaux pour marquer les plats qui doivent composer le premier service ; puis sans s'arrêter , il renverse d'une maniere plaisante tout ce qu'il a déchiré , & trace un second service , & ensuite le dessert avec d'autres papiers qu'il déchire encore. Frédéric arrive dans ce désordre qu'il ne peut arrêter ; car Arlequin est si fort enthousiasmé de la description des mets , qu'il ne connaît plus personne ; & Frédéric est obligé de l'affommer pour lui faire entendre raison ; il lui donne son congé.

Arlequin resté seul & bien mortifié de voir la moitié de ses repas perdus ; se lamente sur cette disgrâce : Lelio lui demande la cause de son chagrin ; sur l'aveu sincere qu'il lui en fait , il lui promet de le faire rentrer en grace avec son maître Mario , (c'est le nom qu'a pris Dorante , pour n'être point reconnu ;) mais Arlequin s'apercevant de sa sottise & craignant d'être chassé par Mario , s'il vient à sçavoir qu'il avait

avait pris un autre maître, prie Lelio de ne lui parler de rien : dans l'instant de cette perplexité, arrive un Marchand avec des étoffes que Frédéric avait envoyé chercher par Arlequin, parce que prévoyant bien qu'elle n'aurait bien-tôt plus besoin de se déguiser, elle voulait se faire faire des habits convenables à son sexe. Lelio demande à Arlequin à quoi son Maître destine ces étoffes ; celui-ci ne sachant que répondre, lui dit que son Maître va se marier, & qu'elles sont achetées pour faire des habits à la Mariée. Lelio est étonné que son ami soit si proche de se marier, sans lui en avoir rien communiqué ; le voyant arriver, il commence par vouloir excuser Arlequin au sujet des papiers déchirés ; il lui parle ensuite des coups de bâton que ce pauvre garçon a reçus & qui fussent pour le punir... Mario ne comprend rien à ce discours, dit à son ami qu'il ne sait ce que tout cela veut dire ; il conclut que son Valet est ivre, & Arlequin en convient ; pour se tirer d'embarras : Mario lui ordonne de lui aller chercher son habit noir qui était dans sa malle ; Arlequin l'apporte ; Mario le met ; mais il est fort étonné de trouver dans ses poches

son portrait qu'il avait donné à Flaminia dans son premier voyage à Turin. Il interroge Arlequin sur un événement si singulier : Arlequin après bien des façons, lui dit qu'un Cavalier qui avait séjourné quelque temps dans cette Ville & qu'il avait servi, le lui avait donné pour son salaire.

Il n'en faut pas davantage à Mario pour croire que sa Maîtresse est une infidelle, qui a sacrifié son portrait à un autre ; il sort, dans le dessein de chercher la perfide, de l'accabler de reproches, & de l'abandonner pour jamais.

Frédéric paraît tenant à la main le billet de deux cent mille livres qu'il avait gardé, en donnant les autres papiers à Arlequin ; elle lui demande son porte-feuille pour y enfermer ce billet ; Arlequin lui en apporte un qu'elle ne reconnaît pas pour le sien ; elle l'ouvre cependant pour s'éclaircir, & y trouve des lettres qu'elle avait écrites à Dorante son amant ; étonnée & inquiète, elle demande à Arlequin à qui est ce porte-feuille ? celui-ci qui s'est bien trouvé du mensonge qu'il a fait à Mario, dit pareillement que c'est à lui, & qu'il l'a acheté à l'inventaire d'un Cavalier qui mourut en cette Ville, &

dont on vendit les meubles pour payer l'Hôte chez qui il demeurait. Frédéric demande s'il était Français; Français? dit Arlequin.... oui.... Il était Français. De Montpellier, ajoute Frédéric? de Montpellier? oui, de Montpellier, continue Arlequin; à ces mots, elle ne doute plus de la mort de son cher Dorante; la douleur & le désespoir s'emparent de son ame: dans l'excès de son trouble, elle découvre, en termes ambigus, même devant Pantalon, le secret qu'elle avait caché jusqu'alors, & enfin elle s'évanouit.

Trivelin accoure au bruit, s'informe de ce qui en est la cause, & rappelle Flaminia à la vie; en l'assurant que Dorante n'est point mort, & qu'il est toujours constant & plus amoureux que jamais; sur ces assurances, elle achève de se déclarer: Dorante arrive avec Lelio, l'on s'explique, & les deux amans se donnent la main, en se jurant une fidélité éternelle.

Lelio qui voit son ami content, se hazarde à demander à Pantalon sa fille Silvia pour épouse; Dorante & Flaminia joignent leurs instances. Pantalon, voyant ses espérances perdues du côté de Frédéric, & sçachant d'ailleurs que sa

filie aime Lelio , il consent à la lui donner.

Arlequin qui , par ce moyen , reste sans Maître , entre au service de Lelio , à la condition de ne servir que lui , parce que , dit-il , il est trop difficile & même impossible de servir deux Maîtres à la fois. Ce Canevas est de M. de Mandajors , de l'Académie des Belles-Lettres , & fut traduit en Italien par Riccoboni le pere.



L'AMOUR MAÎTRE DE LANGUE.

*Comédie en trois actes, 18 Septembre
1718.*

Le Prologue est une peinture du pouvoir absolu de la mode que l'Auteur a personnifiée & logée dans la grande Salle du Palais. Là, différentes personnes viennent implorer son secours, & lui demander cette réputation brillante qui dépend de son caprice & que le hasard donne plus souvent que le mérite. Les Comédiens Italiens vont à leur tour supplier la Mode de leur accorder sa protection, qu'elle leur promet.

La Pièce est tirée du Roman de Zaïde.

La Marquise de Floras, aimable & jeune veuve, Provençale, qu'une succession considérable avait attirée à Strasbourg, y voit à la promenade un jeune étranger qui lui plaît; elle fait la même impression sur son cœur; l'Amour les destine l'un pour l'autre; mais le sort les sépare dès qu'ils se sont vus.

La Marquise est rappelée en France par ses affaires, sans avoir pu découvrir le nom de son cher Etranger, elle a seulement appris qu'il est Italien & de Florence. L'Etranger n'a pas été plus heureux; il retourne en Italie plein d'une tendresse qui lui inspire d'apprendre bien-tôt la langue Française, dans l'intention de revenir en France chercher l'objet qui l'a charmé.

La Marquise forme en même-temps le projet de s'instruire dans la langue Italienne; elle y fait des progrès rapides: l'Amour abrège ses leçons, & la met bien-tôt en état d'exprimer en cette langue tout ce qu'il lui fait éprouver; impatiente de revoir son aimable Etranger, elle part d'Aix & se rend à Toulon, pour passer à Livourne (1). Lelio, Marquis de Rosetti, qui est son cher Inconnu, y est arrivé depuis huit jours, & a retenu une barque pour aller chercher à Marseille, celle qu'il n'a pu trouver à Toulon.

Le Chevalier d'Egrefignac, Gafcon, attentif aux démarches de la veuve & amant secret de son Marquisat, a

(1) C'est ici que l'action commence.

pénétré à Aix une partie de ses desseins ; & s'est rendu incognito à Toulon pour empêcher la Marquise de Floras d'aller en Italie. Il tâche de gagner Zerbine sa Suivante , qui entre aisément dans ses intérêts , parce qu'ils sont unis aux siens. Elle est devenue amoureuse d'Arlequin , valet de Lelio , qu'elle a vu se promener sur le Port de Toulon : Arlequin a ressenti en la voyant , la passion qu'il faisait naître chez elle ; la même étoile domine les Maîtres & les Valets.

Arlequin Italien , & Zerbine Française , ne s'entendent pas ; & par la fourberie de Trivelin , valet de Lelio & rival d'Arlequin , ils se croient beaucoup plus à plaindre qu'ils ne sont : enfin Zerbine , pour arrêter sa Maîtresse à Toulon , lui conseille d'aller voir une Devineresse , dont elle vante la capacité , pour sçavoir des nouvelles de son cher Italien , dont elle est plus proche qu'elle ne pense. La Marquise s'en défend d'abord faiblement , & se résout d'y aller , sans en rien dire à Zerbine , qui , charmée du succès de son imposture , va s'habiller en Devineresse , & par un feint enchantement , annonce à la Marquise qu'elle apprendra sur le

LA DÉSOLATION DES DEUX COMÉDIES.

En un Acte, 9 Octobre 1718.

Le théâtre représente une Salle de Comédie démantelée : dans le fond, l'on voit un rideau à moitié levé qui laisse la muraille découverte ; les côtés ou cantonades, ne sont garnis que de simples châssis de décorations sans toiles ; & des Gargistes avec des échelles, paraissent prêts à refaire ce qui reste dans cette Salle.

Trivelin s'avance d'un pas lent & récite un monologue, dans lequel il dépeint le triste état où la Troupe est réduite. Silvia vient & lui reproche de ce qu'il adresse ses plaintes aux échos, au lieu de venir encourager ses Camarades à rester, & à prendre quelque résolution avantageuse : on entend les violons qui jouent une marche triste & languissante, & l'on voit arriver tous les Comédiens deux à deux l'air abattu, & se ranger ensuite sur le bord du théâtre. Là, on tient conseil, & chacun dit son avis & sa dernière résolution. Lelio

qui n'a pas perdu tout espoir de ramener le Public, fait des reproches à sa femme de la résolution qu'elle a prise de retourner en Italie; mais elle persiste dans son dessein, & les quitte: Lelio voyant que quelques-uns de ses Camarades sont de son avis, les emmène avec lui pour tâcher de lui ramener sa femme.

A peine sont-ils sortis, que la Muse de la Comédie Française vient voir celle de la Comédie Italienne; ces deux Dames se font beaucoup de civilités & de complimens sur leur mauvaise santé; elles sont interrompues par la Muse de la Foire, qui vient aussi faire ses adieux à la Comédie Italienne, sur l'avis qu'elle a eu de son départ: cette dixième Muse du bas Parnasse, donne moitié en Prose, moitié en Vaudevilles, des avis à l'une & à l'autre Muse, qu'elle a la témérité d'appeller ses sœurs.

La Muse Française lui répond en Vers héroïques, & par une Parodie de Phèdre, dans laquelle elle excite la Muse Italienne à se joindre à elle pour se vanger de cet ennemi commun, qui a l'insolence de les braver encore; mais comme elle a la langue plus affilée, elle oblige ses deux ennemies à lui céder.

der la place; elle se félicite de sa victoire, & en fait part à son Cousin l'Opéra, qui lui promet sa protection: une symphonie gaie annonce la suite de la Foire qui vient prendre part à la joie de sa souveraine.

Un Arlequin, une Arlequine, un Polichinel & une Dame Ragonde dansent une chacone, après laquelle on chante les couplets suivans.

La Foire.

Notre fortune est certaine;
 La Foire désormais à Paris brillera;
 La Troupe Italienne
 Faridondaine & lon, lenla,
 La Troupe Italienne
 Faridondaine, partira.

La Comédie Italienne.

Ne faites pas tant la vaine,
 Le Public malgré vous nous favorisera;
 La Troupe Italienne,
 Faridondaine, lon, lenla,
 La Troupe Italienne
 Faridondaine, restera.

Le Public fort content de cette petite Pièce, répéta en chœur : la *Troupe italienne restera*. J'aurais moins parlé de cette Comédie, si elle n'eût fait époque, d'autant plus qu'elle est tirée presque toute entière de l'adieu des Comédiens, de la querelle des Théâtres & des funérailles de la Foire ; cependant toutes ces scènes étrangères furent arrangées avec goût, & firent grand plaisir.



LE PROCÈS DES THÉÂTRES.

*Comédie en un Acte & en Vaudevilles, 20
Novembre 1718.*

Le succès de la *Désolation des deux Comédies*, donna l'idée de cette Pièce, qui n'en eut pas moins.

On feint que la Muse de la Comédie Française & celle de la Comédie Italienne, justement irritées contre la Foire, vont porter leurs plaintes au Dieu du Pinde, des manières outrageantes que cette Muse prétendue a eues pour elles, & du dommage que sa licence apporte aux deux principaux Théâtres de son empire : ces deux Comédies sont prêtes à tomber dans l'oubli, si par son équité, il ne punit cette insolence, en la réduisant dans un état à ne pouvoir nuire au bon goût.

Apollon leur promet justice, & elles se retirent ; il fait appeler la Foire, & pendant que Momus est allée la chercher, il se fait instruire par Arlequin des raisons qui ont fait naître ce Procès : Arlequin les lui déduit d'un ma-

niere fort embrouillée, & lui dit qu'il peut décider quand il lui plaira, puisqu'on juge tous les jours des affaires, dont les Juges ne sont pas mieux instruits. Momus revient accompagné de la Foire; Apollon s'affied & ordonne à Momus de faire rentrer les deux Comédies; elles viennent suivies l'une d'un Sganarelle & d'un Crispin, & l'autre d'un Arlequin & d'un Scaramouche.

Apollon fait mettre la Foire sur la sellette, lui dit de répondre aux chefs d'accusation que l'on va porter contre elle, & ordonne à la Muse Française de plaider à celle-ci, entr'autres raisons, dit que son théâtre est le centre de la majesté, de la grandeur, du sublime & du pathétique; que c'est à elle seule qu'il appartient de remuer les passions; & pour le prouver, elle déclame des vers de Racine, non joignant à sa déclamation le mérite de la charge, ou de l'imitation. La Foire répond qu'elle émeut les passions aussi bien qu'elle; que par exemple, lorsqu'il faut inspirer de la compassion : *un or écouter, petits & grands*, fait un effet inmanquable, & que pour faire naître la joie, il n'est rien tel qu'un *flon, flon, flon* : à ces mots, la Comédie Française s'éva-

noût, en assurant Apollon, que protéger la Foire, c'est lui donner la mort.

La Muse de la Comédie Italienne prend ensuite la parole; & soutient qu'on doit l'interdire à l'Accusée; puisqu'elle ne s'en sert que pour des traits grossiers & satyriques; qu'elle seule est en possession de chasser le chagrin & l'ennui, & qu'elle ne veut, pour le prouver, que le proverbe ordinaire, qui dit que : *quand on voit un homme au Parterre de la Comédie Italienne, on peut dire qu'il a laissé son chagrin chez lui, (1)* pourvu qu'il y ait laissé sa femme : que d'ailleurs, la Foire n'est qu'une nouveauté sortie des ruines de l'ancienne Comédie Italienne, &c. &c. Elle conclut enfin qu'elle soit réduite à sa première institution, & condamnée aux sauts & à la corde.

Apollon suffisamment instruit des raisons des Parties, & considérant l'équité qu'il y a de supprimer un Spectacle, dont les meilleures productions ne peuvent être que comme les bons intervalles d'un insensé, condamne la Foire au silence, sans qu'il lui soit permis

(1) Ce proverbe-là n'est pas resté.

d'appeller. Les deux Comédies triomphantes remercient Apollon, & sortent avec lui.

La Foire s'était imaginée qu'elle pourrait éblouir son Juge avec quelques faux brillans : mais se voyant désabusée, elle reste confuse & désolée ; & passant bien-tôt du chagrin au dépit, & du dépit à la fureur, elle s'exhale en reproches & en injures contre l'ingratitude de son Cousin l'Opéra, qui, malgré tout le bien qu'elle lui a fait, l'abandonne dans le moment où son secours lui serait si nécessaire pour défendre ses droits, en conservant les siens propres : son désespoir ne lui permet pas d'y tenir plus long-temps ; elle sort pour chercher son perfide Cousin, & jure de le bien étriller, si elle le rencontre.

L'Opéra qui avait appris le triste-sort de sa Cousine, vient pour la chercher, & ne la trouvant point, il la demande selon sa coutume, aux bois & aux échos d'alentour ; ses vœux sont exaucés ; elle revient & lui fait tous les reproches que lui dicte sa colere ; son désespoir la jette dans une frénésie qui effraie d'abord l'Opéra ; puis revenant à elle & sentant à sa faiblesse qu'elle est proche de sa fin, elle

pardonne à son cousin, & le prie de se souvenir d'elle; les forces lui manquent, & voulant mourir sur le grand ton, elle récite plusieurs vers empoulés, & finit par celui-ci, en se jettant dans les bras de l'Opéra.

Reçois mon cher Cousin, l'ame de ta Cousine.

Elle lui rend l'esprit, & l'Opéra par reconnaissance, l'emporte avec lui.

Les deux Comédies arrivent avec leurs suites, apprennent la nouvelle de la mort de leur ennemie; & en dignes enfans de Thalie, s'en réjouissent outre mesure, & terminent la Pièce par des chants & des danses.

VAUDEVILLE.

Nous n'avons plus de vœux à faire,
Chez nous, Paris abondera;
Notre galere, lere, lanlere,
Notre galere, sans vent contraire, voguera.

ARLEQUIN.

Notre Apollon est le Parterre;
Quand pour nous il décidera,
Notre galera, &c.

Cette Pièce est ainsi que la précédente, de Dominique & Riccoboni : le Dictionnaire des Théâtres, le Mercure & les Lettres sur les Spectacles, disent qu'elle fut jouée le 20 Novembre, & sont d'accord en cela avec les Registres des Comédiens. Il n'y a que le Recueil du nouveau Théâtre Italien qui en marque la première représentation au 28, en quoi il se trompe.



LE JOUEUR,

*Canevas Italien, en trois actes en prose,
6 Décembre 1718.*

Le Joueur, au moment de se marier, est assailli par ses Créanciers ; pour les écarter, il donne à l'un sa montre, à l'autre sa boîte d'or, au plus facile des promesses, au plus tenace de l'argent ; mais il en vient un encore, lorsqu'il ne lui reste plus rien, & ne sachant quel nantissement lui remettre entre les mains, il lui donne son contrat de mariage.

Sa Maîtresse vient ; l'intérêt qu'il a de ne point paraître Joueur, l'oblige à mettre promptement dans sa poche un jeu de carte qui est sur la table ; mais en tirant son mouchoir, il en fait tomber une partie aux pieds de sa maîtresse, qui, loin de le soupçonner, l'excuse, en disant que c'est un usage assez commun aux Gens de Lettres de porter des cartes dans leurs poches ; il lui offre une fête ainsi qu'à son oncle, qui l'accepte ; mais lorsque le bal est prêt à

commencer, il survient un Marin de ses amis : cet homme qui n'a nul goût pour la danse, engage insensiblement le Joueur à passer dans une chambre voisine pour y carabiner pendant un quart d'heure. Notre homme aimant encore plus le jeu que sa Maîtresse, il la prie de vouloir bien faire toujours commencer le bal, l'assurant qu'il sera de retour dans un instant : il revient en effet assez promptement ; mais si dérangé & les yeux si égarés, qu'on devine aisément qu'il a tout perdu : sa Maîtresse qui ne soupçonne point la cause de son trouble, le force dans cet état de souffrance de danser un menuet avec elle : pour cacher le véritable motif de son trouble, il lui donne la main ; mais trop préoccupé de sa perte, il s'interrompt de temps en temps ; tantôt il s'arrête pour parler à Arlequin son valet, tantôt il fouille dans ses poches pour voir s'il ne trouvera pas encore quelques louis pour faire ressource ; enfin il se livre tellement à la pensée de son malheur, qu'il finit son menuet sur le bord du théâtre, pendant que sa Maîtresse danse seule au fond de l'appartement.

A peine est-il sorti de cet embarras,

qu'il tombe dans un autre; Arlequin qu'il avait envoyé avant sa perte chez le Traiteur pour commander un grand souper après le bal, vient lui annoncer tristement que le maudit Traiteur ne veut absolument rien fournir sans être payé de quelques autres repas qui lui sont dûs; que tout ce qu'il a pu faire, a été de l'engager à vouloir bien venir lui parler.

Le Traiteur arrive, ils le prient en vain, il est intraitable : la Prétendue s'impatiente pendant ce débat, & regarde à sa montre, elle la trouve arrêtée, elle la donne à Lelio pour sçavoir de lui si effectivement elle ne va point : le Joueur la prend & retourne vers le Traiteur pour le fléchir; celui-ci regardant la montre que le Joueur tient comme un gage qu'il veut lui donner, dit qu'il accepte ce nantissement; Lelio enchanté de cette idée, retourne vers sa Maîtresse, lui dit, qu'en effet, sa montre est dérangée, & transforme à l'instant le Traiteur en Horloger, dont il vante le talent, & il la lui donne.

Après que chacun est retiré, le Joueur se trouvant seul en liberté, après une si dure contrainte, jure tout à son

aise, en maudissant sa mauvaise fortune : Arlequin en bon valet, s'ingère à lui faire des remontrances sur sa conduite ; mais il lui proteste que son parti est pris, qu'il a fait serment de ne plus jouer ; & ajoute d'un ton de dépit & de rage, que depuis qu'il a formé cette résolution, il jouit de la plus grande tranquillité : d'après ce beau projet, comme il faut, dit-il, une occupation à l'homme, il se destine à cultiver la Poésie & le Théâtre : pour s'y livrer sur le champ, il ordonne à son valet d'aller lui chercher un livre ; Arlequin lui apporte le *Joueur, Comédie de Renard* ; à peine en a-t-il lu le titre, qu'il jette le livre avec colere, & fait des imprécations contre les impertinens Auteurs qui osent mettre sur le théâtre un aussi galant homme.

Mario, le frere de sa Maîtresse, vient lui demander s'il ne pourrait pas lui faire avancer le paiement d'une lettre de change de quatre mille livres ; le Joueur qui envisage qu'il pourra faire ressource avec cet argent, lui promet de le lui porter dans un instant, mais il court se mettre au jeu, où il le perd.

Le Créancier auquel il a donné son

contrat de Mariage pour nantissement , vient s'informer de la Suivante de Flaminia , si effectivement sa Maîtresse épouse Lelio , & lui apprend qu'il lui a remis son contrat entre les mains. Violette en avertit sa Maîtresse , qui trop favorablement prévenue , n'en veut d'abord rien croire ; mais elle est enfin détrompée par le Traiteur , qui ayant appris que la montre est à elle , la lui rapporte ; elle voit en ce moment sortir de la maison de Lelio , deux Joueurs qui emportent l'argenterie & les étoffes dont elle lui avait fait présent ; elle paye le Traiteur , & promet aux Joueurs de retirer incessamment ses étoffes & son argenterie.

Lelio arrive consterné de sa dernière disgrâce ; & pour comble d'infortune , il se trouve entre sa Maîtresse & Mario , qui lui redemandent l'une sa montre , & l'autre sa lettre de change ; il reste muet , & ils le quittent , après lui avoir donné les marques du mépris qu'il mérite : un de ses amis vient lui dire qu'il est prêt à s'embarquer pour aller au Pérou , le Joueur offre de l'y suivre ; l'ami l'accepte : Lelio prend son chapeau , son épée & son manteau & part , en recommandant à Arlequin
de

de dire à ses Créanciers qu'il ne les
oubliera pas au Pérou.

Quoique cette Pièce soit très-bien
faite, elle ne peut être comparée à celle
de Renard, & il n'y a que le succès
qu'elle a eu, qui puisse faire pardonner
à Riccoboni, d'avoir osé la mettre
au Théâtre.



**L'AMANTE ROMANESQUE ,
OU LA CAPRICIEUSE.**

Comédie en cinq actes, 38 Décembre 1718.

La première scène de reconnaissance est entre Trivelin & Spinette, autrefois amoureux l'un de l'autre : celle-ci lui apprend que la Comtesse Silvia sa Maîtresse, qu'il a connue à Venise, est maintenant à cette campagne, (1) où elle s'est retirée, pour se soustraire aux persécutions d'une vieille tante qui, après l'avoir mariée presque dans l'enfance à un vieillard triste & chagrin, veut la forcer une seconde fois à prendre de nouvelles chaînes après la mort de ce vieux mari. Celui qu'on lui propose est cependant bien différent ; c'est le Comte Mario, jeune, aimable, riche, & l'homme du monde qui l'aime le plus & lui convient le mieux ; mais il lui a été offert par sa tante, & en voilà

(1) La scène est dans un Village, près de Paris.

assez pour n'avoir jamais voulu le connaître : Marib. était à Paris, lorsqu'il devint amoureux de Silvia, sur un portrait que la tante lui avait envoyé ; il partit sur le champ pour voir l'original ; mais ce ne put être qu'à la dérobée : Silvia haïssait le défunt, crut qu'elle haïssait le mariage, & ne voulut jamais voir le nouvel amant.

Trivelin à son tour apprend à Spinette que ses rigueurs l'ayant rebuté en Italie, il est venu s'en consoler en France, où il s'est fait l'ouvrier de la Baronne de Migalba, chez laquelle ils font ; il est de plus son Tabellion, & il espère la marier richement avec un vieux Financier Lombard, appelé Pantalon ; cela sera difficile, dit Spinette ; il est aussi devenu amoureux de Silvia, & il s'efforce de me mettre dans ses intérêts.

TRIVELIN.

Je le marierai malgré lui ; & malgré lui encore, la belle nièce la Signora Rosalba.

SPINETTE.

A qui, la nièce ?

Mij

TRIVELIN.

Au Capitaine Lelio, que vous voyez près de Pantalon, jouer le rôle de Valet de Chambre, afin d'être auprès de sa Maîtresse, que Pantalon son tuteur refuse de marier, pour jouir plus long-temps de son bien.

SPINETTE.

Hé ! puisque vous sçavez le secret de Lelio, apprenez aussi celui de Mario ; il nous a suivis en France, toujours amoureux comme un fou ; Lelio qui est son ami depuis long-temps, aussi fou que lui, l'a fait déguiser en fille, & le fait passer pour sa nièce Marinette : en cette qualité, le Comte s'est insinué auprès de ma Maîtresse, qui, par un nouveau caprice d'amitié, en a fait sa favorite.

TRIVELIN.

La Baronne sçait-elle le dessein de Mario ?

SPINETTE.

Oui, & l'approuve.

TRIVELIN.

Cela étant ; nous pourrions bien attraper la Comtesse du même coup de filet.

SPINETTE.

Tant mieux ; car Mario m'a promis une ample récompense , si je puis venir à bout de son mariage.

TRIVELIN.

Vous verrez qu'à force de faire les mariages d'autrui , nous nous mettrons en état de faire le nôtre.

SPINETTE.

Soit ; travaillons-y de concert.

Silvia paraît , & dit à Spinette d'aller plier ses habits , ferrer sa toilette , afin de retourner à Paris , parce qu'elle craint de s'ennuyer ; Spinette lui rappelle en vain tous les amusemens qu'elle trouve à la campagne.

M iij

SILVIA

J'ai cru m'y divertir; mais j'y éprouve
une langueur, une indolence.

SPINETTE

Il n'est pas étonnant que dans l'état
d'une veuve de voyage, on sente
par-ci, par-là... mais cela passe.

SILVIA

Qui peut donc en être la cause?

SPINETTE

Mais, Madame, je m'imagine qu'on
n'appelle le veuvage l'état de viduité,
que parce qu'il laisse le cœur vuide.

SILVIA

Par ton cœur, tu juges de miens; une
fille ne songe qu'à l'amour, au mariage.

SPINETTE

Ma foi, Madame, je crois qu'une

jeune veuve y songe bien autant que nous.

SILVIA.

Une veuve a la curiosité de moins.

SPINETTE.

Mais elle a l'habitude de plus, qui vaut bien la curiosité, je pense.

SILVIA.

Avec l'époux que j'avais, ai-je pu former une habitude agréable ?

SPINETTE.

Pour agréable, non ; mais c'est toujours une habitude, & vous devez avoir encore la curiosité d'apprendre comment fait le mariage avec une personne qu'on aime ; si bien que de curiosité en habitude, & d'habitude en curiosité, il est évident que vous avez deux desirs contre moi un.

Silvia convient qu'elle ignore encore ce que c'est que l'amour ; Spi-

M iv

nette lui propose de l'apprendre avec Mario : Silvia le rejette avec mépris ; Spinette lui parle des Français ; Silvia dit qu'ils ne font point encore l'amour à sa fantaisie , ils l'ont rendu trop uni , trop sans façon ; ils aiment en poste , ce n'est pas faire l'amour ; c'est l'achever : Spinette rappelle à Silvia que pendant la solitude où son mari l'avait réduite , elle ne s'occupait qu'à lire des Romans , ce qui lui a un peu monté la tête sur le ton héroïque ; Silvia en convient , dit qu'elle est si mécontente des hommes , qu'elle veut vivre retirée chez elle ; & pour augmenter sa répugnance , elle veut prendre avec elle Marinette , qui dit autant de mal d'eux.

Spinette est effrayée de cette fantaisie de sa Maîtresse : Lelio & Mario paraissent ; Mario approuve beaucoup l'idée d'entrer Femme de Chambre auprès de Silvia ; Finette s'y oppose ; je vous souffrirais , dit-elle au lever , au coucher de ma Maîtresse , l'habiller , la deshabiller ? Elle serait mal servie , vous seriez trop distrait ; Mario insiste : Spinette le menace de le découvrir , & l'assure que si son déguisement l'avait autorisé à prendre la moindre liberté ,

la Maîtresse ne lui pardonnerait jamais ; il se soumet , & il est présenté sous le nom de Marinette ; pour s'excuser auprès de Silvia sur ce qu'il ne peut entrer à son service , il lui apprend qu'il vient d'hériter d'une tante qui lui laisse au moins douze mille livres de rentes ; voilà , dit-il , de quoi choisir un mari de mon goût.

SILVIA.

Je suis charmée de ce que tu viens de me dire , & tu n'en dois pas douter , puisque j'avais dessein de prendre soin de ta fortune , & de t'attacher à moi.

MARINETTE.

Madame , j'y suis plus attaché que vous ne pensez.

SILVIA.

Mais tu parles déjà de choisir un mari , tu les haïssait tant ?

M.

MARINETTE.

Il faut bien quelque jour finir par-là ; mais j'y reculerai le plus que je pourrai, & peut-être toute ma vie ; j'y suis trop difficile.

SILVIA.

Quel serait ton goût ? Voyons.

MARINETTE.

J'en voudrais un qui eût le cœur d'un Italien, & les manières d'un Français.

Silvia approuve assez cette manière de penser ; mais elle se déchaîne toujours contre les hommes ; Spinette & plus encore Marinette, suivent son exemple : Marinette en dit assez de mal, que Silvia l'embrasse avec transport. A IV 313

SILVIA.

Viens ma chère Marinette, viens mes amours, viens que je t'embrasse ; je

l'aime de tout mon cœur; je trouve en toi mes pensées, mes sentimens, mon humeur, (à Spinette qui veut l'arrêter) ôte-roi de-là Spinette; je veux la baiser mille fois.

SPINETTE.

Madame, dispensez-moi de voir cela.

SILVIA.

Pourquoi donc t'y opposer?

SPINETTE.

Non, je suis jalouse.

SILVIA.

Retire-toi folle; approche mon héroïne, je veux t'étouffer de caresses: que veut dire cela, tu l'arraches de mes bras? (à Spinette) encore une fois je te prie de t'ôter de-là.

SPINETTE.

Mais, Madame, vous qui avez lu les

M vj

Romans , ne vous souvient-il point du déguisement de Céladon en fille , pour approcher de sa maîtresse Astrée.

SILVIA.

Après.

SPINETTE.

Si Marinette, par hafard, était un garçon qui en eût fait autant ; ferais-je bien de vous laisser faire ?

SILVIA.

Ah , ah , vous plaîfantez encore fur mes Romans ! Si Marinette avec l'efprit & les fentimens qu'elle a , étoit un garçon , ce garçon-là ferait demain mon époux.

Mario fe jettant à genoux , fe déclare ; Silvia eft étonnée ; Mario la preffe de la maniere la plus tendre , mais la plus foupife & la plus refpectueufe : & Silvia lui pardonne en faveur de l'aventure romaneſque , elle le congédie cependant pour cacher fon trouble , après lui avoir recommandé de conſerver fon déguifement encore quelque temps , à caufe de Pantalon : elle confulte enfuite Spinette

& lui demande si elle ne passera pas pour une folle, de s'être rendue si promptement & sans sçavoir le nom de cet amant; Spinette use d'abord de grands détours, à cause de sa répugnance pour le nom de Mario; elle le lui apprend enfin, mais en l'assurant que ce n'est point le Mario de sa tante; elle lui apprend aussi le déguisement de Lelio en Valet de Chambre, son amour, pour Rosalba, fille de Pantalon, & la passion que celui-ci a conçu pour elle; Silvia est enchantée de se trouver entourée de tant d'intrigues romanesques, elle communique à Spinette l'idée qui lui vient de naître à ce sujet, mais bas à l'oreille, à cause de Pantalon qui arrive; il voudrait parler de son amour; Spinette & Silvia trouvent toujours moyen de détourner la conversation; la Baronne arrive, & insensiblement ils engagent Pantalon à lui faire une déclaration malgré lui; elle en rit beaucoup, & propose pour amuser la compagnie, de faire répéter un divertissement qui finit l'acte; il est analogue au sujet: c'est Sylène qui s'avise d'être amoureux & à qui l'on chante ce couplet, qui est le dernier du divertissement.

Vos feux tardifs sont superflus ;

Buvez , Sylenc ,

A tasse pleine ;

Buvez , Sylenc ,

Et n'aimez plus.

Toutes les premieres scènes du deuxieme acte roulent sur l'amour épisodique d'Arlequin & de Violette , & de la vieille Crispine pour Arlequin ; Trivelin lui dit que sa Maîtresse Silvia ne consentira point à son mariage avec Violette, si elle n'est bien persuadée qu'il en est aimé : & que faut-il faire pour en être certain ? rendre Violette jalouse, en recevoir des reproches, des injures & même' des coups. Et que faut-il faire pour la rendre jalouse ? Trivelin lui donne une leçon de coquetterie , & lui enseigne les manieres de petits Maîtres, qu'Arlequin copie ridiculement. La vieille Crispine paraît, il répète sa leçon avec elle , & lorsqu'il apperçoit Violette , il feint de répondre aux caresses de Crispine , qui est transportée , & lui fait présent d'une gondole d'argent. Violette a tout vu , elle rousse & chasse la vieille , & que-

relle Arlequin; celui-ci excite encore sa colere par ses réponses impertinentes; elle perd patience, & l'affomme.

ARLEQUIN.

Bon, courage, sur le dos; mon mariage avance; (*pour exciter encore Violette*) oui, Crispine a le meilleur air, la plus belle taille, le plus joli minois!

VIOLETTE, *frappant plus fort.*

Tiens, voilà pour son air, pour son minois, pour sa taille; & voilà pour redresser la tiennne.

Trivelin vient, & Arlequin lui dit qu'il est content des preuves d'amour de Violette, qu'il en a reçu des témoignages frappans.

Pantalon paraît avec Spinette, qui lui dit que sa Maîtresse exige absolument qu'il se montre amoureux de la Baronne: Pantalon s'en défend; mais Spinette l'affure que c'est le seul moyen de plaire à sa Maîtresse, & il se laisse aller avec la Baronne, qui paraît à une déclaration d'amour, dans laquelle Spinette l'engage malgré lui; la Baronne

prend la chose joyeusement, elle ap-
prouve sa passion ; mais c'est à condi-
tion qu'il sera fidele ; car maintenant
qu'il a lâché le mor , s'il s'avisait de
lui faire une infidélité , elle lui casserait
la tête d'un coup de pistolet ; Pantalon
est effrayé , & la Baronne l'emmene
avec elle malgré lui.

Nouvelles irrésolutions de Silvia ,
qui dispute avec Spinette sur les avan-
tages & les inconvéniens du mariage :
le résultat de ses résolutions n'est pas
favorable à Mario ; mais il paraît dans
l'habit de son sexe , & aidé de Spinette ,
il triomphe des irrésolutions de Silvia ,
qui ne se décide cependant pas absolu-
ment ; mais lorsqu'il est parti , elle dé-
clare qu'elle ne veut seulement qu'é-
prouver s'il n'est point jaloux ; la
Baronne paraît déguisée en Menade &
Pantalon en Satyre , ce qui lui fait es-
fuyer beaucoup de plaisanteries de la
part de Silvia , qui est aussi déguisée
en Bacchante , de même que tous les
autres personnages.

La Ferme s'ouvre , on découvre
une Foire de Village , les Acteurs qui
avaient disparus , y reparaissent au mi-
lieu des Villageois , qui chantent &
dansent.

Un PAYSAN.

C'est en faveur des amans
Qu'Amour tient Foire au Village ;
Il fournit les ornemens
Dont chacun tire avantage ;
Quand le soin de ses attraits
Conduit ici la Bergere ;
Des présens qu'on peut lui faire ,
L'Amour rembourse les frais.

On danse plusieurs entrées.

Silvia devient jalouse sur un léger soupçon, quoiqu'elle fût très-fâchée que Mario le devînt ; il arrive & détruit bientôt les inquiétudes de sa Maîtresse. Scène de raccommodement & de tendresse ; Spinette croit que Silvia va se rendre enfin ; mais par une suite de sa délicatesse romanesque, elle retarde encore son mariage, afin de prolonger, dit-elle, son bonheur. Lorsqu'elle est seule avec Spinette, elle convient que Mario est charmant, qu'elle l'aime de tout son cœur ; Spinette ajoute encore à ses perfections, & fait si bien, que sa Maîtresse s'extasie ;

s'enthousiasme ; alors elle lui rappelle le terme qu'elle s'est imposée elle-même comme un obstacle insurmontable ; Silvia s'irrite des raisons de Spinette , & dit que puisqu'elle a fait la loi , elle peut la défaire ; Spinette prétend le contraire , & impatiente sa Maîtresse au point qu'elle la réduit à épouser sur le champ Mario.

On vient en ce moment exécuter le projet d'un Ordre de Chevalerie que l'on avait imaginé pour se divertir , & Trivelin qui en est le Héraut , arrive , suivi d'une troupe de Chevaliers & de Chevalieres , devant lesquels il explique les statuts de l'Ordre.

TRIVELIN.

De par très-haute , très-joyeuse & très-buvante Dame Madame la Baronne de Migabella , Fondatrice de l'Ordre du Thyrsé ; il est enjoint à quiconque y aspire de venir faire la déclaration de son choix , & d'en signer l'acte par-devant moi , Grégoire Trivelin , Greffier & Gardien des Archives de l'Ordre. Le Bureau sera ouvert entre la poire & le fromage , & se tient au bout de la table où je vais m'asseoir.

La BARONNE.

Pantalon, je te choisis pour mon Chevalier; allons signer les premiers: Messieurs & Dames suivez notre exemple, & pendant ce temps-là, que l'on chante les avantages de l'Ordre.

Ensemble.

L'ASPIRANT & L'ASPIRANTE.

Pour n'avoir que des jours charmans,
Aimez Buveurs, buvez Amans:

L'ASPIRANT.

Le vin soutient l'amour, & ranime les flâmes:
Sans Bacchus, il tombe en langueur.

L'ASPIRANTE.

Bacchus seul, remplit mal tous les besoins d'un
cœur:

Qu'avec l'Amour, il regne dans nos ames.

Ensemble.

Pour n'avoir que des jours charmans,
Aimez Buveurs, buvez Amans.

L'ASPIRANT.

Quand on boit avec sa Maîtresse,
Un double plaisir intéresse :
A table on la croit un ami ;
L'illusion augmente la tendresse ;
Par l'amitié , l'amour est affermi.
Le moyen de boire à demi !
Quand on boit avec sa Maîtresse !

Ensemble.

Pour n'avoir , &c.

Les Chevaliers & les Chevalieres ,
après avoir signé , reviennent à leurs
places.

SILVIA.

Hé bien , Mario , vous voilà déjà
mon Chevalier ; il me prend envie de
vous faire mon époux tout d'un temps.

PANTALON.

Oibo ! faire son époux d'une fille ?

M A R I O.

Ma Chevaliere , nous parlerons de
cela dans deux ans d'ici.

SILVIA.

Mais si je changeais d'avis.

MARIO.

Ce serait pour m'éprouver ; mais j'aurais un moyen tout prêt pour éluder votre finesse , je n'aurais qu'à dire que je suis le Mario que votre tante voulait vous donner à Venise.

SILVIA.

Plût au Ciel ! je vous aurais choisi de mon propre mouvement , & à trois cens lieues d'elle.

MARIO.

Je vous ferai changer de sentiment.

SILVIA.

Prouvez - moi ce que vous dites , & je vous défie de m'en faire changer.

SPINETTE.

Madame, ne le pressez pas , il le prouverait peut-être.

SILVIA.

Qu'il le fasse, & je jure de l'épouser
ce soir même,

PANTALON.

La tête lui a tourné.

La BARONNE.

Te tairas-tu, Chevalier bavard.

MARIO.

Je vous le prouverai; mais à con-
dition que je ne ferai de deux ans vo-
tre époux.

SILVIA.

Point de conditions, vous m'impac-
tentez.

MARIO.

Vous le voulez, absolument? Tenez
voilà déjà votre portrait que votre
tante m'envoie à Paris, &c.

SILVIA, *d'un air tendre.*

C'est vous, Mario ! Un amour si parfait mérite d'être récompensé.

M A R I O.

Et moi, je me croirais indigne de tant de bonté, si j'en abusais.

SPINETTE.

Oh, je connais sa délicatesse, il va demander quatre ans, à présent qu'il est reconnu.

SILVIA.

Ah ! c'en est trop ; foyez mon époux, ou ne me voyez jamais.

SPINETTE.

Ho, il est attrappé ; il ne peut plus reculer ; car Madame la Baronne vient de vous faire signer tous deux votre contrat de mariage.

PANTALON.

Comment donc ne serais-je point aussi marié, moi ?

La BARONNE.

Oui, Pantalón, & avec moi-même;
te voilà Baron. Je l'ai bien voulu.

PANTALON.

Et ma nièce a donc épousé mon Valet
de Chambre, un Laquais revêtu?

La BARONNE.

Non Baron; mais un Capitaine plein
de valeur & de mérite, & de plus mon
parent; allons Mesdames, réjouissons-
nous, nous avons chacune un mari,
cela est bon après souper.

On chante les couplets suivans.

Dans l'histoire des amours ,

On ne cite que leur mere ;

On n'a sçu que de nos jours ,

Que Bachus était leur pere.

Amours, rentrez dans vos droits:

Vivent nos nouvelles loix.

Le

Le CHŒUR.

Vivent nos nouvelles loix.

Une CHEVALIERE.

De son breuvage charmant ,
Doit-on priver une belle ?
S'il est fait pour son Amant ,
Il ne l'est pas moins pour elle :
Le tort en est aux Gaulois.
Vivent , &c.

Un CHEVALIER.

Sommes-nous des Mulsumans ,
Pour en faire la défense ?
Sommes-nous des Allemands ,
Pour en boire à toute outrance :
Buvons en libres Français.
Vivent , &c.

Une CHEVALIERE

Ici pleine liberté ,
Point de sévères grimaces ;
Santé , joie & volupté :
Que ce soient-là nos trois Graces :
Peut-on faire un meilleur choix.
Vivent , &c.

Tome I.

N

UN CHEVALIER.

Que ce soit pour vaincre mieux ,
Qu'un Amant s'excite à boire ;
Le vin rend audacieux ,
Et prépare la victoire :
Qu'Amour lui devra d'exploits !
Vivent , &c.

UNE CHEVALIERE.

Pour rendre un Amant plus sûr ,
D'une ardeur vive & fidelle ;
Que sa belle boive pur ;
L'eau refroidirait son zele ,
Pour former des nœuds étroits.
Vivent , &c.

UN CHEVALIER.

A table il n'est plus de rang ;
Droits du sang , chimeres vaines :
Le vin fait le même sang
Qui va couler dans nos veines :
Tous Buveurs ici sont Rois.
Vivent , &c.

Une CHEVALIERE.

Plus de liqueur du Lignon ,
D'insipide limonade :
Vive le vieux Bourguignon ,
Et son jeune Camarade :
Triomphez , gai Champenois.
Vivent , &c.

Un CHEVALIER.

Un Censeur mal-à-propos ,
Mets les mots à la coupelle ;
Que tous les mots soient bons mots ;
Quand ils font rire une belle :
Loin d'ici , beaux esprits froids.
Vivent , &c.

Un autre CHEVALIER.

Quand quelques contes gaillards
A table voudront paraître ,
Qu'ils attendent les brouillards ;
Qu'au dessert on y voit naître :
Ils font bons là quelquefois.
Vivent nos nouvelles loix.

Le CHŒUR.

Vivent nos nouvelles loix.

Les Chevaliers & les Chevalières
dansent.

C'est le sort des Auteurs de s'intéresser davantage aux Ouvrages qui réussissent le moins; la tendresse paternelle se réveille, & devient plus vive à mesure des infortunes qu'ils éprouvent; j'ai entendu soutenir avec chaleur & presque avec emportement à l'illustre Auteur de la Métromanie, que ce chef-d'œuvre était au-dessous des Fils ingrats. Il est bien malheureux, sans doute, d'être persuadé de l'injustice du Public; mais on peut s'en consoler, lorsqu'on est certain de l'approbation de la postérité.

Autreau qui estimoit sa Capricieuse, & dans laquelle en effet il a beaucoup de choses estimables, essaya de la faire reparaitre une seconde fois, & la remit en trois actes, précédée d'un Prologue, dans lequel Lelio assis auprès d'une table, paraissait écrire & travailler sur un manuscrit. Arlequin venait & lui de-

mandait à quoi il s'occupait ; Lelio répondait : à corriger l'Amante Capricieuse, que je veux réduire en trois actes ; Arlequin plaisante là-dessus, & ajoute que Lelio ne viendra jamais à bout de son dessein ; Lelio insiste toujours à vouloir en donner une seconde en trois actes, de la manière dont il l'a corrigée ; ensuite il se leve & fait un compliment au Parterre, pour l'engager de vouloir bien donner encore une fois son attention à cette Pièce.

Ce Prologue fit son effet ; la Pièce fut écoutée ; mais elle ne fut pas plus favorablement reçue ; elle eut cependant encore une représentation sur le théâtre du Palais-Royal, & ce fut la dernière.



ARLEQUIN PLUTON.

*Comédie en trois actes & en prose.**19 Janvier 1719.*

Pluton devient amoureux de Violette, fille de Pantalón, & par les soins de Mercure, ce Dieu des Enfers se fait écouter de cette jeune personne, qu'il emmène dans un lieu solitaire, préparé pour son séjour sur la terre.

Arlequin amant, aimé de Violette, se désespère de son inconstance, & sa douleur est si violente, qu'il en perd la raison. Après plusieurs scènes de folies très-plaisantes, il court les champs, & se précipite dans un abîme: Mercure qui a pitié d'Arlequin, le soutient dans sa chute; & pour l'éloigner de Violette, qui regrette son amant, il le conduit dans les Enfers: Proserpine trompée par la ressemblance d'Arlequin avec Pluton, le prend pour son mari, & lui reproche son infidélité: Arlequin d'abord ne comprend rien aux reproches de la Déesse; mais apprenant par elle que c'est Pluton qui a séduit le cœur de Violette par les

promesses les plus brillantes ; il prend la résolution de se venger & de répondre aux caresses de Proserpine : il lui promet de ne lui plus être infidèle. Pendant le séjour d'Arlequin aux Enfers , comme on le croit mort , on célèbre sa pompe funèbre par une marche & des danses convenables au sujet , & tous les habitants de son Bourg déplorent sa perte qu'ils comptent certaine , l'ayant vu tomber dans le précipice.

D'un autre côté , Violette qui n'a point essentiellement manqué à son devoir , se repent de s'être laissée éblouir par les promesses de son nouvel amant , qu'elle ne connaît pas d'abord pour Pluton : lorsqu'elle apprend qu'il est le Dieu des Enfers , & par conséquent qu'il a voulu la tromper , elle lui fait de vifs reproches , & lui dit qu'elle veut absolument retourner chez son pere : Pluton piqué de sa résistance , la renvoie , & retourne aux Enfers , où il est méconnu par tous ses Sujets , & sur-tout par Proserpine , qui , trompée de l'extrême ressemblance , décide en faveur d'Arlequin.

Cette Déesse qui est dans la bonne foi , & séduite par les caresses redou-

blées que lui fait Arlequin, même en présence de Pluton, fait peu de cas de la colere & des menaces de celui-ci; elle n'est détrompée que par Mercure qui arrive de dessus la terre, & dit à Pluton qu'il a ramené Violette chez son pere; il ajoute que depuis qu'il se mêle des plaisirs des Dieux, il n'a jamais trouvé de fille aussi sage & aussi fidelle à son amant; Arlequin transporté de joie, convient alors qu'il n'est pas Pluton; & dit à celui-ci qu'il l'a échappé belle, & qu'il le méritait bien; il ne consent cependant à quitter Proserpine, qu'à condition que Pluton jurera par le Styx de lui être fidele, & de ne plus retourner à Violette; Pluton prononce la derniere moitié du serment; mais il ne veut point jurer d'être fidele à sa femme; Arlequin est reporté dans son Village: grande satisfaction des parens, joie excessive de Violette; Arlequin lui pardonne, & leur mariage est célébré par des fêtes que les habitans donnent pour leur retour, & leur bonheur.

Cette Pièce est tirée du Conte de Zagacrist, Roi d'Ethiopie; elle était

en trois actes en prose, mêlée de scènes Italiennes, de spectacles, de danses & de musique, de la composition de Mouret; elle fut depuis mise toute en Français, & fut très-accueillie du Public; on peut cependant assurer, sans faire tort au mérite de M. Gueulette, qui en est l'Auteur, & dont la réputation est établie par beaucoup d'autres succès, qu'elle serait moins favorablement reçue aujourd'hui. Le Parterre d'aprèsent se mocquerait d'un pauvre Pluton qui, après avoir enlevé une Payzanne & l'avoir conduite dans un lieu écarté, s'amuserait à boudier avec elle & la renverrait comme il l'a prise, parce qu'elle lui reproche de l'avoir trompée; il ne verrait pas avec plus de patience le même Dieu des Enfers étant dans ses Etats, laisser caresser sa femme par Asclépius, se soumettre à ses ordres & lui prêter un serment ridicule. Pluton est un personnage imaginaire, j'en conviens; mais les Poètes lui ont donné un caractère qu'il faut absolument lui conserver: le bon goût a heureusement confiné sur les planches de l'Opéra, tous ces personnages imaginaires, & nous ne verrons

plus sur nos théâtres raisonnables, les Dieux & les Diables, les Vices & les Vertus, débiter des Madrigaux, & faire des Gargouillades.



LA FOIRE RENAISSANTE.

*Comédie en un acte en prose , mêlée de
Vaudevilles , 19 Janvier 1719.*

Les Comédiens Italiens, dans la *Désolation des deux Comédies* & dans le *Procès des Théâtres*, avaient assez mal-traité la Foire, pour qu'elle en tirât une prompte vengeance; aussi ne manqua-t-elle pas d'annoncer dans le Public qu'elle se disposait à donner une Pièce nouvelle, qui devait être le *Triomphe de la Foire*; pour prévenir cette attaque, Lelio & Dominique en composèrent sur le champ une autre, qu'ils intitulerent la *Foire Renaissance*, & qu'ils donnerent avant l'ouverture de la Foire; ils scurent ainsi affaiblir le coup de leurs Adversaires, en ôtant à leur Pièce le mérite de la nouveauté; comme celle-ci se trouvait liée au sujet de la *Désolation des deux Comédies* & du *Procès des Théâtres*, ces deux Pièces furent remises, & la nouvelle fut donnée à leur suite.

La Foire n'ayant pu survivre à la
Nvj

honte de se voir condamnée à un éternel silence , descend au Royaume sombre ; elle trouve d'abord Caron , qui , surpris de voir une ombre si gaie dans les Enfers , s'informe du sujet qui l'y a fait descendre : la Foire satisfait à ses demandes , & prie de l'introduire chez Pluton , pour sçavoir du moins à quoi elle doit s'en tenir.

Minos pareillement étonné de voir une si plaisante figure , lui fait à peu près les mêmes questions que Caron ; & elle lui répond sur son ton ordinaire , ce qui indispose tellement contr'elle le Juge infernal , qu'il lui refuse impitoyablement une place dans les Champs Elisées , malgré l'offre qu'elle fait d'y établir un Opéra-Comique pour divertir Pluton & toute sa Cour ; elle se console cependant d'être exclue de ce lieu , parce qu'elle pourrait y trouver les ames de quelques anciens Comédiens Français , qui la chicanneraient encore.

Enfin Minos lui ordonne de retourner sur la terre , parce qu'en y corrompant les mœurs par la licence de ses Pièces & le libertinage de son Spectacle , l'Enfer ne pourra manquer d'en profiter.

Elle sort , en protestant de n'épargner personne dans ses couplets mordans , ni ses amies , ni ses ennemies , ni Minos , ni l'Enfer même.

Cependant les Comédiens Italiens qui avaient appris sa mort précipitée , se réjouissent d'un si heureux événement ; & pour mieux faire éclater leur joie , ils avaient fait élever un arc de triomphe où la Foire paraît terrassée par un Acteur héroïque & par Arlequin : Pantalou , le Docteur & Scaramouche viennent voir si l'exécution du trophée répond à leur intention ; pendant qu'ils le considèrent , des cris de joie se font entendre , Flaminia arrive plongée dans la tristesse , & leur fait en style tragique un récit de la renaissance de leur commune ennemie ; cette nouvelle commence à les attrister ; mais l'arrivée de la Foire achève de les accabler ; elle vient , conduite par l'Opéra , dont la suite chante en chœur :

- (1) La Foire a vaincu le Trépas :
L'Enfer ne lui résiste pas.
-

- (1) Parodie d'Alceste , acte V.

Envain les Italiens tâchent de la fléchir, elle est trop fiere de son retour ; & ce n'est qu'au nom de l'Opéra son Cousin, qu'elle veut bien se relâcher de ses droits de vainqueur : on aurait pu même espérer une paix entière, si en se retournant, elle n'eût apperçue l'arc de triomphe ; à cette vue, son courroux se rallume ; & reprenant toute son insolence, elle ordonne à sa suite d'abattre & de réduire en poudre cét insolent trophée ; on obéit, l'arc tombe, & la Foire s'avance au son des trompettes, sur un Char orné de drapeaux ; elle y fait attacher les quatre Acteurs Italiens qui ont été témoins de sa honte, & elle chante :

La Foire sort enfin de la nuit du tombeau,
Où Thalie en courroux, la força de descendre.
Quel retour glorieux ! que son triomphe est
beau !

Qu'il doit aujourd'hui vous surprendre !
La Foire est un Phénix qui renaît de sa cendre.

Mais Lelio & Mario voyant leurs
Camarades enchaînés, fondent l'épée
à la main sur la cohorte-foraine, la
mettent en fuite, & rompent les chaî-

du Théâtre Italien. 303
nes de leurs compagnons qu'ils déli-
vrent.

VAUDEVILLE

La FOIRE.

Je reparaitrai sur la scène ;
Mon cœur gonflé de vanité,
Goûte cette félicité.
Autant qu'une Actrice Romaine,
Digne don, digne don, dondaine ;
J'ai de l'orgueil, de la fierté.

La COMÉDIE ITALIENNE.

Notre espérance était donc vaine,
Nous nous flattions d'un plus doux sort :
Nous avons fait naufrage au Port ;
Adieu Thalie & Melpomene,
Digne don, &c.
La Foire vit après sa mort.

SILVIA.

Qu'ici le bon goût vous entraîne,
Nous vous en prions instamment ;
Venez nous voir plus fréquemment ;
Je crois que je vaudrai bien la peine
Que l'on me visite souvent.

On y ajouta quelques jours après un Prologue, dont la scène est supposée dans la Foire. Un Gascon, secondé d'une femme à la mode, se plaint de la suppression d'un Spectacle qui pouvait seul les réjouir : une autre femme leur fait entendre les justes raisons de cette défense ; mais il ne fait que les irriter davantage ; & il faut que Lelio vienne leur promettre qu'ils seront satisfaits, puisque les Pièces qu'ils vont donner, ressembleront fort à celles de la Foire, à la réserve de ce qui peut blesser la modestie : les femmes se calment ; mais le Gascon sort, en jurant qu'il arrivera malheur, si l'on ne trouve pas le moyen de le divertir.



ŒDIPE TRAVESTI.

*Parodie en un acte en vers , 17 Avril
1719.*

Le prodigieux succès de l'Œdipe de M. de Voltaire , ramena au théâtre Italien l'ancien usage des Parodies , qui , à compter de ce moment , a depuis régné pendant près de cinquante ans , & qui ne s'est perdu que depuis que le Public a jugé à propos de fermer l'oreille à tout ce qui n'est pas Ariette ou Quatuor : c'est une manie bien ridicule que la mode exclusive , & sur-tout dans les choses d'agrément , comme si le plaisir ne gagnait pas à être varié de mille manieres ; mais j'aurais beau prêcher sur l'inconséquence des goûts de la nation Française ; il faudrait pour faire écouter mes observations , que je les fisse mettre aussi en musique : revenons à l'Œdipe Travesti.

La scène est au Bourget , petit Village près de Paris. Pierrot & sa femme Colombine y tiennent Cabaret ; la cu-

riofité fut toujours la passion dominante des Femmes; celle-ci étant prête d'accoucher de son premier enfant, eut envie de ſçavoir quel ſerait ſon ſort: la Devinereſſe qu'elle conſulta, lui prédit que ce ſerait un garçon, & que ce garçon tuerait ſon pere & épouſerait ſa mere: Colombine crut qu'en l'envoyant aux Enfans - trouvés, elle empêcherait ce fils de commettre de tels forfaits; mais malgré cette précaution, il remplit ſa deſtinée.

Scaramouche, Garçon du Cabaret de Colombine, fait à ſa Maîtreſſe le récit des maux que le Ciel juſtement irrité de la mort du pauvre Pierrot, fait ſouffrir au Village, & des murmures des habitans contre Finebrette ſon ancien amant, qu'ils accuſent hautement d'avoir tué Pierrot,

On ſçait que ce grivois vous a conté ſes contes;
On ſçait qu'il vous menait ſouvent à la guinguette.

Colombine répond, vous en avez menti, vous & tout le Village; elle chaſſe Scaramouche, & reſtée ſeule avec Claudine ſa confidente, elle lui dit qu'elle ne peut ſouſçonner Fine-

brette d'un crime pareil : sçache , lui dit-elle ;

Qu'il est tout à la fois honnête homme & Gascon.

Elle convient que Finebrette a toujours été maître de son cœur ; mais que ses parens ,

Des desirs d'une fille , indomptables tyrans ,

Sçachant qu'il n'avait pas de bien , n'y voulurent point consentir , & la marierent , pour ainsi dire , malgré elle , à Pierrot ; que de dépit :

Finebrette se fit Soldat dans la Milice ;

Que quelque temps après , elle devint veuve ; alors un loup furieux ravageait tout le pays : un inconnu , nommé Trivelin , s'offrit de le tuer ; il en vint à bout , & n'exigea pour prix de sa victoire , que de devenir l'époux de la plus riche du Village ; le choix ne fut pas incertain ,

Et le Vainqueur d'un Loup , était digne de moi.

CLAUDE.

Entens du bruit ; on vient. Finebrette s'avance ;

COLOMBINE

C'est lui-même ; je tremble : évitons sa présence.

FINEBRETTE.

Ne fuyez point , Madame , & cessez de trembler ;

Osez me voir , m'entendre , & de plus me parler.

Colombine répète à Finebrette l'aventure du Loup , son second mariage ; & qu'on l'accuse de la mort de Pierrot.

FINEBRETTE.

Franchement , je m'étonne ,
Qu'on accuse un Héros des bords de la Garonne.

Qui , moi ! De tels forfaits ! Moi , des assassins ,

Et que de votre Epoux . . . Vous ne le croyez pas.

Colombine dit qu'elle ne peut l'en soupçonner ; mais elle lui conseille de quitter le pays.

Trivelin & Scaramouche arrivent , ils confirment à Finebrette l'accusation portée contre lui ; & celui-ci , pour se

justifier, fait le récit de ses combats & de sa bravoure;

Plus vaillant que César, plus brave que
Pompée;

Si par quelque malheur, je perdais mon épée;
J'en abattrais plus d'un avec le seul fourreau.

Jamais je ne sçus reculer:

Votre femme le sçait, elle peut vous le dire.

C'est aux hommes communs, aux âmes ordi-
naires

Ausc justifier par des moyens vulgaires;

Mais un brave Gascon, un Grivois tel que
moi;

Quand il a dit un mot, en est cru sur sa foi.

Trivelin dit qu'il souhaite le traiter,

Non comme un Accusé, mais comme Finebrette.

Le Magister arrive avec deux Pay-
sans, qui représentent les chœurs.

Eoutez-moi, Village: à ma vue cette nuit,
L'ombre du grand Pierrot a paru dans mon lit:
Finebrette, a-t-il dit, n'a point percé mon
sein.

Mais le Meurtrier est dans le Village;
& son sang est le seul moyen de faire

finir la peste qui nous désolé ; Trivelin oblige le Magister à dire le nom de l'Assassin , & le Magister lui dit que c'est lui-même qui a tué Pierrot ; ces mots jettent la consternation dans tous les esprits ; Colombine revenue à elle lui dit :

Quoi , du pauvre Pierrot , vous seriez l'Assassin ?

Vous , à qui j'ai donné sa maison & ma main.

Mais Finebrette qui a plus de raison d'être joyeux que les autres , ajoute ,

Eh bien ; vous m'accusiez ; Monse de Trivelin ?

En l'air , on vous fera faire une cabriole.

Adieu ; je m'en retourne , & je ne reviens plus.

Puis se retournant vers Colombine , il lui promet de l'aimer toujours , & lui dit de se consoler s'il l'abandonne ;

Mais tu n'ignores pas que j'ai trop de vertu , Pour vouloir épouser la veuve d'un Pendu.

Il sort. Trivelin qui ne peut croire ce qu'il vient d'entendre , s'empporte contre le Magister , qui lui répond ,

Vous me traitez toujours de traître & d'imposteur :

Votre pere autrefois , me croyait plus sincere.

TRIVELIN.

Arrête. . . . Que dis-tu ? Quoi , Maître
André , mon pere ?

Le MAGISTER.

Vous apprendrez par qui vous fûtes engen-
dré :

Seigneur , vous n'êtes pas encore où vous
pensé.

Trivelin ordonne au Magister de sor-
tir de sa présence ; il reste seul avec
Colombine.

TRIVELIN, *à part.*

Le Magister me gêne , & prêt à l'excuser ,
Je commence en secret , moi-même à m'ac-
cuser.

COLOMBINE.

Eh quoi ! votre vertu ne vous rassure pas ?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence ?

TRIVELIN.

On est plus criminel , quelquefois , qu'on ne
pense.

Madame , au nom des Dieux , sans vous parler du reste ;

Quand Pierrot entreprit ce voyage funeste ,
Trois ou quatre Valets ne le suivaient-ils pas ?

COLOMBINE.

Non , son Compere seul accompagnait ses pas :

Il était , comme vous , assez mélancolique.

Son seul plaisir était de s'aller promener tout seul à la campagne , il était bien veñu de tout le monde ; enfin ,

Comme il était sans crainte , il était sans défense ;

Et par ses bons voisins , il se croyoit gardé.

TRIVELIN.

Des bons Marchands de Vin , exemple auguste & rare !

Aurais-je donc sur toi , porté ma main barbare ?

Dépeignez - moi du moins , cet Epoux malheureux.

COLOMBINE.

Quisque vous rappelez un souvenir fâcheux ,

Malgré

Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,

Il avait quelquefois des retours de jeunesse.

Et si j'ose, mon cher, dire ce que je pense ;
Pierrot eut avec vous assez de ressemblance.

Seigneur, qu'a ce discours qui doit vous
surprendre ?

TRIVELIN.

J'entrevois des malheurs, que je ne puis com-
prendre.

Moi, j'aurais massacré ! Dieux ! serait-il pos-
sible ?

Colombine le dissuade de ce que le
Magister a dit ; elle ajoute que tous les
Devins sont des menteurs, & que pour
avoir cru une Devineresse, il lui en a
coûté son fils.

TRIVELIN.

Votre fils ! Par quel coup l'avez-vous donc
perdu ?

Tome I,

Q

COLOMBINE.

Apprenez , apprenez , dans ce péril extrême ;
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même.

Elle lui apprend comment elle alla
consulter une vieille Sorciere , qui lui
répondit :

Ton fils tuera son pere , & ce fils sacrilège ;
Inceste , patricide , Ô Dieux ! acheve-
rai-je ?

TRIVELIN.

Eh bien, Madame, ch bien ?

COLOMBINE.

Fera coeu son pere.

Elle ajoute que pour le détourner
des crimes qui le menaçaient, elle se
crut obligée de l'envoyer aux Enfans-
Trouvés.

Quel fruit me revient-il, de mes barbares
soins ?

Le malheureux Pierrot n'en expira pas moins.

Dans le cours triomphant de ses destins prof-
peres ;

Il fut assassiné par des mains étrangères :

Ce ne fut point mon fils qui lui porta les
coups ;

Et j'ai perdu mon fils, pour sauver mon
époux.

Trivelin paye cette confiance par
une autre, pour faire connaître à Co-
lombine le rapport qu'il y a entre leurs
destinées ; il lui apprend qu'il est né dans
Montmartre ; que Maître André son
pere, y tient Cabaret, & qu'un jour :

Ce jour présent à ma pensée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée.

Je descends, pour tirer du vin dans le Cellier.

Devant moi tout à coup les tonneaux s'en-
trouvrirent ;

Le vin coula par-tout, & les murs en rou-
girent :

Ma chandelle soufflée augmenta ma terreur.

A vous dire le vrai, j'avais diablement peur.

Une voix effrayante se fit entendre,
& dit :

Bacchus est contre toi justement irrité ;
Ne viens point de ce lieu souiller la pureté ;
Sorts promptement d'ici , gagne vite la porte.

Colombine marque son étonnement.

TRIVELIN.

Tout doux , tout doux , ma chère ; & , vous
allez trembler.

Je résolu de quitter ma patrie.

Je partis , & m'en fus courir la prétontaine ;
Je déguisai par-tout ma naissance & mon nom ;
Un jeune Plâtrier fut mon seul compagnon.
Dans plus d'une aventure , en ce fatal voyage ,
Le vin qui me guidait , secondait mon courage ;
Un jour , il me souvient , qu'étant près de
Dijon.

Et , je ne sçais comment je l'avais oublié ;

Dans un chemin étroit , je trouvai
deux cavaliers.

J'avais un peu trinqué , mon Camarade aussi ;
Il fallut disputer , dans cet étroit passage ,
Des vains honneurs du pas , le frivole avan-
tage.

J'étais ivre , en un mot ;

Je marche donc vers eux, & ma main furieuse,

Arrête des bidets la fougue impétueuse. *fin li*

La victoire, entre nous, ne fut point incertaine.

L'un & l'autre, en un mot, succombent sous nos coups.

Gros Simon qui avait accompagné Pierre dans son voyage & qui avait été accusé du meurtre, arrive; Trivelin le reconnaît presque; mais celui-ci ne le reconnaît pas; il dit à Colombine,

Eh bien, est-ce aujourd'hui qu'il faut que l'on me pend?

Vous ne fîtes jamais cruelle que pour moi.

Elle lui apprend que c'est Trivelin qui est son Epoux, & gros Simon dit,

O Ciel! Pierrot est mort, & vous êtes sa femme
(A Trivelin).

Seigneur, Pierrot est mort, laissez en paix sa cendre.

TRIVELIN.

Quoi! c'est toi que ma rage
Attaqua vers Dijon, en cet étroit passage!

O h!

SIMON

Il est vrai, sous vos coups j'ai vu tomber
Pierrot ;

Vous avez fait le crinç, & j'en portai l'en-
dosse :

Et l'on m'a donné pour gîte un' oûl de basse fosse.

On vient avertir Trivelin qu'un
Etranger demande à le voir ; dès qu'il
l'aperçoit, il le reconnaît, & lui dit,

Cher Guillaume, est-ce vous que je vois ?
Vous, de mes premiers ans sage Dépositaire ;
Vous, le premier garçon de Maître André,
mon père !

Quel sujet important vous conduit parmi nous ?

GUILLAUME

Maître André ne vit plus.

TRIVELIN.

Eh ! que me dites vous ?

Mon père !

Après quelques réflexions, il veut
partir pour aller prendre possession de
la maison paternelle ; mais Guillaume
lui dit,

A Montmartre, Seigneur, il vous faut ren-
noncer,

Si vous y paraissez, votre mort est jurée.

TRIVELIN.

Qui, de mon Cabaret, me défendra l'entrée?

Guillaume lui apprend que son pere en
a disposé en faveur de son gendre, parce
qu'il a reconnu en mourant que Trive-
lin n'était point son fils; il l'instruit
encore de la maniere dont il le trouva,
& le porta à Maître André, qui l'adopta
au lieu de son fils mort;

Mais l'Auberge, en effet, n'était point votre
place;

La pitié vous y mit, le remords vous en chassa.

TRIVELIN.

Mais ce Vieillard, mon cher, de qui tu m'as
reçu,

Depuis ce temps fatal, ne l'as-tu jamais vu?

GUILLAUME.

Jamais, & le trépas vous a ravi, peut-être,
Le seul qui connaissait le sang qui vous fit
naître.

Mais il ajoute qu'il fut si frappé de
ses traits, qu'il le reconnaîtrait. Gros

Simon qui était sorti, revient; Guillaume le reconnaît, & se fait connaître; il lui apprend ensuite que Trivelin est l'enfant qu'il reçut de lui à Montmartre : Trivelin qui se croit, par conséquent, fils de gros Simon, est bien surpris d'apprendre, au contraire, qu'il est fils de Pierrot & de Colombine; Elle paraît, & Trivelin l'accable de reproches, sur le nom d'époux qu'elle lui donne, & sort en lui disant,

C'en est fait, nos destins sont remplis;
Pierrot était mon pere, & je suis votre fils.

Il revient dans le moment avec un habit d'aveugle, le bâton dans une main & l'autre appuyée sur l'épaule d'un petit Payfan; Colombine surprise de le voir dans un tel équipage, lui dit :

Où vas-tu donc, mon fils ?

TRIVELIN.

Je vais aux Quinze-Vingts,
Peut-être voudra-t-on m'y donner une place.

Je ne vous verrai plus, j'en donne ma parole.

Allons mon fils, partons; mais prête-moi ton bras;
Car je suis très-sujet à faire de faux pas.

Au Théâtre Italien. 551

Colombine ne pouvant résister à un
dieu si touchant, dit qu'elle se trouve
mal, & s'adresse à sa confidente.

Claudine, par pitié, viens bassiner mon lit.

Elle sort, & la Pièce finit par des
coups de tonnerre & des éclairs, qui
annoncent que le Ciel est appaisé.

Le plus grand éloge que l'on puisse
faire de cette Parodie, qui est de Do-
minique & de Riccoboni pere, est de
dire qu'elle eût autant de succès, que la
Tragédie même; c'est cependant une
des plus faibles que ces Auteurs ayent
composée; mais le mérite de la nou-
veauté, est le premier de tous.



L A M O D E.

Comédie en un acte en prose 21 Mai

1719.

Cette Pièce avait déjà paru à la tête de l'Amour, Maître de Langue, à qui elle servait de Prologue. Fuzelier qui en est l'Auteur, ayant trouvé que ce sujet était assez abondant pour fournir un Acte, y ajouta quelques Scènes, & en fit une petite Comédie, à laquelle il en joignit deux autres (1) sur des sujets différens, & ayant sur le tout ajusté un Prologue, il en composa un Spectacle complet.

La Scène représente toujours une des salles du Palais Marchand. La Déesse de la Mode revêtue d'un habit de papier & coiffée d'un moulin à vent, arrive dans cette salle, à dessein de donner audience à tout le monde : elle appelle Parisien son valet, à qui elle donne ses ordres, & Parisien lui dit qu'il y a déjà un grand nombre de personnes qui l'attendent.

(1) La Méridienne, & le Mai.

On voit arriver un homme en manteau noir, en rabat, en perruque quadrée & chapeau plat ; elle le prend pour un Marchand d'étoffes, mais c'est un Marchand d'esprit ; il s'appelle Brochure, & est Libraire place de Sorbonne ; il vient supplier la Mode de donner la vogue à quelques livres qu'il veut imprimer, & dont les Auteurs lui ont laissé les Manuscrits en gage.

BROCHURE.

J'ai un Recueil de Madrigaux Piccards, que l'on m'a envoyé d'Amiens ; c'est bien l'ouvrage le plus piquant.

La MODE.

On aurait mieux fait de vous envoyer un pâté de canards ; mais voyons seulement les titres de vos Manuscrits, c'est souvent ce qui en fait le succès.

BROCHURE, *lit.*

Nouvel Itinéraire de l'isle d'Amour, raccourci & mis en usage par Messieurs de la Finance, ou chemin court & facile pour arriver promptement à la ville capitale des Faveurs, sans passer par les tristes bicoques de complaisance & d'affiduité.

La M O D E.

Nos Voyageurs Modernes sont bien plus habiles que les Anciens ; ils n'ont garde de s'arrêter à la dînée quand ils espèrent une bonne couchée.

B R O C H U R E.

Anecdotes de l'Empire de Vulcain, ouvrage utile & moral, divisé en dix mille décades, chaque décade en mille parties, & chaque partie en dix mille volumes in-folio, grand papier, petit caractère.

La M O D E.

Jé vous conseille d'imprimer celui-ci, & de le dédier aux maris complaisans.

B R O C H U R E.

S'il fallait leur en donner à chacun un exemplaire, jé courrais risque d'en tirer beaucoup & de n'en vendre aucun. *Il sort.*

Parisien annonce la faculté de Médecine ; la Mode appelle son Secrétaire, qui lui répond d'une chambre voisine, qu'il est après à essayer une perruque de crin, qu'un Barbier Limosin veut lui donner pour avoir sa protec-

tion; il paraît, elle lui ordonne de donner audience pour elle, tandis qu'elle ira recevoir la Faculté de Médecine, & régler ensemble le régime que l'on prendra pour guérir les sievres de l'hiver prochain.

Trivelin se voyant seul, tire de sa poche des placets qu'il a reçus pour la Mode, & lit :

A très-haute & très-puissante Dame la Mode, Réformatrice perpétuelle des tabatieres, falbalats, fichus, coëffures, & même des phisionomies; Présidente des bonnes tables, & Directrice-générale des Finances du Royaume Féminin; Supplie humblement Barbe Bien-cousue, Maîtresse Couturiere, disant qu'elle a inventé de nouveaux paniers à ressorts, qui augmentent à mesure qu'une fille prend sur son compte la rondeur de sa taille.

Privilége exclusif, demandé par Gilles-César - Achille - Hector - Poil-de-Chevre, Anspesade dans le Régiment Nocturne de la bonne ville de Paris, & Maître Boutonnier dans les Fauxbourgs d'icelle;

Disant que comme ce n'est plus la mode de faire de gros boutons, il a trouvé le secret d'en faire de si petits,

qu'on ne pourra se boutonner qu'avec un microscope.

Demoiselle Mouffeline, Lingere du Palais;

Disant que les Dames s'étant bien trouvées l'été dernier des habits de papier ; elle a pour leur commodité imaginé de faire des chemises de la même étoffe. Il n'y a point là tant de commodité, dit Trivelin, elles n'oseront pas les mouiller.

Il est interrompu par un vieilleux aveugle, conduit par sa femme ; ce bonhomme vient prier Madame la Mode de mettre son instrument en crédit chez les Dames ; & pour donner un échantillon de son mérite, il dit à sa femme Perette de chanter un Vaudeville, qu'il accompagne ; le Secrétaire Trivelin veut profiter de l'infirmité du vieilleux pour caresser sa femme ; mais le bonhomme qui a tout entendu lui chante un couplet, dans lequel, il se moque de lui, & il emmene sa femme. Il est remplacé par un Cabaretier, qui entre d'un air pensif, tenant une bouteille à la main sans lever les yeux, il prie Madame la Mode d'avoir pitié du pauvre Policarpe l'Entonnoir, Marchand de vin ; Trivelin lui dit qu'il

C'est que le Secrétaire de la Déesse.

L'ENTONNOIR.

Ah ! Monsieur , je vous demande pardon , le dérangement de mes affaires a presque dérangé ma cervelle.

TRIVELIN.

Et comment vous êtes-vous ruiné.

L'ENTONNOIR.

Je suis ruiné de père en fils ; depuis plus de cent ans , il n'y a pas le sol dans notre famille.

TRIVELIN.

Voilà une conduite qui n'est pas roturière ! Oh ça , il faut commencer par avoir une jolie Cabaretière. Quand l'Hôtesse est jolie , le tonneau baille à vue d'œil.

L'ENTONNOIR.

Et la coiffure du Cabaretier hausse à proportion.

TRIVELIN.

Ensuite vous louerez quelque maison avenante près de Paris , dans laquelle

il y aura deux ou trois escaliers bien obscurs, afin que quand le mari monte par un côté, l'amant descende par l'autre.

L'ENTONNOIR.

Voilà une bouteille d'excellent vin que j'apportais à Madame la Mode.

TRIVELIN.

Eh bien, donnez-la moi ; c'est moi qui examine les requêtes.

L'ENTONNOIR.

Mais je l'ai bue en venant : quand je suis triste il faut que je boive.

TRIVELIN.

Et quand vous êtes gai ?

L'ENTONNOIR.

Il faut que je boive encore : mais j'ai là-bas à la porte mon garçon avec une autre bouteille d'un Pomar excellent.

TRIVELIN.

Hé bien, allons la boire, cela vous égayera ; il prend le Cabaretier par le bras, & ils sortent en chantant & en dansant.

La Mode arrive au bruit, & rencontre une jeune personne; qui la prie de la mettre à la Mode; elle lui apprend qu'elle est fille d'un Notaire, qui la tient renfermée comme une minute.

LA M O D E.

Un pere qui en agit ainsi, pèche directement contre la coutume de Paris.

ANGELIQUE.

Malgré cela, je n'ai l'imagination remplie que de plaisirs; quand je dors, il me semble être au bal, à la comédie, au cours; & sur la brune, un jeune amant bienfait me jure, en me baisant cent fois les mains, la fidélité la plus constante. Mais hélas! ce ne sont-là que des songes, & je ne veux point passer ma vie à rêver.

La Déesse lui promet sa protection en faveur de ses heureuses dispositions, & elle sort en sautant & en disant; ah que mon pere sera bien étonné quand il me verra sur toutes les cheminées de la ville, sur les écrans, avec de petits vers galants!... Je veux qu'on me représente sous la figure de Diane sortant du bain.

Un homme vêtu à peu-près du bel

air lui succede , & par ses révérences fait connaître qu'il est Maître à danser ; la Mode lui demande s'il ne travaille pas pour quelque Opéra de campagne ; il en prend occasion de déclamer contre tous les Opéra , & en particulier contre celui des Ages (1) que l'on donnait alors.

Le MAITRE A DANSER.

J'en ai fait la critique dans un ballet qui a été exécuté au Collège des Grasseins , pour qui j'ai l'honneur de travailler ; il faut de la science dans ces endroits-là.

Premièrement , je fais paraître l'âge d'or , & pour le désigner , j'ai composé un pas de cinq , que je fais danser par des gens en vestes de drap d'or & en large cravatte , pour signifier les cinq grosses Fermes ; c'est une entrée grave , pesante , veloutée qu'un gouteux pourrait exécuter en pantoufle.

Ensuite je fais venir l'âge d'argent : métal subalterne , personnages subalternes ; aussi ai-je choisi pour mes Dan-

(1) Les paroles sont du même Auteur que cette Pièce , & la musique de Campra.

Yeurs des Agens de Change, auxquels j'ai joint quatre Hottours chargés de sacs de mille livres.

Voilà un riche pas que cela ; enfin je finis mon entrée par un petit cotillon, que je fais danser à mes Agens de Change, avec des Néréides du Port à l'Anglais.

A l'égard de la troisieme entrée qui est l'âge d'airain, j'ai pris pour Acteurs des Chaudronniers & des Vendeuses de châtaignes ; c'est-là que je distribue les entrechats au litron.

Mais pour ma quatrieme entrée qui est l'âge de fer, je la réserve pour la faire exécuter devant vous, & vous donner un échantillon de ma capacité.

La Mode ordonne que l'on ferme les portes, & le Maître de balet fait avancer ses Dansours, qui sont quatre Serruriers ; la danse est entrecoupée de quelques chants, & l'on finit par le Vap-deville suiyant.

Quoique le cœur d'une Coquette
Ne soit jamais bien verouillé ;
Un vieux Galant, s'il ne l'achette,
N'en peut jamais trouver la clé.

Si vous voulez une clé sûre,

Faites la d'or, elle ouvre tout :
 Plutôt crochette une serrure,
 Dont l'Amour ne vient pas à bout.

En vain une beauté sévère,
 Sçait s'enfermer à double tour :
 Non, la serrure ne tient guère,
 Contre le Rossignol d'amour.

Que sert-il de garder à vue
 La clé d'un cœur qu'on veut sauver :
 Maris, quand vous l'avez perdue,
 L'Amant sçait bien la retrouver.

Faites boire à triple mesure
 Beauté rebelle à son Amant ;
 Quand Bachus mêle la serrure,
 L'Amour l'ouvre plus aisément.

Le second acte était intitulé la Méridienne, aussi en prose & du même Auteur.



LA MÉRIDIENTINE.*Comédie en un acte en prose, 1719.*

Silvia, fille du Seigneur Commode Vénitien, mais établi à Paris, est aimée du Chevalier de la Girouette : cet amour est réciproque de la part de Silvia ; son père l'avait approuvé ; mais il est mort d'une apoplexie avant que de pouvoir assurer leur bonheur.

Pantalon, frère du défunt, est arrivé à Paris, pour être Tuteur de Silvia, & il a amené avec lui un autre amant Italien, nommé Lelio, à qui il destine sa nièce.

En attendant le départ de Paris, Pantalon a fait fermer toutes les issues de la maison ; il ne quitte point sa nièce, & employe tous ses Domestiques à veiller sans cesse à ce que personne n'en approche.

Trivelin, Valet du Chevalier de la Girouette, cherche avec Claudine, Femme de Chambre de Silvia, des moyens pour introduire son Maître auprès d'elle ; & malgré la vigilance de

Pantalon, ils font entrer le Chevalier & le cachent dans une armoire ; le dessein de Claudine est de profiter de la méridienne que les Italiens font après leur repas : ce projet s'exécute : Pantalon & Lelio viennent pour dormir dans la salle où est enfermé le Chevalier ; mais Pantalon averti par Violette sa Servante , fait semblant de dormir : Lelio par des soupçons naturels à ceux de sa nation, emploie la même feinte, & les amants les croyant profondément endormis , s'entretiennent de leur amour : enfin Silvia inquiète & craignant que son oncle ne s'éveille, ordonne absolument au Chevalier de sortir.

Le CHEVALIER.

Non je ne puis vous quitter, non charmante Silvia...

PANTALON, *qui s'est levé.*

Vous pouvez rester tant qu'il vous plaira, j'ai fait fermer la porte de la rue, & personne ne sortira d'ici sans mon congé.

SILVIA.

O Ciel !

Le CHEVALIER.

Quel contre-tems pour mon amour.

PANTALON, *à part.*

Comment cacher ceci au Seigneur Lelio ; il faut le réveiller , & sur quel-
que prétexte le renvoyer dans sa cham-
bre... Mais la voila debout... Eh bien,
mon neveu avez-vous bien dormi ?

LELIO.

Plus de neveu Seigneur Pantalon ;
plus de neveu ; j'ai fait dans ce fauteuil
un songe qui m'a dégoûté du mariage ;
j'ai rêvé que la Signora Silvia était dans
cette salle avec un Cavalier , & qu'ils
tenaient un bois de cerf, qu'ils ont posé
doucement sur mon front... Le Cava-
lier était vêtu de rouge... Eh , parbleu
le voila ! Adieu Seigneur Pantalon ,
plus de neveu.

PANTALON.

Il a tout entendu , il ne dormait pas ;
ah , maudites canailles !

CLAUDINE, *accourant.*

Allons donc M. le Chevalier , vous
ne finissez pas ; vous ferez tant que vous

éveillerez notre bourru de Maître ;

PANTALON.

Bourru... Ah ! Madame la coquine ; vous êtes donc d'intelligence pour me trahir , avec ce maraud de Trivelin & ce coquin d'Arlequin ; (Arlequin fait semblant de ronfler ;) attends , attends , je te ferai ronfler sur un autre ton.

ARLEQUIN.

Moi ! Je ne suis pas de la fourberie ; je dors , vous le voyez-bien ; bon soir , M. Pantalon & toute la compagnie. (Il se remet à ronfler.).

PANTALON.

Bon soir , M. Arlequin , bon soir ; (il le roffe.) (Arlequin feignant de se réveiller.) On ne saurait dormir en paix dans cette chienne de maison-ci.

PANTALON.

Ah ! quelle légion de fourbes ! Patience , patience , j'attends un Commissaire & des Archers ; je veux faire pendre tout ce que je vois.

TRIVELIN.

Seigneur Pantalon , le Chevalier de la

la Girouette mon Maître n'est point un homme à pendre ; si vous parliez de le faire décoller, passe, on vous écouterait ; sachez qu'il aime Mademoiselle Silvia , avec la permission du défunt Signor Commодо son pere ; & si vous en doutez , vous pouvez prendre le chemin de l'autre monde, & le lui demander, je n'ai pas peur qu'il me démente.

PANTALON.

Que dit-il ?

CLAUDINE.

Il dit que feu le Seigneur Commодо avait intention de marier sa fille à M. le Chevalier, & j'en suis témoin, moi.

PANTALON.

Bon témoin . . . Non je ne prétends pas que ma nièce épouse un Français.

Le CHEVALIER, *en Italien.*

Eh bien , Seigneur Pantalon , je suis Italien , & de Venise comme vous ; je suis fils du Seigneur Fabio , que vous devez connaître.

PANTALON, *sévèrement.*

Vous êtes ce fils que le Seigneur Fa-

bio fait chercher depuis si long-tems !
 Oh ! je ne vous méherai pas ; je pré-
 tends vous remener à votre père, qui
 est mon meilleur ami ; & afin que vous
 ne m'échappiez pas... je veux que vous
 épousiez ma nièce.

Le CHEVALIER.

Ah ! Seigneur Pantalon, vous me
 rendez la vie en m'accordant Silvia.

SILVIA.

Ah ! mon oncle, que je vous aime !

TRIVELIN.

Voilà ce qui s'appelle un amour
 naissant.

CLAUDINE.

Comment M. le Chevalier de la Gi-
 rouette, vous êtes Italien ?

Le CHEVALIER.

Silvia paraissait si prévenue pour la
 France, que j'ai cru devoir prendre un
 nom Français.

TRIVELIN.

Le petit dissimulé, il ne m'en avait
 rien dit ! O ça Monsieur, vous avez été
 amant Français ; ne vous avisez pas
 d'être mari Italien.

A tout l'

LE MAI.

Comédie en un acte en prose,

21 Mai 1719.

La scène se passe dans un Village auprès d'Amiens ; & le théâtre représente une avenue, au fond de laquelle est un vieux Château.

Trivelin , Maître - d'Hôtel du Seigneur du Village, se plaint de la grande & peu délicate chère que l'on va faire au Château , à l'occasion du Mai.

TRIVELIN.

Ah ! te voila cousin ! Comment te trouves-tu dans cet équipage masculin ?

THÉRESE, *habillée en Payfan.*

Fort mal , & je vous fais mauvais gré de m'avoir obligée à le prendre.

TRIVELIN.

Ma chere cousine vous êtes une ingrate ; comptez que cet habit de Berger vous sied à merveilles ; vous avez toute la physionomie de feu Céladon ; j'ai vu son portrait dans une tapisserie , on le prendrait pour le vôtre.

THÉRESE.

J'aurais mieux été dans mes habits de Payfanne pour assister à la fête du Mai.

TRIVELIN.

Mais, cousine, me prenez-vous pour un imbécile ? Oubliez-vous que j'ai de l'érudition , & que j'ai été le Magister de ce Village avant que d'être le Maître-d'Hôtel du Seigneur ? Allez cousine , je fais quand il me plaît , retourner du latin comme une aumelette.

THÉRESE.

Soit ; mais...

TRIVELIN.

Croyez-vous qu'il n'y ait pas du dessein dans le déguisement que je vous ai conseillé ?

THÉRESE.

Et quel est-il ce beau dessein ?

TRIVELIN.

N'êtes-vous pas amoureuse de Colin, fils unique de Madame Simone, la plus riche veuve de ces cantons ?

THÉRESE.

Oui.

TRIVELIN.

Madame Simone n'est-elle pas une folle de Paysanne , qui prétend être aussi jeune à quarante ans qu'une Bourgeoise coquette à cinquante ?

THÉRESE.

On le dit ainsi.

TRIVELIN.

Cette Madame Simone qui veut être moins âgée que son fils Colin , ne l'empêche-t-elle pas de se montrer , de crainte qu'on ne s'imagine le contraire ?

THÉRESE.

C'est ce qui fait que je vois si rarement mon cher Colin.

TRIVELIN.

Colin n'est-il pas un sot ?

THÉRESE.

Ho ! non , non.

TRIVELIN.

Ho ! si , si ; attendez & vous en conviendrez ; Colin n'est-il pas un sot qui

P iij

obéit trop exactement aux ordres de sa mere, & qui n'ose vous voir autant que vous le souhaiteriez tous deux ?

T H É R È S E.

Hélas, oui !

T R I V E L I N.

N'est-il pas vrai que Madame Simone ne vous connaît pas, puisque vous êtes d'un hameau voisin où elle ne va gueres, & que de plus, cette digne veuve avant que d'être Fermiere en Picardie, a été Femme de chambre à Paris, d'où elle a rapporté ses bons principes de coquetterie ? Madame Simone n'apperçoit jamais les femmes que quand il n'y a pas d'hommes à regarder.

T H É R È S E.

Sur ce pied-là elle ne m'a pas vue les deux fois qu'elle a passé dans nos cantons ; il était Fête, les hommes jouaient à la boule hors du Village ; Madame Simone n'y fera pas entrée.

T R I V E L I N.

Eh bien cousine, ai-je eu tort de vous déguiser en Payfan ?

THÉRESE.

Qu'a de commun ce que vous venez
de dire avec mon déguisement ?

TRIVELIN.

Voilà une fille bien neuve ! Quoi !
vous ne comprenez pas que sous cet
habit & sous le nom de Grégoire dont
je vous ai fait présent ; *primo*, je vous
soultrais aux Fleurettes libertines des
petits Maîtres Picards, qui viendront
s'enivrer à la Fête d'aujourd'hui ? En-
suite comme on vous a toujours enfer-
mée aussi-bien que Colin, vous n'êtes
gueres connue ; ainsi vous pourrez pro-
fiter de la cérémonie du Mai pour babil-
ler tendrement avec votre cher Colin.

THÉRESE.

Ah ! mon cher cousin vous avez
raison ; tenez sans savoir votre projet,
je l'ai déjà exécuté, je viens de parler
à Colin.

TRIVELIN.

Vous venez de parler à Colin ?

THÉRESE.

Oui, dans l'instant que vous m'avez

quittée pour aller chez le Boulanger ; j'ai trouvé Colin à deux pas d'ici ; je lui ai parlé ; & sans une Payfanne fort parée qui nous regardait ; je lui parlais encore ; mais dès que Colin l'a aperçue , il s'en est enfui... Eh ! tenez la voila là-bas.

TRIVELIN.

Fuyez-la aussi, c'est Madame Simone.

THÉRESE.

La mere de Colin ?

TRIVELIN.

Oui, laissez-moi avec elle, je suis son confident, aussi-bien que le vôtre.

Madame Simone arrive en rêvant, Trivelin l'aborde ; & lui nomme tous ceux qui lui font la cour pour découvrir le sujet de sa rêverie ; elle en fait la satire à mesure qu'il les passe en revue, & elle le questionne sur celui qu'elle a vu s'entretenir avec son fils : Trivelin veut changer de conversation, mais elle en revient toujours à ce jeune Payfan : Trivelin lui dit qu'il s'appelle Grégoire, & qu'il est son cousin ; il découvre aisément l'intérêt qu'elle y prend, n'ignorant pas qu'elle est sujette à de pareils

impromptus ; il la presse de s'expliquer , & après quelques façons , elle avoue qu'elle est déterminée à l'épouser : il veut ensuite l'en dégoûter ; mais elle lui fait sentir l'avantage que ce sera pour le cousin d'épouser une veuve comme elle.

SIMONE.

Je suis riche en bled , en volaille , en bêtes à cornes.

TRIVELIN.

Il est vrai que vous n'avez presque rien perdu à la mort de votre mari.

SIMONE.

Voici le Collecteur Blaise , le Tabelion Lucas , tous deux me poursuivent ; permettez que je vous quitte pour les éviter.

TRIVELIN.

Et pour aller chercher le jeune cousin.

Trivelin félicite les deux rivaux de la bonne intelligence qui paraît entre eux.

LUCAS.

Elle est bien fondée ; nous venons du Cabaret : on peut boire ensemble , & aimer séparément.

TRIVELIN.

Vous pourriez même, avec Madame Simone, pousser plus loin les droits de la Communauté.

Blaise dit à Trivelin qu'il a une petite affaire à lui communiquer, qu'il veut auparavant examiner à fond. Ils sortent, & Trivelin, après quelques réflexions sur une union aussi rare entre deux Rivaux, imagine de profiter du penchant, dont Madame Simone lui a fait confidence, pour avancer le bonheur des jeunes amans qu'il protège : ils arrivent l'un & l'autre ; Colin conte à sa Maîtresse les chagrins qu'il a tous les jours à essuyer de la part de sa mere, pour lui donner envie de le consoler. Madame Simone paraît ; Colin se sauve : Thérèse en veut faire autant ; mais Trivelin l'en empêche, & lui dit de tout mettre en usage pour plaire à la mere de son Amant ; que son bonheur en dépend : il sort pour faire la cour à Madame Simone ; en affectant du mystère & passant à côté d'elle, en lui faisant valoir la complaisance de la laisser seule avec son beau Cousin.

La conversation ne languit pas entre la Fermiere & Thérèse, qui se défend

d'abord avec une extrême naïveté, & lui répond ensuite à ses attaques; par des équivoques passablement vives. Mad. Simone a beau rassurer le prétendu Grégoire sur son prétendu mérite; il s'obstine toujours à soutenir qu'il n'est pas propre à faire le bonheur d'une veuve, & qu'elle trouverait une différence trop marquée entre le mari mort & le vivant.

Trivelin la vient rejoindre; il entreprend de les concilier; & en dépit de Madame Simone & de Thérèse, qui craint d'être trahie, il arrête le mariage de la veuve avec le beau Grégoire & celui de Colin avec Colette, jeune Paysanne d'un Village assez éloigné, ce qui mettra la mere de Colin à l'abri du danger de le voir marié dans le même Village. Madame Simone oppose beaucoup de difficultés; que Trivelin leve. Quant au peu d'empressement du jeune Grégoire, Trivelin rassure la Fermière, & lui répond de ses sentimens attendu qu'il en est le Tuteur, non qu'il soit orphelin, mais parce qu'il est aussi le Tuteur de son pere, de sa mere & de toute la famille. Les équivoques égayent encore cette scène, à la fin de laquelle il amène Madame Simone à son but;

elle lui dit qu'elle se repose de tout sur lui ; mais Colette ne témoigne pas la même confiance , quoique Trivelin ait mis tout en usage pour la rassurer , sans se rendre suspect à la veuve.

On entend quereller derrière le théâtre. Blaise le Collecteur , Lucas le Tabellion , Guillaume le Boucher , & Jacques le Vigneron , tous quatre Amants de Madame Simone , sentrent avec Colette , cette jeune Payfanne , que Trivelin fait semblant de vouloir marier avec Colin , & qui est venue à la Fête. Chacun d'eux prétend que l'honneur de planter le Mai devant la porte du Château lui appartient ; Blaise en sa qualité de Collecteur , Lucas comme étant Tabellion , & Colette au nom des filles de tout le canton : Trivelin se propose pour médiateur , & commence par les faire convenir qu'il sont tous des bêtes , & qu'il a plus d'esprit qu'eux. Ils apperçoivent bien , dit-il , que la rivalité des quatre hommes , & l'envie d'épouser Madame Simone , ont tant de part à leur division que la préférence qu'ils poursuivent au sujet du Mai : il ajoute que pour éviter les suites que pourroit avoir cette double concurrence , il est d'avis qu'on en remette la décision au

Fort, & que celui qui aura la plus courte paille, épousera Madame Simone, & plantera le Mai : la Fermière n'est pas de cet avis, & témoigne sa crainte à Trivelin, qui la rassure & lui promet tout bas qu'elle aura Grégoire. Tous les hommes consentent, excepté le jeune Grégoire, qui veut s'y opposer ; mais Trivelin le fait taire, en lui disant qu'il lui convient bien de jaser, lui qui est le moins homme de la Compagnie. Le Tabellion en dresse un acte, mais Colette proteste au nom des filles, & Trivelin sous prétexte de l'apaiser, fait insérer dans l'acte que si la courtépaille échoit à une fille, elle épousera Colin, & aura les honneurs du Mai.

L'acte dressé sans contradiction, tout le monde signe ; Trivelin le met dans sa poche, ordonne gravement à tous les prétendans de lui tourner le dos, ce qu'ils font : lorsqu'il a préparé les pailles, il les avertit d'approcher ; chacun tire la sienne, & Trivelin ayant donné un coup d'ongle à celle de Grégoire, il est déclaré Vainqueur ; Madame Simone applaudit ; Blaise veut disputer, & dit mesurons ; vous avez beau mesurer, dit-il, la paille du cousin

n'augmentera pas ; Colin arrive , Trivelin lui reproche de se faire attendre , quand sa mere consent à le marier avec une jolie fille qui est amoureuse de lui : Madame Simone dit qu'elle ne prétend plus qu'il épouse Colette , puisqu'il n'a pas été favorisé du sort ; mais elle est bien surprise d'apprendre que le beau Grégoire est une fille ; elle est désespérée de s'être ainsi trouvée dape. Les quatre autres Amans , piqués de la préférence marquée qu'elle a paru donner à Grégoire , refusent de l'épouser ; elle s'en prend à Trivelin , qu'elle querelle & qu'elle veut battre ; mais il dit qu'il consent à réparer tout le tort qu'il lui a fait , en l'épousant ; elle s'y détermine volontiers , & tout le monde étant d'accord , la Pièce finit par la cérémonie du Mai & par un Vaudeville ; elle n'a point été imprimée , non plus que la précédente ; & ni l'une ni l'autre ne se trouvent dans le Recueil des Œuvres de Fuselier , qui en est l'Auteur.

**LA RUPTURE DU CARNAVAL
ET DE LA FOLIE.**

*Comédie & Parodie en un acte en prose ;
6 Juillet 1719.*

MOMUS, à la Folie.

Vous avez l'air bien triste & bien
mélancholique ? depuis que vous fré-
quentez l'Opéra, vous ne parlez plus
que par sentence comme un Ecran.

La F O L I E.

Je ne veux plus chanter, je suis lasse
de débiter de la Métaphysique à l'Opéra.

M O M U S.

C'est pourtant un chef-d'œuvre d'a-
voir trouvé le moyen de réduire la
Métaphysique en chansons, & la Mo-
rale en rigaudons.

La F O L I E.

Je suis résolue de me marier.

M O M U S.

Avec le Carnaval, sans doute.

La F O L I E.

Non, je ne veux point d'un Mari qui reste si long-temps à table, & qu'on n'en sçaurait tirer le soir; je dois assembler ici tous mes Sujets, afin de choisir un Epoux.

M O M U S.

Cela sera impossible; car quand les plaines de Grenelle, de Saint Denis & des Sablons seraient jointes ensemble, elles ne pourraient les contenir, à moins qu'ils ne vinssent par des Députés, encore le cortége serait-il nombreux.

Un Officier des Gardes de la Folie vient de sa part pour prendre l'ordre de Momus; ce Dieu lui demande le sujet du bruit qu'il vient d'entendre: ce sont, dit l'Officier, quelques Rebelles; que la Raison voulait faire révoquer contre la Folie. Momus demande quels sont ces Rebelles?

L' O F F I C I E R.

C'est un vieux Philosophe Péripatéticien.

M O M U S.

Un Philosophe Péripatéticien! Il a

grand tort ; car son maître Aristote a bien produit des foux , à commencer par Alexandre.

L'OFFICIER.

Il y a encore un grand homme à cor-
sage allongé & au tein jonquille , qui se
nomme M. de la Griffe.

M O M U S.

Oh , oh ! voilà un nom d'Huissier.

L'OFFICIER.

Point du tout ; c'est un Poète qui
prétend attaquer la Folie , & l'exter-
miner s'il est possible.

M O M U S.

Ce Poète-là n'y pense pas , ce serait
commettre un matricide.

L'OFFICIER.

Il dit aussi qu'il veut faire des Opé-
ra raisonnables.

M O M U S.

Cela étant , il mérite le pas sur ceux
qui en font de déraisonnables. . . Est-
ce-là tout , M. l'Officier ?

L'OFFICIER.

Il y a encore un homme qui se dit Médecin, & qui prétend guérir toutes les maladies présentes, passées & à venir, avec une liqueur que les ignorans prendraient pour de l'eau de la Seine.

MOMUS.

Je le crois; ce ne sont pas les Porteurs d'eau qui tirent le meilleur parti de la rivière.... Cependant si le Médecin a bien des pratiques, il n'y a qu'à le relâcher; allez M. l'Officier, voilà qui est bien.

Le Carnaval ivre & s'appuyant sur Arlequin, arrive en chantant :

Bachus laisse-moi soupiser :

Amour laisse-moi boire.

Il apperçoit Momus ; & se plaint à lui des rigueurs de la Folie, qui se rit de ses plus tendres soupirs.

La Folie survient, le Carnaval & elle s'expliquent sur leur rupture, & le

Carnaval sort avec **Arlequin**, en chantant.

Allons à la Guinguette, allons, &c.

Momus sort quelque temps après, & laisse la **Folie** seule, l'**Amour** vient à elle, & sur ce qu'elle paraît surprise de le voir si-tôt de retour de **Cythere**; l'**Amour** lui dit que depuis qu'il a goûté l'**Architecture** moderne de ses temples de **Passy** & du moulin de **Javelles**, il ne peut plus s'accommoder de ceux de **Paphos** & d'**Amathonte**, où il n'y a ni chambre secrète, ni escalier dérobé; depuis que je suis grand garçon, je ne suis plus si difficile au coucher, lit de camp, botte de paille, gazon, tout m'accommode.

La F O L I E.

Mais, que dira **Pfiché**?

L' A M O U R.

Je ne l'aime plus.

La F O L I E

Et qui est celle qui fait à présent votre bonheur?

L' A M O U R.

Vous.

La F O L I E.

Vous êtes bien concis.

L' A M O U R.

Oh ! diable, depuis quelques années, j'ai quitté tout ce verbiage pompeux, dont je me servais dans les Romans, je suis devenu aussi laconique qu'un Caissier, à qui l'on demande de l'argent.

La F O L I E.

Et vous répondez aussi facilement oui, qu'il dit toujours non.

L' A M O U R.

Mais en récompense, si je parle peu, je gesticule beaucoup.

La F O L I E.

Vous avez raison, car vous ne sauriez le faire qu'avec grace.

L' A M O U R.

Ma foi, vous l'entendez; vous savez, sans doute que les gestes expriment mieux que les paroles.

La F O L I E.

Ma foi, mon cher Amour, si vous

n'aimez plus Psiché, je vous avouerai que je n'aime plus le Carnaval ; c'est vous que j'ai destiné à le remplacer ; il y a long-temps que notre union aurait dû se faire , &c. Elle lui apprend ensuite qu'elle a ordonné une fête pour lui , & qu'elle va se parer pour y briller davantage ; elle sort , & Psiché arrive & fait à l'Amour de grands reproches sur son infidélité ; l'Amour lui répond fort cavalierement.

P S I C H É.

Hélas ! lorsque j'étais fille , vous ne me parliez pas ainsi.

L' A M O U R.

Lorsque vous étiez fille , j'étais garçon : c'est fort différent ; mais faisons mieux , séparons-nous.

P S I C H É.

Non , non , cela ne sera pas ainsi ; je plaiderai ; je suis jeune ; je solliciterai , & nous verrons.

L' A M O U R.

Il vous reste une meilleure ressource ; soyez coquette ; Mars vous lorgne , ma mere s'y connaît bien , & l'on peut en

route assurance faire emplette d'un galant qu'elle a marchandé.

P S I C H É.

Allez, Monsieur, je ne veux point des restes de votre mere Vénus.

L' A M O U R.

C'est avoir l'appetit glouton.

Psiché outrée des mépris de l'Amour, s'évanouit entre ses bras ; Momus arrive fort à propos pour l'aider à la placer sur un siège de gazon ; l'Amour lui demande son secours, non pour la faire revenir, mais pour l'en délivrer ; Momus rêve un instant... Il lui dit qu'il en a trouvé le moyen, qu'il va l'exécuter.

L'Amour sort, & Momus évoque le fleuve Lethé, à qui il demande de son eau, pour faire boire à deux Amans qui commencent à ne plus s'aimer. Le fleuve lui demande à quoi ses eaux sont bonnes ; on voit bien, répond Momus, que vous êtes le fleuve Lethé, il n'y a que lui qui puisse oublier son mérite : que feroit-on sans vos eaux ? C'est par leur moyen qu'on voit tous les jours des Barbons qui oublient leur âge ; des faquins qui oublient leur naissance, des grands Seigneurs qui oublient leurs dettes.

tés, des Coquettes qui oublient leur amour, des Normands qui oublient leurs promesses, & des Gascons qui oublient leur bourse lorsqu'ils vont au Cabaret. (1)

Arlequin qui fait le fleuve, dit qu'il va chercher de ses eaux, & revient un instant après avec un pot, dans lequel il n'y a rien. Momus lui ordonne de retourner; mais Arlequin lui dit que s'il retourne, il apportera l'eau sans le pot; ce qui engage Momus à y aller lui-même; il arrive aussi-tôt, & après avoir fait revenir Pîché de son évanouissement; il lui fait boire de l'eau, il en fait aussi avaler plusieurs coups au Carnaval malgré sa répugnance, & l'eau fait pleinement son effet; car ce dernier ne se souvenant plus de la Folie donne la main à Pîché, qui a pareillement oublié l'Amour.

Ce parfait oubli est assuré par la présence de l'Amour & de la Folie, qui arriveront en se donnant la main, & se font mille caresses, sans pouvoir rendre jaloux les Buveurs d'eau; le plaisir

(1) Cette scène pourrait bien être la source du Fleuve d'Oubli de le Grand; ce ne serait pour elle qu'un mérite de plus.

qu'ils ont de se voir débarassés de leurs anciens amans, ne leur permet pas de différer plus long-temps leur nouvelle union ; ils ordonnent que la fête commence.

Cette fête est un balet, mêlé de chants & composé des suivans de la Folie ; sçavoir : deux hommes de Robes, deux Guerriers, deux Marins & deux Petits Maîtres : le divertissement est terminé par une danse de la Folie & par un Vaudeville (1).

(1) Cette Pièce qui paraît une espèce de Parodie du balet du Carnaval & de la Folie, que l'on remettait alors au théâtre de l'Opéra, est de Fusellier, & n'a point été imprimée.



LA FORCE DU DESTIN.

*Canovas Italien en trois actes, le
5 Août 1719.*

Dom Carlos, frère du Roi défunt ;
& Tuteur de Dom Alphonse & de Dom
Ferdinand ses fils, ordonne au premier
de ces deux Princes d'exécuter la pro-
messe qu'il a faite à son pere d'épouser
Rosaure, fille d'un Seigneur Castillan,
à qui le feu Roi était redevable de sa
Couronne.

Alphonse fait paraître un grand em-
barras, parce qu'il aime passionnément
la Duchesse Déjanire, avec laquelle il
a été élevé ; c'est en vain que Dom
Carlos lui représente le respect qu'il
doit aux dernières volontés de son
pere, & la perte de sa Couronne, qui
par son refus, passera sur la tête de son
frere Ferdinand, qui pourra bien con-
sentir à acquitter la reconnoissance que
leur pere leur a imposée.

Après bien de l'agitation de la part
d'Alphonse sur la préférence qu'il doit
donner à son amour ou à la possession de
son Royaume ; pressé par Dom Carlos,
il se détermine enfin à épouser Rosaure.

Tome I.

Q

La Duchesse Déjanire est au désespoir de l'inconstance de son Amant ; mais Dom Carlos lui propose d'épouser Ferdinand, qu'elle accepte par dépit.

Dans l'intervalle des préparatifs des deux nœces, Alphonse ne saurait oublier sa chère Déjanire, & ne perd aucune occasion de la voir & de l'entretenir ; celle-ci lui reproche son avidité de régner, & le sacrifice honteux qu'il lui a fait de son amour.

Rosaure qui va devenir Reine par son mariage avec Alphonse, ne peut se dissimuler l'amour qu'il conserve pour sa Déjanire ; elle est confirmée dans cette opinion lorsqu'elle le surprend baissant avec tendresse un gant que cette Duchesse a laissé tomber.

D'un autre côté, Ferdinand n'est pas moins jaloux de Déjanire, qui ne lui montre aucun penchant quoiqu'elle lui ait promis de l'épouser.

Cependant Alphonse ne cesse de poursuivre Déjanire, & en obtient un rendez-vous dans le jardin du Palais pendant la nuit. Il lui promet pour la rassurer qu'il en fera fermer les portes, afin que Ferdinand ne puisse pas les surprendre ; Déjanire se rend au jardin plutôt pour reprocher à Alphonse sa perfidie.

que pour répondre à sa passion ; le Roi au désespoir de voir sa constance & sa fermeté, la menace de toutes sortes de violences ; elle feint d'aller dire un mot à sa suivante, & revient avec une épée, dont elle jure qu'elle va se donner la mort, s'il ne se retire à l'instant. Alphonse désespéré d'une semblable résolution, prend le parti de la quitter ; cependant il ne perd pas l'espérance de la fléchir & de contenter sa passion. Il lui fait dire une seconde fois de se rendre au jardin, parce qu'il a des choses de la dernière conséquence à lui communiquer ; il ajoute que c'est la dernière grace qu'il lui demandera ; elle lui fait dire qu'elle ira au rendez-vous, & en même-temps, elle va faire confidence à la future Reine de tout ce qui s'est passé.

Mais Arlequin qui a sçu que le Roi devait venir trouver Déjanire dans le jardin, accourt en avertir Ferdinand son Maître, qui transporté de colere, a trouvé le moyen de descendre par la fenêtre ; il vient au jardin, où il arrive dans le même-temps que la Reine, & Déjanire s'y étaient rendues ; Déjanire qui entend marcher dans l'obscurité, demande si ce n'est pas le Roi ; Fer-

dinand ne doute plus de l'infidélité de Déjanire lorsqu'elle lui offre de le suivre dans son appartement; Ferdinand l'accepte, mais la Reine prend la place de Déjanire, & s'en va avec Ferdinand.

Un moment après le Roi arrive, & trouve Déjanire, qu'il emmène aussi dans son appartement. Cependant Ferdinand, qui croit être avec Déjanire, lui fait de vifs reproches sur sa perfidie; mais on apporte de la lumière, & il est bien étonné de voir que c'est la Reine; on accourt au bruit, Dom Carlos, le Roi & Déjanire ne sont pas médiocrement surpris de le trouver l'épée à la main; après un moment de silence, Dom Carlos prononce que le Destin s'oppose, sans doute au mariage de Ferdinand avec Déjanire comme à celui du Roi avec Rosaure; qu'il faut bien que ce Prince épouse Déjanire, puisqu'il l'a aimée toute sa vie, & que quelque chose que l'on fasse, on ne pourrait les séparer.

Ferdinand qui avait autrefois aimé Rosaure, consent à l'épouser; elle se résout à devenir sujette, après avoir été au moment d'être Reine; & le Roi touché de cette générosité, lui promet de

les combler tous les deux d'honneurs
& de bienfaits.

Ce Canevas Italien en trois actes,
est tiré d'une Comédie aussi Italienne
de Cicognini, intitulée *la Porta del*
Fato o i Matrimonii del Morti. Ce der-
nier titre n'a rien de commun avec la
Pièce dont on vient de rendre compte.

LE PERE DE BONNE FOI.

Canevas Italien, en un acte, 14 Septembre
1719.

Pantalon, Banquier Vénitien, ayant
essuyé des pertes considérables dans son
commerce, se retire à sa maison de
campagne avec ses deux filles Flaminia
& Silvia, autant pour y vivre avec éco-
nomie, que pour éviter que ses filles ne
fréquentent des amans. Cependant Lelio
& Mario qui aiment ces deux sœurs &
qui ont trouvé plusieurs occasions de
les voir sans que Pantalon en ait jamais
rien sçu, sont instruits par elles de la
résolution de leur pere.

Lelio qui a une petite maison de
campagne peu éloignée de celle de

Silvia d'une maniere trop libre ; il prétend ne point souffrir de pareilles familiarités dans la maison de son ami Pantalon ; celui-ci a beau lui dire qu'il n'en est point offensé, il ne peut les appaiser : la querelle s'échauffe, & Lelio tire un pistolet de sa poche qu'il présente à Mario. Pantalon épouvanté, prend la fuite & va s'enfermer dans un cabinet ; c'est dans ce tems que Lelio & Mario ont tout le tems d'entretenir leurs Maîtresses, de leur faire part du stratagème qu'ils ont imaginé, & de les déterminer à venir dans la maison de Lelio après leur avoir juré la foi de mariage.

Pantalon revient tout effrayé chercher ses filles qu'il ne trouve plus, mais un moment après il rencontre Lelio & Mario, qui lui apprennent qu'ils ont fait la paix ensemble ; il les en félicite ; ils ajoutent qu'ils vont rejoindre deux Dames qui viennent d'arriver chez Lelio pour s'y marier, l'une avec Lelio, l'autre avec Mario. Pantalon ravi de cette conjoncture, les prie de les amener à ses filles, & dit qu'ils pourraient en faire la nôce dans sa maison. Les deux Amans vont chercher leurs Maîtresses, qu'ils amènent voilées, Pan-

talon leur témoigne le plaisir qu'il a de les recevoir chez lui, où il veut absolument que toutes les cérémonies de mariage se fassent. Lelio accepte la proposition & lui demande s'il ne changera point de sentiment; Pantalón l'assure qu'il ne s'en dédira pas. Alors les deux filles ôtent leurs voiles & se jettent aux pieds de leur pere qui s'attendrit & consent à tout.

Cette Piece fut donnée pour faire connaître les mœurs de Venise.



MELUSINE.

*Comédie en trois actes , en prose ,**31 Décembre 1719.*

Melusine dit à son Valet Trivelin , qu'elle est amoureuse d'un aimable Cavalier qui passait sur sa terre de Lusignan , & qu'elle y a retenu par l'effort de ses enchantemens. Au même instant un lutin vient l'avertir qu'une jeune Demoiselle & sa Nourrice sont sur sa terre & ne peuvent en sortir sans sa permission. Le Marquis de Sainte-Fleur & Scapin son Valet , qui sont la prétendue Demoiselle & la prétendue Nourrice , arrivent , & apprennent que le Marquis de Sainte-Fleur est promis en mariage à une jeune personne nommée Silvie , mais que ne la connoissant pas , il a voulu voir par lui-même si elle était aussi aimable qu'on le publiait ; que profitant d'un bal qu'on donnait chez cette belle Silvie , il s'était déguisé en femme & son valet en nourrice pour s'y trouver sans être connus , mais que malheureusement il s'est égaré en chemin & est tombé dans l'enchantement de Melusine.

Silvie parait aussi déguisée en homme & maudit l'imprudente partie de chasse qui l'a fait ainsi travestir & se perdre dans la forêt enchantée du Château de Lusignan.

La conversation se lie entre le Marquis de Sainte-Fleur & Silvie; ils se demandent mutuellement leur nom, le Marquis prend celui de Silvie & celle-ci celui du Marquis, ce qui les étonne également: mais le sexe de Silvie est reconnu par l'indiscrétion d'Arlequin, ce qui cause une extrême joie au Marquis qui en devient amoureux.

Trivelin, par ordre de Mélusine, transporte Silvie dans l'île perdue pour s'y regarder dans une glace; qui au lieu de représenter la personne qui s'y mire, offre la figure de celle qu'elle aime.

SILVIE

Mais, à quoi bon m'amener ici?

TRIVELIN.

C'est ce que je ne vous dirai pas. Mélusine qui craint de vous ennuyer, m'a seulement ordonné de vous divertir par la vue des curiosités qui sont ici. Voyez-vous ces deux grosses fioles

Q vj

là bas dans ce coin? C'est là qu'on a renfermé la bonne foi gauloise & la fidélité conjugale.

SILVIE.

Cela est fort ancien... & ces vases de Porphyre?

TRIVELIN.

Tu-Dieu, c'est dans ce canton-là qu'étoit le philtre qui renfermait la raison de Roland? Cet endroit-là n'est réservé que pour des illustres; Héros, Poètes, Philosophes, Musiciens, Peintres, Géomètres; chacune de ces bouteilles renferme la raison de quelque homme célèbre.

SILVIE.

Et ces urnes scellées hermétiquement?

TRIVELIN.

Elles renferment pour jamais la parole des Normands & la pudeur des Gascons.

SILVIE.

Et ces fioles qui sont si petites?

TRIVELIN.

Elles renferment de très-petites choses.

fes ; la science d'un Médecin, la modestie d'un Auteur & la probité d'un Procureur.

SILVIE.

Ce magasin est rempli de merveilles!

TRIVELIN.

Cela n'est pas étonnant; on y ferait tout ce qui se perd sur la terre pour n'y plus reparaître; vous n'avez pas vu la centième partie de nos curiosités; nous avons ici les moules tant regrettés du recitatif de Lulli & des vers de Quinault; on pourrait aussi vous y faire voir la noblesse du tragique & le plaisant de la Comédie qui sont perdus depuis dix ans (1); je veux encore vous montrer une pièce assez rare, regardez-vous dans ce boute-lin aussi clair qu'une glace de Venise (*à part*), observant un peu la figure de la Maîtresse qui va paraître.

SILVIE.

O Ciel!

(1) *Nota.* Qu'il y a 45 ans que l'on jouait cette Pièce, & que les curiosités de ce cabinet sont beaucoup augmentées depuis ce temps-là.

TRIVELIN, *à part.*

O himé ! La Maîtresse de ce fripon-là a toute l'encolure du Marquis de Sainte-Fleur, mon dernier Maître, que j'ai un peu volé.

SILVIE.

Voilà un bouclier miraculeux, je ne me lasse point de le voir.

TRIVELIN.

Apparemment que vous connoissez la personne que vous avez vu dans ce bouclier?

SILVIE.

Non ; je l'ai vu dans le bois de Melusine, nous avons été séparés par des lutins, dans le moment que nous allions mutuellement nous confier notre sort.

TRIVELIN, *à part.*

La rivale de Melusine passera mal son tems, puisqu'elle est sur ses terres.

SILVIE.

La Fée prétend-elle m'enfermer dans ce magasin pour le reste de mes jours?

TRIVELIN.

Non, c'est dans son appartement qu'elle vous enmagasinera.

Melusine apprend par Trivelin qu'elle a une rivale, mais que cette rivale est en son pouvoir. Elle rend Silvie invisible pour tout le monde, & fait usage d'une ceinture qui la fait paraître telle qu'elle veut. Elle aborde Silvie sous la figure d'une vieille.

M E L U S I N E.

Bonjour mon aimable & solitaire Cavalier.

S I L V I E.

O ciel ! Elle me voit, c'est une vieille Fée ; gare la déclaration. .

M E L U S I N E.

Pourquoi marquez-vous cet étonnement ?

S I L V I E.

C'est que vous êtes la première personne qui m'ait apperçue depuis une heure que je m'offre aux regards de ceux qui se présentent ; c'est quelque enchantement, quelque méchanceté de Melusine, mais je parle peut-être à une Fée de ses amies.

M E L U S I N E.

Parlez hardiment, c'est une récréation pour nous autres Fées, que d'en-

tendre médire de nos Compagnes.

SILVIE.

Ah ! bonne Fée, prêtez-moi votre secours.

MELUSINE.

Vous ne pouviez pas mieux tomber ; je suis la Fée complaisante.

SILVIE.

Votre nom annonce votre caractère bienfaisant.

MELUSINE.

Je vous en réponds, c'est moi qui inspire toutes les complaisances qu'on a dans le monde.

SILVIE.

Est-il bien vrai, grande Fée, que vous m'accordez votre protection contre la fatigante Melusine ?

MELUSINE, *à part*.

Je vais essayer une confidence qui ne me divertira pas.

SILVIE, *à part*.

Cette vieille Fée voudrait-elle devenir la rivale de Melusine ? Je ne ferais pas mal lotie.

MELUSINE.

Quel est votre embarras ? Vous défiez-vous de ma puissance ? Sachez que je fais de Melusine tout ce que je veux, qu'elle ne peut rien opérer sans mon aveu , & qu'il ne tient qu'à moi de détruire dans un moment tout ce qu'elle a fait dans un siècle.

SILVIE.

Eh bien, puissante Fée, délivrez-moi des importunités de Melusine, & puis-que vous la connaissez, vous concevez bien que je ne puis pas l'aimer, moi.

MELUSINE.

Je ne conçois pas bien cela ; il me semble que Melusine peut être aimée.

SILVIE.

On voit bien que vous êtes la Fée complaisante, puisque vous flattez jusqu'à Melusine.

MELUSINE, *à part.*

Le petit traître !

SILVIE.

De plus , il faut que je vous avoue la vérité de mon aventure ; vous êtes trop

sincere avec moi pour que je puisse vous dissimuler plus long-tems que je suis fille.

MELUSINE.

Vous êtes fille ! ah ! Je suis au désespoir.

SILVIE.

Est-ce que vous ne protégez que les garçons ?

MELUSINE, *ôtant sa ceinture.*

Oui, perfide, c'est moi ; tremble après ce que je viens d'apprendre . . . détruisons son invisibilité. Je veux que tout le monde soit témoin de l'exemple que je vais faire.

Le Marquis de Sainte-Fleur qui a reconnu Trivelin, lui a pardonné sa friponnerie en faveur des services qu'il a promis de lui rendre. Ils arrivent dans le moment que Melusine est dans la plus grande colere contre Silvie.

TRIVELIN, *au Marquis.*

Ouf. Voici la Fée, & nous n'avons pas encore arrangé ce que nous lui dirons.

Le MARQUIS, *à Trivelin.*

Déclarons-lui que je suis un homme, elle ne sera plus jalouse de moi.

MELUSINE.

Ah ! Trivelin , tu me vois dans une colere affreuse ,... Qui est cette fille ?

TRIVELIN.

C'est celle que j'ai vue dans le bouclier de cristal.

MELUSINE.

Je ne veux rien savoir davantage.

TRIVELIN.

Mais cette fille n'est pas si fille que vous pensez. . . .

MELUSINE.

Qu'elle soit fille ou femme , il suffit qu'elle soit l'amie de cette insolente-là , elle mérite ma haine.

TRIVELIN, *bas au Marquis.*

Gardons-nous bien à présent de dire que vous êtes un garçon , la Fée a perdu la partie avec son inconnu féminin , elle voudrait peut-être prendre sa revanche avec vous.

MELUSINE.

Lutins , accourez & enfermez - moi ces deux filles-là ensemble , sans autre compagnie.

Le MARQUIS, *à part.*

Ah! quel bonheur! on va m'enfermer avec celle que j'aime!

SILVIE, *à part.*

O ciel! que va-t-elle faire? M'enfermer seule avec un Amant aimable, quel péril pour ma sagesse; ah! de grace, Madame, ne me faites point enfermer avec cette personne-là.

MELUSINE.

Eh! pourquoi ce dégoût?

SILVIE.

Madame, c'est l'unique grâce que je vous demande.

MELUSINE.

Puisque vous haïssez cette personne-là, je suis charmée de cette antipathie, votre haine fera votre supplice. Lutins, qu'on les emmene.

TRIVELIN, *bas à Sylvie & au Marquis.*

Allez, je penserai à vous; (*à Melusine*) vous les avez assorties à merveille, vous entendez parfaitement bien à les punir; je crois qu'elles ne seront gueres tranquilles dans la prison où vous les

Envoyez. Les y laisserez-vous longtemps?

MELUSINE.

Mais, non; un demi-siècle seulement.

TRIVELIN.

Ma foi, ils s'y ennuyeron't à la fin.

MELUSINE.

Et vous, Lutins, qui me servez de pages, je vous abandonne pour vos menus plaisirs le Valet de cette inconnue. Vous, Trivelin, suivez-moi.

TRIVELIN, *seul.*

Suivons-la, & cherchons les moyens de délivrer mon Maître d'une captivité si terrible: être enfermé cinquante ans avec une jolie femme! cela est lassant.

Les Lutins profitent de la permission de Melusine, jouent plusieurs tours comiques à Arlequin, Valet de Silvie.

Le Marquis & Silvie paraissent enfermés, il parle de sa passion à Silvie sans se découvrir, & celle-ci paraît fort agitée des sentimens que son Amant lui fait partager. Trivelin les sépare par ordre de Melusine; cette Fée paraît

avec sa ceinture magique pour éprouver le Marquis, comme elle a fait à Silvie dont elle a pris la figure.

Le MARQUIS, *sans voir Mélusine.*

Quoi! charmante personne, je ne vous verrai plus!... (*en la prenant pour Silvie*) Ah! la voilà, ô ciel! quel heureux retour!

MELUSINE.

Que je le punirai cruellement, si...

Le MARQUIS.

Par quel miracle vous revois-je? Dans l'instant même qui semblait nous séparer pour jamais, Mélusine...

MELUSINE.

Mélusine a changé de sentimens, & je vous jure que je suis ravie de son inconstance; elle me renvoie auprès de ce qui m'est le plus cher au monde.

Le MARQUIS.

Quoi! vous m'aimiez! Est-il possible?

MELUSINE.

Quel est donc ce transport?

Le MARQUIS.

Ah! je ne puis vous taire que je

fuis ce tendre Amant que j'ai voulu tantôt vous faire voir.

M E L U S I N E, *à part.*

Qu'entens-je ! quel surprise ! & je les avais enfermés ensemble.

Le M A R Q U I S.

Ces habits ont-ils pu vous tromper si long-tems ? Le feu de mes regards , la tendresse de mes expressions , tout ne vous disait-il pas que c'était l'amour qui vous parlait.

M E L U S I N E, *à part.*

Elle ignorait son sexe , je respire.

Le M A R Q U I S, *à part.*

Elle est offensée de l'aveu que je viens de faire.

M E L U S I N E, *à part.*

Ce n'est point-là une fille , quoi ! ferai-je toujours la dupe des habits . . . Mais quel nouveau transport m'agite ! Que ce Cavalier est aimable sous ce déguisement !

Le M A R Q U I S, *à part.*

Elle est très-chagrine de trouver un homme où elle ne voyait qu'une femme.

MELUSINE.

Croyez-moi, cessez de m'offrir un cœur qui m'embarrasserait, présentez-le plutôt à Melusine.

Le MARQUIS.

A Melusine ! si donc.

MELUSINE.

Si donc ! Eh ! pourquoi, si donc, s'il vous plaît ?

Le MARQUIS.

Eh ! Mademoiselle, pouvez-vous me railler si impitoyablement ; vous me proposez d'aimer Melusine : après vous avoir vue, la proposition est-elle faisable ?

MELUSINE.

Je la trouve très-faisable ; moi ; vous n'avez point de goût ; vous êtes un petit écervelé ; je me sentais du penchant pour vous.

Le MARQUIS.

Vous vous sentiez du penchant pour moi, & vous me conseillez d'aimer Melusine, comment cela s'accorde-t-il ? D'ailleurs est-elle faite pour être aimée ?

MELUSINE.

MELUSINE *à part.*

Oh! je n'y puis plus tenir, montrons-lui Melusine, ôtons cette maudite ceinture qui ne m'attire que des scènes désagréables. (*après avoir ôté sa ceinture*) Melusine est-elle faite pour être aimée? Oh! que je vais me venger de toi & de la perfide qui me dérobe ton cœur!

Le MARQUIS.

Je ne crains que pour elle.

MELUSINE.

C'en est fait, vengeons-nous avant ma métamorphose.... Mais ô ciel! il n'est plus tems.

Melusine est transformée en un serpent effroyable, qui disparaît. Le Marquis marque la déserte, & Trivelin vient lui apprendre qu'il a trouvé la baguette de la Fée, & qu'on ne doit plus craindre sa puissance. Silvie & le Marquis s'expliquent & se reconnoissent pour être destinés l'un à l'autre par leurs parens. Trivelin les mene ensuite consulter l'horloge de vérité d'amour. L'Horloger à qui la garde en est confiée, le

fait carillonner & chante plusieurs couplets, dont voici le seul passable.

Oh le beau réveil matinal !

Qu'une cloche au son argentin !

Voulez-vous plaire à votre belle,

Faites souvent sonner pour elle

Din, din, din, don,

Cet admirable carillon.

La Piece finit par un divertissement d'Horlogers & de Carillonneurs. Elle est en trois actes en prose, par Fusellier, & n'a point été imprimée; ce qui nous a engagé à en donner un extrait plus étendu.



ARTEMIRE.

*Parodie en un acte en vers, 10 Mars
1720.*

Artemire, femme de Pantalon, riche
Marchand, se plaint à Cephise, sa con-
fidente, de la contrainte dans laquelle
son mari la tient,

Quand je songe qu'il veut que l'on suive mes
pas,

Et qu'il fait redoubler serrure & cadénats,

Cette réflexion me met à la torture

Et redouble un penchant que donne la na-
ture.

Pour rendre ma douleur plus forte & plus
amère,

Je vois dans mon époux, l'assassin de mon
père;

Le traître saisissant mon cher père au collet,
Au milieu de son sein enfonçant son stilet.

Cephise lui demande pourquoi elle n'a
pas épousé un plus joli garçon? Arte-
mire répond qu'elle n'étoit alors qu'un
enfant, & que ses parents l'y contrai-

TRIVELIN, *seul.*

Quelle obstination ! on voit bien qu'elle est femme :

Quoi donc ? après avoir prévenu son époux
Et fait naître en son cœur mille soupçons jaloux,

Serais-je pris pour dupe

Les biens de Pantalôn deviendront mon salaire ;

Le crime est approuvé quand il est nécessaire.

Mais Arlequin paraît ; quoiqu'il soit un peu fort ,

Je prétens qu'il conspire & qu'il soit du complot.

(à Arlequin.)

Avez-vous du courage ?

ARLEQUIN.

Oui , sur-tout a table.

Nouveau César gourmand , indomptable ,
aguerri ,

Ainsi que lui , *veni , vidi , manducavi.*

TRIVELIN.

Je connois vos talens pour manger & pour boire ,

Vous savez dignement remuer la mâchoire,
J'en conviens ; mais je veux de vous , d'autres
exploits ;

Pour un projet hardi, de vous seul j'ai fait
choix.

Je vais vous confier un secret d'importance,
Qu'il faut ensevelir dans un profond silence.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien , je suis secret comme un
canon.

TRIVELIN.

Artemire me plaît , je l'aime à la folie.

• ARLEQUIN.

Parbleu ! je le crois bien, elle est assez jolie ;
Elle est sage pourtant.

TRIVELIN.

Voilà quel est, mon cher, la vertu d'une
femme ;

L'honneur peint dans ses yeux, semble être
dans son ame,

Mais de ce faux honneur les dehors fastueux,
Ne servent qu'à couvrir la honte de ses feux.

Au seul Amant cheri, prodiguant sa tendresse,
Pour tout autre elle n'a qu'une austère rudesse,

Et l'Amant méprisé prend souvent pour vertu,

Les fiens dedains d'un cœur qu'un autre a cer-
rompu.

Je prétens l'épouser ,

ARLEQUIN.

Pantalon est en vie ;

TRIVELIN.

Cela m'importe peu , mon cher , j'ai résolu
De l'assassiner ,

ARLEQUIN.

Fi ; cela sent la potence.

TRIVELIN.

Il faut , cher Arlequin , me servir de second.

ARLEQUIN.

Dans l'art d'assassiner je suis encor novice ;

Ne comptez pas sur moi.

TRIVELIN.

Vous êtes un poltron.

ARLEQUIN.

Oh ! parlez mieux , l'ami , je suis prudent.

Sans cela vous pouvez en conter à la Dame.

J'y consens , j'applaudis à des projets si beaux.

Pour vous je garderai volontiers les manteaux.

Mais pour assassiner Pantalon , point d'affaire.

Je ne puis voir sans peine égorger un cochon ,
Comment pourrai-je, hélas ! massacrer Pantalon.

(Il sort.)

TRIVELIN. *seul.*

Il pourrait me trahir, il aime à babiller ;
Il faut en pareil cas , l'empêcher de parler.

Artemire seule se plaint de la cruauté
de son sort , Céphise lui annonce un
étranger.

A R T E M I R E. *seul.*

Si c'est l'Exécuteur que Trivelin m'envoie ,
Céphise , il peut entrer . . . grands Dieux ! c'est
Philotas !

Philotas lui fait des reproches de
s'être laissée épouser par Pantalon.

PHILOTAS.

Me faire cet affront , passer en d'autres bras ,
Vous ~~sûtez~~ bien pressée !

A R T E M I R E.

Ah ! je ne l'étais pas.
Je suis à Pantalon , mais soyez plus tran-
quille ;

Philotas , écoutez-moi , je suis presqu'encor
fille.

R. w

P H I L O T A S.

Ma foi tant pis pour vous, c'est un vilain
métier.

A R T E M I R E.

C'est un crime peut-être, & je vais l'expier.

P H I L O T A S.

L'amour, le tendre amour nous était favo-
rable ;

Il m'en revient sans cesse une idée agréable.

A R T E M I R E.

Hélas ! même pensée occupe mes esprits. . . .

Que Pantalon m'a fait passer de tristes nuits !

Et pour vous en secret une amoureuse flamme.

Dans les bras du vieillard a dévoré mon ame.

P H I L O T A S.

Votre imaginative est prompte en certain cas ;

Mais, ma belle, après tout je n'en suis point
plus gras.

Artemire se plaint toujours de la ri-
gueur de son sort, Philotas cherche à
la consoler, mais sa douleur redouble.

P H I L O T A S.

Vous trouveriez-vous mal ?

Parbleu vous pâlissez, votre cœur est embarrassé ;

Si c'est une vapeur de vertu, cela passe.

ARTEMIRE.

Le jaloux Pantalon insulte à ma vertu.

PHILOTAS.

Les maris ont toujours des visions cornues.

Artemire lui apprend que Trivelin est chargé de la faire mourir ; Philotas l'assure qu'il en aura menti : il lui offre d'assembler ses amis ou plutôt de l'enlever pour éviter le scandale.

ARTEMIRE.

Que me proposez-vous ? ah ! Philotas, je n'ose
Accepter le parti, ni refuser la chose.

Trivelin surprend Philotas, le menace, & ce dernier sort, afin, dit-il, de n'être pas témoin de ses forfaits.

TRIVELIN, à Artemire.

Vous avez avec art ménagé sa visite.

ARTEMIRE.

Je ne vous entens pas,

TRIVELIN.

Taisez-vous, hypocrite !

Rvj

Je sai tout le passé ; Philotas vous fut cher ;
Mais baste , choisissez du poison ou du fer.

ARTEMIRE.

Beau cérémonial quand il faut qu'on trépasse ,
Donnez le fer , donnez , pour mourir tout d'un
coup.

SCARAMOUCHE.

Arrêtez , rengainez :

TRIVELIN.

Que fais-tu , téméraire :

SCARAMOUCHE.

Tout ce que Pantalôn m'a commandé de faire.

Il apprend à Artemire que son époux
instruit de son innocence , a suspendu
sa colere. *(Artemire sort.)*

TRIVELIN, seul.

En est donc fait , mon espoir est détruit.

Ne perdons pas si-tôt le nom de scélérat ;
Je me reprocherais de n'avoir pris qu'un rat.

Il projette alors de faire croire à Ar-
lequin qu'Artemire est devenue amou-
reuse de lui ; il me croira , dit-il , facile-
ment. Je l'introduirai dans l'apparte-
ment d'Artemire , & alors :

Ma main meurtrière.

Osera sans pitié le percer par derrière.

Que vois-je ! le soleil a les pâles couleurs ;
N'ose-t-il éclairer de si noires horreurs !

Grand Dieu qui m'écoutez, je fais pacte avec
vous ;

Suspendez quelque instant votre juste cour-
roux.

Je suis un grand coquin, ma mort est légi-
time ;

Mais ne me punissez du moins qu'après mon
crime.

Pantalon arrive accompagné de Brail-
lardet, Avocat du village, qui l'assure
de la vertu de sa femme, il ajoute :

D'ailleurs quand il serait arrivé quelque chose,
Croyez-vous être un texte à couvert de la
gloire ?

Non, non, assurez-vous que Pantalon n'est
pas.

En cela mieux traité que tous les Avocats.

PANTALON.

La consolation est belle assurément.

BRAILLARDET.

Aimeriez-vous mieux être en auguste assemblée.

Reconnu pour cornard en Justice réglée ?

PANTALON.

C'en est fait, je me rends à vos justes raisons.

Trivelin accourt apprendre à Pantalón, qu'il vient de trouver dans les bras d'Artemire, Arlequin qu'il a poignardé.

PANTALON, à Braillardet.

Vous m'avez donc trompé ?

BRAILLARDET.

Seigneur, un seul témoin bien souvent se refuse,

Puisque *testis unus*, en droit, *testis nullus*.

PANTALON.

Braillardet, vainement vous voulez contester,
Je suis cocu, vous dis-je.

BRAILLARDET.

Ah ! si vous voulez l'être,
J'en y contredis point, vous en êtes le maître.

Pantalón ordonne à Braillardet d'inter-

truire le procès de la coupable, & Brail-
lardet fort pour dresser la Sentence. Ar-
temire vient pour se justifier, Pantalon
refuse de l'écouter.

A R T E M I R E.

Par votre barbe enfin que j'ose conjurer ;
Donnez-moi le trépas sans me deshonor.
Sachez que Trivelin, ce monstre qui m'of-
fense,

Voulait de votre lit avoir la survivance ;
Et si j'eusse approuvé son barbare dessein ,
Le traître contre vous aurait armé sa main.

Pantalon n'en veut rien croire. Ar-
temire continue à se justifier & lui ap-
prend avec bonne foi qu'elle n'a jamais
pu l'aimer , parce qu'elle avait le cœur
pris pour Philotas ; mais elle ajoute :

Je vous donnai ma foi , si je l'ai mal gardée ,
En vérité , Seigneur , ce ne fut qu'en idée .

U N A R C H E R , à Artemire.

Madame, tout est prêt , on n'attend plus que
vous.

A R T E M I R E.

Allons ; (*Elle sort*).

P A N T A L O N.

Elle mourra l'ingratte , l'infidèle.

TRIVELIN.

Seigneur, vous faites bien de vous en réjouir.

PANTALON.

Devait-elle couvrir mon front d'ignominie,
Et me faire augmenter la grande confrairie?

SCAPIN.

Ah! Seigneur, Philotas vous taille des croupières;

Il vient de soulever le Peuple, & ses amis
Ont donné l'épouvante aux suppôts de Thémis.
Il les a mis en fuite, & dans toute la place
Pour la pauvre Artemire, qu'il entend crier,
grace.

TRIVELIN.

Ciel! qu'entens-je?

SCAPIN.

On ramène Artemire en ces lieux.

PANTALON.

Allons apprendre à vivre à ces séditieux.

(Ils sortent).

ARTEMIRE, soutenue par Cephise.

Prête à subir les coups d'une main ennemie,
On me fait promener de la mort à la vie.

Elle rappelle à Cephise la valeur de
Philotas.

Il a fait loin de lui fuir les Archers poltrons;
Quelques-uns sous les coups tombaient par
pelotons.

Sur ce brave Héros, aucun d'eux n'osait
mordre;

Ma chère, il leur donnait bien du fil à retordre.

C E P H I S E.

Il vous a bien servie.

A R T E M I R E.

Ah! c'est lui qui s'avance.

P H I L O T A S.

Vous ignorez encor la moitié de l'histoire;
Trivelin est sans vie & vous rend votre gloire.
Il a fait en mourant une confession
Qui dément de tout point son accusation;
Et votre époux serait ravi de l'aventure,
S'il n'avait dans le flanc une large blessure.

A R T E M I R E.

Comment donc? hé! qu'a-t-il?

P H I L O T A S.

Un Archer mal-à-droit!

L'a dangereusement blessé du côté droit;
Le pauvre homme se meurt, sa douleur est
extrême,

Il n'en peut revenir; mais le voici lui-même.

PANTALON, soutenu par Scaramouche
& Scapin.

Ma mour, je reconnais trop tard votre innocence ;

Il est vrai ; mais enfin , vaut mieux tard que jamais.

Je sens que de ce pas je m'en vais *ad patres* ;
Consolez-vous , mon cœur , ne pleurez pas de grace :

Vous aimez Philotas , qu'il occupe ma place.
Je veux que sur ma cendre il vous donne la main ,

Et que vous l'épousiez au plutard dès demain.
Puisse-t-il avec vous vivre toujours tranquille !
Il est jeune & bien fait , & vous assez gentille.
Je veux faire en mourant une bonne action ;
Je prétens qu'on me plaigne en cette occasion ;
Et qu'on dise de moi d'ici jusques à Rome ;
S'il vécut en coquin , il meurt en honnête homme.

Cette Parodie qui est de Dominique, réussit bien moins que celle d'Œdipe , quoiqu'elle soit beaucoup plus gaie ; mais on ne doit attribuer son mauvais succès , qu'à celui d'Artemire. C'est la seule Tragédie de M. de Voltaire , qui n'ait pas été imprimée.

LES AMANS IGNORANS,*Comédie en trois actes, en prose,**23 Avril 1720.*

La scène est en Italie, dans la maison de campagne de Pantalon, près de Ravenne.

Trivelin, Chirurgien de village & Hôte du Capitaine Mario, fils de Pantalon; noble Vénitien, cherche à rendre une lettre de la part de ce Capitaine, à Fatime, jeune Esclave, autrefois enlevée sur les côtes de Ravenne par le Corsaire Barbanera, & élevée à Alger auprès d'une Esclave Française, dont ce Corsaire avait fait sa favorite. Fatima était destinée au serail de Constantinople, à cause de sa grande beauté; elle y fut envoyée sur un vaisseau dont le Capitaine Mario s'empara dans un combat: touché de ses charmes, il en devint éperduement amoureux, la fit conduire à Venise & la cacha à Pantalon son pere, dans le dessein de l'épouser; mais Pantalon ayant découvert ce mystère, fit enlever en secret l'Esclave, & la remit entre les mains de Berthole son Jardinier, pour la faire travailler

au Jardin & lui faire bien risoler le teint au soleil, afin d'en dégouter son fils en cas qu'il la retrouvât. C'est dans ce village & chez ce Jardinier, que Trivelin la découvre & lui vient rendre une lettre fort tendre de la part de Mario. Fatime après l'avoir lue, prie Trivelin d'éloigner, s'il se peut, les poursuites de Mario.

Je ne suis pas assez ingrate, dit-elle, pour le haïr; il a eu la générosité de ne me point ôter les pierreries dont on m'avait ornée pour plaire au Grand Seigneur, il m'a bien traitée jusqu'à présent; je n'aurai pas moins de générosité que lui; il est riche & de qualité; il m'aime & veut m'épouser; moi qui n'étais qu'une Esclave & qui ne suis peut-être que la fille d'un Paysan, qu'arriverait-il de-là? Je lui attirerais la haine de sa famille, les regrets succéderaient bientôt à l'amour, & au lieu d'être Esclave à Constantinople, je le ferais à Venise. J'aime Mario, il est vrai; mais je n'unirai mon sort qu'à celui d'un Paysan dont je ferai la fortune en vendant les bijoux qui me sont restés. Trivelin lui demande au moins un mot de réponse pour Mario, & Fatime sort pour la lui écrire. Trivelin

resté seul , réfléchit qu'il est plus avantageux pour lui que Fatime épouse un Payfan , & il abandonné les intérêts de Mario. Arlequin arrive en rêvant, Trivelin lui propose de se charger de remettre à Mario , la lettre que la Signora Fatima va lui donner ; Arlequin ne paraît pas l'écouter, Trivelin continue & lui dit : Je donnerai un beau ruban pour en faire présent à Nina , ta bonne amie.

ARLEQUIN.

Que dites-vous de Nina ? Où est Nina ? Où est-elle ?

TRIVELIN.

Ah ! Ah ! Le nom de Nina te réveille, tu l'attends ici je gage.

ARLEQUIN.

Signor , si.

TRIVELIN.

La Signora Fatima va venir ici te donner une lettre que tu m'apporteras, & je te donnerai de quoi faire demain, à la foire , un joli présent à Nina , m'entends-tu ?

ARLEQUIN.

A Nina ?

TRIVELIN.

Oui à Nina.

ARLEQUIN.

Un présent ?

TRIVELIN.

Oui, un présent, qui la rendra encore plus belle.

Arlequin confond la lettre & le présent, Nina & Fatima, ce qui produit une scène entre lui & Trivelin, qui finit par lui dire; reste seulement ici; la Signora Fatima va venir qui t'expliquera le reste.

ARLEQUIN.

Oui, j'attendrai ici Nina, car elle m'a promis d'y venir.

Arlequin seul cherche différens amusemens en attendant l'arrivée de Nina, car, dit-il, il n'y a rien qui cause plus d'ennui que de s'ennuyer; mais il ne peut parvenir à se distraire. Ah! continue-t-il, malheureux que je suis, elle ne viendra pas, je meurs d'impatience; je suis mort, me voilà enterré. Il se couche & fait le mort.

N I N A.

Arlequino mio.

ARLEQUIN.

J'entens une voix qui me ressuscite ;
Nina, mia cara, te voilà donc enfin ?

N I N A.

Oui me voilà, me voilà, tiens me
vois-tu ?

ARLEQUIN.

Oui, je te vois, je crains enoore de
me tromper, es-tu Nina ? Affûrément,

N I N A.

Il me semble que oui.

ARLEQUIN.

Je crois que tu as raison, viens donc
que je t'embrasse, que je te mange.

N I N A.

Bellement donc, point de folie ; je
sommus dans le village, je ne sommus
pas aux champs.

ARLEQUIN.

Dans le village ! Eh ! qu'importe ?

N I N A.

Si fait vraiment ça importe, ylia ici
tout plein de contrôleux.

ARLEQUIN.

Mais quand je rions ensemble par bonne amitié, gnia rien à contrôler, ça ne fait mal à personne.

NINA.

C'est ce qui me semble itou; & si pourtant on ne trouve pas bon que les filles batifolent avec les garçons, à cause qu'on dit que l'honneur ne veut pas le permettre.

FATIME, à part.

Voici une conversation qui doit être curieuse; écoutons.

ARLEQUIN.

L'honneur! l'honneur! l'honneur est une bête; car puisque j'ai de l'amitié pour toi, la raison veut que tu en ayes pour moi; & la raison est plus raisonnable que l'honneur.

NINA.

Assurément.

ARLEQUIN.

Je n'entens parler que de st'honneur; qui est-il donc, l'honneur? Apprends-le moi.

NINA.

N I N A.

Eh! mais je te le demande à toi-même?

ARLEQUIN.

Mais tu as plus d'esprit que moi, car tu fais lire & je ne le fais pas moi; c'est à toi à me dire qui est l'honneur.

N I N A.

Je n'en fais pourtant rien; mon pere vient par fois me sermoner sur st'honneur, n'fait que m'dire que je l'garde, & il ne me dit point ce que c'est; le moyen de l'garder?

ARLEQUIN.

Il me souvient que ma grand-mere me disoit que l'honneur étoit une chose plus précieuse que l'or, les diamans, les passemens de soye; si cela est, ce n'est donc pas à faire à nous autres Paysans, d'avoir d'honneur.

N I N A.

Oh! j' nous passerons bien de ste braverie-là.

ARLEQUIN.

Et toi, qu'est-ce que tu fais de l'honneur?

Tome I.

S

N I N A.

Tout ce que j'en fais, c'est qu'il faut que ce soit quelque chose de bien semillant, car ma mère me disait que quand elle était fille, son honneur lui donnait plus de peine à garder que les moutons (1). Oh! je n'ai pas tant d'esprit que ma mère, je le perdrais.

ARLEQUIN.

Je le crois bien; mais ne nous embarrassons point de cela, caru Nina, laisse-moi prendre seulement un petit baiser sur l'petit bout d'ses doigts.

N I N A.

Dépêche-toi donc.

ARLEQUIN, *mettant sa main sur sa poitrine.*

Toc, toc, toc; ouais, il y a là quelque chose que j'entends pas; quand ta main m'donne un soufflet ou un coup de poing, j'en sens rien, ça ne me fait point de mal; & quand j'ai la balle, ça m'donne la fièvre.

(1) Sans chien & sans houlette, j'aimerais mieux garder, &c.

N I N A.

La fièvre ?

ARLEQUIN.

Oùï, je sens une certaine chaleur, un feu qui s'promene dans ma poitrine, puis j'ai des envies comme un malade; quand j'baïse ta main droite j'ai envie d'baïser l'autre, & puis il me prend encore je n'sais combien d'envies.

N I N A.

Eh bien! tiens, queusi qu'eumi; quand tu m'prends la main je sens itou que ça m'fait trimousser le cœur, & pis m'est avis que tout le corps me fourmille, tantia que ça me rend toute je ne fais comment.

ARLEQUIN.

Cte maladie est bouffonne?

N I N A.

Oùï, elle est drôle; mais je crois que c'est toi qui me l'as-donnée, car je ne sens point cela avec les autres; gnia qu'avec toi que ça me prend.

ARLEQUIN.

Mais, cara Nina, je te demande par-

S ij

don, elle vient de toi ; car quand je touche seulement ton fichu, aussi-tôt, toc, toc, toc.

N I N A.

Est-il possible ? Eh bien, malgré ça, je ne laisse pas d'être bien aise quand je te vois.

ARLEQUIN.

Et moi, j'aime mieux te voir qu'un plat de macarons.

N I N A.

A cause de quoi ?

ARLEQUIN.

A cause que tu as une certaine petite mine qui donne plus d'appétit ; & au-dessous de ste petite mine, un petit col tout rond qui ragoute davantage ; & au-dessous de ce petit col tout rond, de certaines drogeries encore toutes rondes qui . . . Et toi, quand tu me vois, pourquoi est-ce que ça te fait plaisir ?

N I N A.

A cause que tu n'as point tout ce que tu dis-là, que j'ai . . .

N I N A.

Mais toi, quand tu es auprès de moi,
est-tu toujours content?

ARLEQUIN.

Gnia que quand ste fièvre me prend,
je voudrais avoir queuque remède pour
la faire passer.

N I N A.

Je m'en doutais bien; mais d'où
vient que la bonne amitié que j'nous
portons, nous tourmente comme ça
par fois, ça m'tracasse l'esprit.

ARLEQUIN.

Oùii, ylia là queuqu'anguille sous
roche.

N I N A.

N'est-ce point qu'on nous aurait jetté
queuque sort?

Fatime les surprend, leur fait peur
d'abord, & les rassure ensuite en leur
promettant un remède contre leur ma-
ladie; elle leur apprend encore que
c'est de l'amour.

N I N A.

Qu'est-ce donc que de l'amour?

F A T I M E.

Cette maladie nous prend ordinairement dans la jeunesse, comme la rougeolle ou la petite verolle ; avec cette différence que l'on peut échapper de celles-ci toute sa vie, mais que la première n'a jamais épargné personne.

N I N A.

Ce n'est donc pas notre faute si je l'avons ?

ARLEQUIN.

Certo, & ce mal-là vous a-t-il pris ?

F A T I M E.

S'il ne m'a pris, je l'attends ; car il vient plutôt ou plus tard, selon la différence des tempéramens.

N I N A.

Elle déjà long-tems que ça nous tient, il faut que j'ayons le tempérament hâtif.

F A T I M E.

Tant mieux pour vous. L'amour est une colique du cœur qui le gonfle, & lui donne des tranchées ; qui envoie une fièvre à l'imagination avec des transports au cerveau ; qui répand des

éblouissemens sur la vue, & fait voir un objet tout autrement que les autres ne le voyent. Mais je n'ai pas le tems de vous expliquer cela tout du long, ni vous de l'entendre; car toi, Nina, ta mere m'envoie te dire de lui aller parler. Va vite, & reviens ici, nous y raisonneurons du reste, je t'y attends.

N I N A.

Ah! Madame, je vous en prie, car il me semble qu'à en parler seulement, cela me soulage.

F A T I M E.

Va, va, je te guérirai.

N I N A.

Oh! mais, Madame je ne veux pas être guérie tout à fait, au moins.

F A T I M E.

Je vois bien qu'elle aime la mélancholie; elle n'est pas si bête que je pensais. Pour Arlequin, je vais le soulager le premier; mais il faut qu'il me rende un service auparavant.

A R L E Q U I N.

Si vous avez des secours pour cela, je ferai tout ce que vous voudrez.

F A T I M E.

Pour te prouver que j'en ai, & de bons, c'est que je vais tout à l'heure en faire l'épreuve à tes yeux sur un homme qui a la même maladie que toi.

Elle lui apprend ensuite qu'on s'écrit des lettres, que l'on se donne des rendez-vous, où l'on explique ses sentimens, quelquesfois on se querelle, puis viennent les raccommodemens; la tendresse redoublé, on se lance des regards, on pousse des soupirs, & pour signer la paix, l'amante accorde quelques petites faveurs honnêtes.

Arlequin répète comiquement & d'une manière naïve, en comptant par ses doigts; des lettres, des rendez-vous, des sentimens, des querelles, des raccommodemens, des regards, des soupirs, des faveurs honnêtes. Oh! que d'ingrédiens! il est transporté de joie & court porter la lettre de Fatime au Seigneur Mario.

Fatime restée-seule, admire la naïveté de ces deux Amans, elle souhaiterait ardemment en trouver un pareil; mais, dit-elle, par réflexion, aurais-je bien le cœur de rompre une union si parfaite; je m'appergois que je suis encore

un peu Turque; qu'y faire, j'ai été élevée chez un Corsaire, c'est un tour du métier. Elle fait part de son projet à Trivelin, qui lui apprend la prochaine arrivée de Pantalon, & l'assure qu'elle aura de la peine d'enlever à Nina, le cœur d'Arlequin. Cette jeune fille revient: Fatime la questionne encore sur son état. Nina lui répond toujours avec la même naïveté, & Fatime lui propose de se marier pour se guérir. Nina demande comment le mariage guérit de l'amour? Fatime le lui explique.

N I N A.

Je ne veux donc point du mariage: il guérit trop tôt.

F A T I M E.

Eh bien! essayez de l'absence, elle guérit plus lentement.

N I N A.

L'absence, qu'est-ce que cette drogue-là?

F A T I M E.

Ce n'est pas une drogue, ce n'est qu'un régime. Ce serait de ne plus voir Arlequin.

Sw

N I N A.

Ah ! ne plus voir Arlequin , tenez ,
Mademoiselle , ce remede-là me ferait
encore plutôt mourir que la maladie.

F A T I M E.

Eh bien , puisque vous l'aimez mieux ,
mourrez donc de la maladie.

N I N A.

Oh ! je ferons si bien enforte , Ar-
lequin & moi , que je n'en mourrons
pas.

(On appelle Nina des coulisses).

Nina , Nina , Nina.

N I N A.

Adesso Signora madre. Non , je ne
saurais m'imaginer qu'il n'y ait point
d'autres remedes que ceux-là ; vous ne
me les voulez pas dire.

(On l'appelle encore).

Nina , Nina.

*Vado , vado , maledetta sia la ma-
trigna.*

F A T I M E. seule.

Voilà une petite fille assez vive pour
trouver sans moi d'autres remedes , &

qui par ignorance, pourrait bien s'en servir.

Arlequin revient suivi du Seigneur Mario, qui exprime sa joie de retrouver Fatime, qui partage ses empressements, mais qui refuse absolument de l'épouser. Mario se désespère & menace de se poignarder.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà les sentimens qui operent.

Après une longue résistance, Fatime se rend. Mario fait exhiler sa joie en transports, & Arlequin s'écrie : il est guéri, il est guéri. Trivelin accourt avertir Mario, que Pantalón arrive ; celui-ci sort avec Fatime, & Arlequin dit qu'il va essayer avec Nina, du rendez-vous, du mystère & des faveurs honnêtes. Il demande à Trivelin une lettre pour donner à Nina ; Trivelin qui veut s'amuser aux dépens d'Arlequin, lui donne un billet qu'il vient de recevoir d'un de ses malades. Arlequin prie encore Trivelin de se charger de la remettre lui-même tandis qu'il fera le mystère. Nina arrive, & Arlequin se cache le nez dans son manteau, pour imiter Mario qui se cachait en entrant.

S. vj.

N I N A.

Quelles cérémonies font-ce là? que fais-tu donc?

ARLEQUIN.

Paix, paix, je fais le mystere; c'est un rendez-vous: lis la lettre.

N I N A, *lit.*

Medico mio caro, ho pigliato il remedio che m'havete mandato hier sera, e stamattina ho fatto una copiosa operatione.

ARLEQUIN.

Baïse, baïse la lettre?

N I N A.

Ei donc, m'est avis qu'elle ne sent pas si bon que la marjolaine. Mais, Arlequin, es-tu devenu fou? Que veulent dire tes sinagrées?

Arlequin copie burlesquement ce qu'il a entendu dire & ce qu'il a vu faire à Mario.

ARLEQUIN.

Je te trouve enfin, cara Nina, & le plaisir de ta perte m'aurait fait mourir, si la douleur de l'espérance ne m'avait pas réchappé; mais je ne veux plus m'exposer à la colère du danger de la tyrannie des lieux. . . Mais réponds-moi donc?

N I N A.

Tu te moques de moi, que veux-tu que je te réponde?

ARLEQUIN.

Ah cruelle! non, vous ne m'aimez point, parce que la prudence & la barbarie de l'affliction qui assassine les sentimens. . . . Vous ne m'aimez point.

N I N A.

Mais, Arlequin, d'où vient ta colère?

ARLEQUIN, à genoux.

Ah! belle Nina, donnez-moi la promesse du gage du baiser sur votre main blanche, & les chagrins de mon cœur sont effacés; je suis guéri, oui je suis guéri. Et toi, es-tu guérie?

N I N A.

Comment guérie?

ARLEQUIN.

Le mystère, la lettre, l'opération copieuse, les sentimens; tout cela ne t'a pas guérie de l'amour?

N I N A.

Guérie de l'amour! vraiment non.

~~par~~

Histoire

ARLEQUIN.

Hélas ! ni moi non plus.

(Il compte par ses doigts, & dit tout haut.)

Voilà pourtant tout.

N I N A.

Pourquoi me demandes-tu cela ?

ARLEQUIN.

Parce que ce sont des remèdes pour
foulager l'amour, à ce que m'avait pro-
mis Fatime.

N I N A.

Cela, des remèdes pour foulager
l'amour ? cela ? cela ? oh ! non, je sens
bien qu'il m'en faut d'autres.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc ?

N I N A.

Ah ! voilà le Seigneur Pantalon
notre maître qui arrive.

Pantalon arrive & amène les vio-
lons à sa suite pour faire danser les
vandangeuses & les filles du village.
On chante :

En vandange on boit, on rit,

On fait moisson d'allégresse ;

Le cœur même s'attendrit ,
On n'y voit plus de tigresse :
Au printems l'amour nous blesse ,
En automne il nous guérit.

Pantalon veut faire chanter Nina ;
qui est toute honteuse ; mais Bertholde
son pere l'y oblige , & elle chante en
tremblant ce couplet si naïf & si connu.

Baisé-moi donc me disait Blaise ;
Nennin , je ne suis pas si niaise ,
Ma mere me le défend bien ;
Mais voyez le for Nicodème ,
La sienne ne lui défend rien ,
Que ne me baisait-il lui-même !

Au second acte , Fatime veut met-
tre à exécution le projet qu'elle a for-
mé d'épouser Arlequin ; Trivelin a ob-
tenu le consentement du pere d'Arle-
quin , & c'est par la balourdise de ce
dernier , que Fatime prétend faire
réussir la chose. Il n'a , dit-elle , ja-
mais vu que ses chevres ; il ignore ,
aussi-bien que Nina , que ce n'est
qu'en s'épousant , qu'ils peuvent être
heureux. Je vais l'en instruire ; & sous
prétexte de lui apprendre ce qu'il
faut faire avec elle , je l'épouserai moi-

même, & la feinte deviendra une vérité. Elle communique son dessein au Seigneur Pantalon, qui rit de son adresse.

Arlequin paraît. Il joint Fatime, & lui dit d'un ton chagrin, *oibo ! Signora Fatime , voi vi burlate di me*, avec vos remèdes ; tout cela ne vaut rien, & belà n'est pas bien de se moquer ainsi d'un pauvre garçon qui est affligé du mal d'amour.

F A T I M E.

Mon cher Arlequin, mes secrets sont fort bons, puisqu'à tes yeux ils ont soulagé Mario. Il faut que tu t'y sois mal pris pour t'en servir ; voyons comme tu as fait.

A R L E Q U I N.

J'ai fait ponctuellement tous mes cinq doigts, & tout ce que j'ai vu faire au Seigneur Mario, & tous ces remèdes-là ne sont que de l'onguent miton mitaine.

F A T I M E.

Ho bien, pour le coup, je vais t'en donner un bon, & qui réussira ; car afin que tu n'y manques en rien, je me donnerai la peine de te conduire moi-même pendant toute l'opération.

ARLEQUIN.

Comment appelez-vous ce remède-
là ?

FATIME.

Le mariage, *il matrimonio*.

ARLEQUIN.

Che cosa è sto matrimonio !

FATIME.

C'est un remède, te dis-je, qui guérit de l'amour à coup sûr, mais qui en guérit bien ; demande-le à tous ceux qui l'ont éprouvé.

ARLEQUIN.

Come si fa sto matrimonio ?

FATIME.

Est-il possible que tu ne connaisse pas le mariage ? N'as-tu jamais été à la nôce ?

ARLEQUIN.

A la nôce ? N'est-ce pas où l'on est brave, où l'on boit, où l'on mange tant & tant, où l'on danse aux violons ?

FATIME.

Justement.

ARLEQUIN.

Et puis encore le lendemain, où l'on porte le brouet, où l'on recommence à faire grande chère?

F A T I M E.

T'y voila.

ARLEQUIN.

Quoi! c'est là l'opération du mariage?

F A T I M E.

C'en est une partie au moins.

ARLEQUIN.

Hol! je m'accommoderai bien de cette opération; cela vaut mieux que les lettres, les rendez-vous, les sentimens, *et toute ~~se~~ bagatelle.*

F A T I M E.

Il y a encore quelques cérémonies à faire avant la nôce, & c'est-là le plus difficile. Or comme tu as la tête un peu dure, je veux les répéter avec toi, & faire comme si je voulais t'épouser.

ARLEQUIN.

Mais répéterons-nous aussi la nôce?

F A T I M E.

Oui , nous répéterons tout ; & quand tu seras bien instruit , tu feras le remède avec Nina : va donc te faire brave , comme si tu voulais te marier.

Lelio absent depuis long-tems , vient rejoindre Pantalon , lui raconte une partie de ses malheurs , sa captivité , la mort de sa femme , & d'une fille unique qu'il avait laissée en pension chez Balordino , Tabbellion du prochain village , homme âgé qu'il amène pour épouser Nina , & pour l'obtenir de Pantalon son Maître. Pantalon y consent pour favoriser le dessein de Fatime , en éloignant Nina par ce mariage. Mais Violette , femme de Trivelin , & jalouse de Fatime , instruit Mario des desseins de celle-ci. Mario détourne Arlequin du mariage , & lui découvre le dessein que Fatime a conçu de marier Nina avec Balordino , afin qu'il l'emmené en son village & qu'elle ne voye Arlequin de sa vie. Ici Arlequin entre par degrés dans une fureur violente , jusqu'à méconnaître Mario & le vouloir battre : *ô himé* , dit-il , je suis jaloux , *cara Nina* , me voilà jaloux.

N. I. N. A.

Il est jaloux, quelle maladie est-celà?

M. A. R. I. O.

C'est une colere horrible, une fureur contre les personnes qui veulent nous enlever ce que nous aimons.

N. I. N. A.

Ah! je suis jalouse aussi, je le sens bien, depuis que Fatime veut apprendre le mariage à Arlequin.

Arlequin trouve le vieux Balordino & le batonne, en lui criant, tiens, voilà les fruits de ton mariage, puis revenant tout ému, je me sens, dit-il, presque guéri; allons à la colation.

Lelio reconnaît Fatime pour sa fille qu'il avait cru morte. Le Corsaire Barbanera qui entre furtivement dans la maison pour faire des Esclaves, y est enivré & développe cette reconnaissance. Les Italiens enchaînent les Turcs, ce qui donne lieu au divertissement qui finit cet acte, dont la musique est de Mouret.

Après que les Corsaires ont été faits prisonniers, Lelio vient rendre compte à Fatime, de l'action courageuse de Mario, de la prise de la barque des

Tures & du reste de leur suite. Arlequin & Nina entrent tous deux d'un air fort triste ; Gianette, petite sœur de Nina, les vient regarder sous le nez l'un après l'autre en se moquant d'eux. Nina demande à Arlequin si l'amour lui fait toujours mal ? il répond qu'il a toujours la fièvre. Gianette leur conseille de se marier & leur fait une peinture du mariage telle qu'un enfant l'envisage ; le mari, dit-elle, a la clef de la cave, il met le premier la main au plat, il coupe le pain à son appétit, il ne va plus à l'école, &c.

Lelio vient pour remettre l'esprit d'Arlequin & de Nina ; oh ! ma chère Nina, lui dit-il, ma fille t'a trompée ; il est vrai, elle voulait épouser ton Amant, mais elle te le rend, & pour vous dédommager du chagrin qu'elle vous a fait à tous deux, elle vous donne non-seulement les mille écus que le Seigneur Pantalon lui destinait, mais encore mille écus de son propre argent en faveur de votre mariage.

N I N A.

Non, Monsieur, je ne voulons point de mariage, j'ai opinion que je guérirons sans cela.

fer. Arlequin lui demande par où on va dans ce pays-là ? C'est par ce guichet entre deux grilles de fer ; elles signifient qu'en passant par-là , vous perdrez votre liberté ; mais en récompense , vous allez entrer dans le pays des nœces , qui est le plus beau pays du monde & le plus joyeux.

Le théâtre s'ouvre , & l'on découvre un lieu préparé pour les nœces ; les Acteurs de ce pays amènent un divertissement de danse & de musique.

Cette Piece est d'Autreau , qui avait déjà donné le Port-à l'Anglois ; elle eut le plus grand succès & le mieux mérité ; elle fut jouée seize fois de suite , & reprise plus de vingt dans le courant de l'année.



ARLEQUIN

ARLEQUIN POLI PAR**L'AMOUR.***Comédie en un acte en prose;**17 Octobre 1720.*

Trivelin reproche à la Fée d'avoir enlevé Arlequin, & de le garder dans son Palais au moment où elle doit épouser l'enchanteur Merlin; la Fée lui répond que l'un fait oublier l'autre, que cela est fort naturel.

TRIVELIN.

C'est la pure nature; mais entre nous c'est prendre la nature un peu trop à la lettre. Cependant passe encore, le pis qu'il en pouvait arriver, c'était d'être infidelle; cela serait très-vilain dans un homme, mais dans une femme cela est plus supportable. Quand une femme est fidelle on l'admire, mais il y a des femmes modestes, qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées.

Trivelin lui parle ensuite de la conduite d'Arlequin, qui depuis qu'il est dans son Palais, ne fait que dormir, manger, se rendormir & ronfler. La

Fée répond qu'il sera plus flatteur pour elle de l'avoir formé, & qu'alors si elle peut parvenir à s'en faire aimer, elle en fera son époux & le mettra par ce moyen à l'abri des fureurs de Merlin. Mais, reprend Trivelin, s'il n'est jamais ni plus amoureux ni plus spirituel, vous épouserez donc Merlin.

La F É E.

Non, car Arlequin pourrait m'aimer par la suite, & toute mariée que je serais.

TRIVELIN.

Je m'en ferais douté sans que vous me l'eussiez dit; femme tentée, femme vaincue, c'est tout un.

Arlequin arrive avec une démarche niaise; pendant que la Fée lui parle, il s'amuse à attraper des mouches. Elle lui demande s'il veut prendre sa leçon de danse? Il répond que non. Une bague que la Fée a à la main, lui frappe la vue; la Fée la lui offre, il la prend grossièrement, & la Fée lui dit qu'un beau garçon doit baiser la main lorsqu'il reçoit quelque chose d'une Dame. Alors Arlequin prend la main de la Fée & la baise goulument.

La FÉE.

Il ne m'entend pas, mais du moins sa méprise m'a fait plaisir, (à *Arlequin*) baissez la vôtre à présent, *Arlequin* baise le dessus de sa main. La Fée lui donne la bague à condition qu'il prendra sa leçon, alors le Maître à Danser lui apprend à faire la révérence, & *Arlequin* égaye cette scène par toutes les balourdises qui lui viennent à l'imagination; il dit ensuite en bâillant, je m'ennuie: eh bien, dit la Fée, en voilà assez; nous allons tâcher de vous divertir. *Arlequin* faite de joie, & la Fée le fait asséoir à côté d'elle pendant le divertissement: dans le tems qu'on danse, *Arlequin* s'amuse à siffler; un Chanteur s'adresse à lui & lui dit: *beau brunet, l'amour vous appelle*. *Arlequin* se leve niaisement, & dit: je ne l'entens pas. Le Chanteur reprend, *beau brunet, l'amour vous appelle*, & *Arlequin* dit, en s'asseyant, qu'il crie donc plus haut. Le Chanteur continue en lui montrant la Fée.

Voyez-vous cet objet charmant;
Ses yeux dont l'ardeur étincelle,
Vous répètent à tous momens,
Beau brunet, l'amour vous appelle.

T ij

ARLEQUIN.

Dam, cela est drôle.

La FÉE.

Cher Arlequin, ces tendres chansons ne vous inspirent-elles rien ? Que sentez-vous ?

ARLEQUIN.

Je sens un grand appétit.

TRIVELIN.

C'est-à-dire qu'il soupire après sa collation ; mais voici un paysan qui veut nous régaler d'une danse de village, après quoi nous irons manger.

La Fée le fait rasseoir, & il s'endort. Lorsque la danse est finie, elle le réveille & il se met à pleurer en appelant son pere & sa mere ; la Fée recommande à Trivelin de le distraire, & ils sortent tous.

Le théâtre change & représente au loin un valon, dans lequel paissent quelques moutons. Silvia paraît suivie d'un Berger, qui lui conte son douloureux martyre, & qu'elle rebutte.

Arlequin entre en jouant au volant, il vient de cette façon jusqu'aux pieds de Silvia ; là, en jouant, il laisse tom-

Ber le volant , & en se baissant pour le ramasser , il voit Silvia ; il demeure étonné & courbé ; petit à petit & par secousses , il se redresse le corps ; quand il s'est entièrement redressé , il la regarde ; elle honteuse , feint de se retirer ; dans cet embarras , il l'arrête & dit : vous êtes bien pressée.

SILVIA.

Je me retire , car je ne vous connais pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connaissez pas ! tant pis ; faisons connaissance , voulez-vous ?

SILVIA , *encore honteuse.*

Je le veux bien :

ARLEQUIN , *alors s'approche d'elle & lui marque sa joie par de petits ris , & dit :*

Que vous êtes jolie !

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant :

ARLEQUIN.

Oh ! point , je dis la vérité.

SILVIA , *en riant un peu à son tour.*

Vous êtes bien joli aussi , vous !

ARLEQUIN.

Tant mieux ; où demeurez-vous ? je vous irai voir.

Silvia lui apprend qu'elle est aimée d'un Berger qui pourrait les épier , ce qui afflige Arlequin ; mais elle l'assure qu'elle n'aime point ce Berger , & Arlequin se console. Il lui apprend aussi qu'il loge chez la Fée, ce qui cause à Silvia de la jalousie, parce qu'elle dit que la Fée est plus belle qu'elle. Arlequin la rassure, elle n'a plus d'autre inquiétude que celle de ses moutons qui s'éloignent & qu'elle est obligée de fuir. Arlequin lui prend la main, qu'il baise, en disant : oh ! les jolis petits doigts, je n'ai jamais eu de bombons si bons que cela. Silvia laisse tomber son mouchoir, en s'en allant, Arlequin le ramasse & la rappelle pour le lui rendre ; mais il dit, par réflexion, qu'il veut le garder pour lui tenir compagnie, & le baiser quelquefois.

La Fée reparait dans ses Jardins, Trivelin lui apprend que l'Enchanteur est venu, il l'entretient des transports d'amours qu'il a fait paraître : elle est charmée de ne s'y être point trouvée, & Trivelin lui dit qu'il doit revenir

bien-tôt, & lui demande comment elle se tirera d'affaire?

La FÉE E.

Jusqu'ici je n'ai point encore d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Eh! n'en sentez-vous pas quelques remords de conscience?

La FÉE E.

Oh! j'ai bien d'autres choses en tête, qu'à m'amuser à consulter ma conscience sur une bagatelle.

TRIVELIN, à part.

Voilà ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

La Fée dit qu'elle s'ennuie de ne point voir Arlequin; il arrive en tenant à la main le mouchoir de Silvia, qu'il regarde & dont il se frotte doucement le visage; il se tient aussi plus droit qu'à l'ordinaire; il met le mouchoir dans son sein; il se couche & se roule dessus, & tout cela avec une grande gaieté.

La FÉE E, en l'abordant.

Bon jour, Arlequin.

Ti

ARLEQUIN, *en tirant le pied, & mettant le mouchoir sous son bras.*

Je suis votre très-humble serviteur.

La FÉE, *à Trivelin.*

Il ne m'en a jamais tant dit.

ARLEQUIN.

Voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on est, quand on aime bien une personne ?

La FÉE, *charmée.*

Trivelin, entens-tu ? .. Quand on aime, mon cher enfant, on souhaite toujours de voir les gens, on ne peut se passer d'eux, on les perd de vue avec chagrin; enfin on sent des transports, des impatiences & souvent des desirs.

ARLEQUIN, *en sautant d'aise.*

M'y voila.

La FÉE.

Est-ce que vous sentez tout ce que je dis-là ?

ARLEQUIN, *d'un air indifférent.*

Non, c'est une curiosité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jase vraiment.

La F É E.

Ce n'est donc pas de moi que vous parlez, mon cher Arlequin?

ARLEQUIN.

Oh! je ne suis pas un niais, je ne dis pas ce que je pense.

La F É E.

Quest-ce que cela signifie? Où avez-vous pris ce mouchoir?

ARLEQUIN, *la regardant avec crainte.*

Je l'ai pris à terre.

La F É E.

A qui est-il?

ARLEQUIN.

Il est à ... je n'en fais rien.

La F É E, *le lui arraché.*

Il n'est pas à moi, & il le baisait! n'importe, cachons-lui mes soupçons & ne l'intimidons pas, car il ne me découvrirait rien.

T. V.

ARLEQUIN, *humblement.*

Ayez la charité de me rendre le mouchoir.

La FÉE E, *en soupirant.*

Tenez, Arlequin, je ne veux pas vous l'ôter, puisqu'il vous fait plaisir.

Arlequin baise la main, le reçoit avec joie, la salue & s'en va; la Fée au désespoir, dit à Trivelin, qu'il faut absolument qu'il ait pris de l'amour pour avoir pu changer ainsi dans un instant. Elle sort avec Trivelin pour découvrir sa rivale. La scène change encore, & Silvia reparaît dans la prairie avec une de ses cousines, à qui elle conte naïvement ce qui lui est arrivé avec Arlequin. Il m'a, dit-elle, déjà baisé la main, il voudra me la baiser encore; donne-moi conseil, toi qui as eu tant d'Amans, dois-je le laisser faire?

La COUSINE.

Gardes-t-en bien, ma cousine; sois bien sévère, cela entretient l'amour d'un Amant.

SILVIA.

Quoi! Il n'y a point de moyen plus aisé que cela pour l'entretenir?

La COUSINE.

Non ; il ne faut point aussi lui dire,
tant que tu l'aimes.

SILVIA.

Eh ! comment s'en empêcher ?

La COUSINE, *en s'en allant.*

Fais comme tu pourras. . . .

Arlequin arrive en cherchant Silvia ;
il l'apperçoit , il vient à elle en sautant ;
de loin , il lui fait des caresses avec son
chapeau auquel il a attaché le mouchoir ,
il tourne autour d'elle ; tantôt il baise
le mouchoir , tantôt il caresse Silvia ,
qui essaye de mettre en usage les con-
seils de sa cousine ; mais Arlequin pa-
raît aigri , & elle n'a pas la force d'y
tenir plus long-tems ; elle lui donne sa
main à baiser après avoir fait marché
avec lui qu'elle ne dira jamais que la
moitié de l'amour qu'elle ressentira ,
afin de conserver le sien tout entier.
Cette scène continue quelque tems avec
beaucoup de naïveté ; mais la Fée qui
les cherchait , les surprend , & comme
elle s'est rendue invisible , elle a tout
lieu d'apprendre par les caresses mu-
tuelles des deux Amans , ce qu'elle crai-

Tvj

gnait & desirait de savoir. Elle se montre ensuite ; Silvia effrayée , fait un cri ; Arlequin veut se sauver.

La F É E, *en l'arrêtant.*

Vous en savez déjà beaucoup.

ARLEQUIN.

Je ne savais pourtant pas que vous étiez là.

La Fée fait marcher Arlequin devant elle , & touche de sa baguette Silvia , qui demeure immobile & qui dit : ah ! cette méchante Magicienne m'a jetté un sort aux jambes , alors des Lutins l'enlèvent.

Le Jardin de la Fée reparait , & Arlequin marche devant elle la tête baissée & dans la même posture qu'il a sortie ; la Fée l'accable de reproche , & il feint d'être retombé dans sa bêtise ; mais comme elle le menace de tuer Silvia , il reprend toute sa vivacité.

La F É E.

Tu trembles pour elle.

ARLEQUIN.

C'est que je n'aime pas à voir mourir personne.

La FÉE.

Tu me verras mourir, moi, si tu ne m'aimes.

Arlequin la flatte, la Fée s'attendrit, & lui dit qu'elle lui pardonnera l'esprit qui lui est venu par un autre, s'il veut en profiter pour elle & reconnaître les avantages qu'elle lui offre.

ARLEQUIN.

Tenez, dans le fond je vois bien que j'ai tort, vous êtes belle & brave cent fois plus que l'autre; j'enrage.

La FÉE.

Eh! de quoi?

ARLEQUIN.

C'est que j'ai laissé prendre mon cœur par cette petite friponne, qui est plus laide que vous.

La Fée tâche de lui persuader que Silvia ne l'aime point, & qu'elle doit épouser un Berger du village.

ARLEQUIN, *se mettant la main sur le cœur.*

Tic tac, tic tac, ouf, voilà des paroles qui me rendent malade.....
Allons, allons, je veux savoir cela.

car si elle me trompe, jarni je vous carresserai, je vous épouserai devant ses yeux pour la punir.

La FÉE.

Eh bien ! je vais donc l'envoyer chercher ?

ARLEQUIN.

Oui ; mais si vous êtes-là quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle n'osera me dire rondement sa pensée.

La FÉE.

Je me retiterai.

ARLEQUIN.

Oh ! vous êtes fine, vous y seriez en cachette, vous nous joueriez quelque tour, je veux que vous me fassiez un serment.

La Fée y consent, Arlequin se retire & elle fait venir Silvia. Après l'avoir menacée des plus horribles tourmens, elle lui ordonne de dire à Arlequin qui va paraître, qu'elle s'est moquée de lui, qu'elle ne l'aime point, & qu'elle doit en épouser un autre ; Silvia dit qu'elle n'y peut consentir. Alors la Fée fait paraître des Esprits

du Théâtre Italien. 447
infernaux, & la menace de faire mourir Arlequin à ses yeux.

SILVIA.

Ah ! Madame la Fée ! vous n'avez qu'à le faire venir , je m'en vais lui dire que je le hais , & je vous promets de ne point pleurer du tout , je l'aime trop pour cela.

La FÉE.

Si vous ne paraîsez tranquille ; si vous versez une seule larme , il est perdu & vous aussi. (*elle sort*).

SILVIA, *seule*.

Achevons vite de pleurer , afin que mon Amant ne croye pas que je l'aime... Ah ! maudite Fée (dès qu'elle voit Arlequin , elle s'essuie bien vite les yeux).

ARLEQUIN.

Mon amie . . . regarde moi.

SILVIA, *d'un air libre*.

Hé bien . . . A quoi sert tout cela ? On m'a fait venir pour vous parler , j'ai hâte ; qu'est ce que vous voulez ?

ARLEQUIN, *tendrement*.

Est-ce vrai que vous m'avez trompé ?

SILVIA.

Où, tout ce que j'ai fait, ce n'était
que pour me donner du plaisir.

ARLEQUIN.

Mon amie, dites franchement, cette
coquine de Fée n'est point ici, car elle
en a juré? Allez, vous êtes la femme
d'un vilain Berger?

SILVIA.

Où, encore une fois, tout cela est
vrai.

(*Arlequin pleure de toute sa force.*)

SILVIA, à part.

Le courage me manque.

Arlequin fouille dans ses poches sans
rien dire, il en tire un petit couteau;
qu'il éguise sur sa manche & découvre
son estomach.

SILVIA, effrayée.

Ah! il va se tuer! arrêtez-vous, mon
Amant; j'ai été obligé de vous dire des
menteries, (puis en parlant à la Fée
qu'elle croit à côté d'elle), Madame la
Fée, pardonnez-moi, vous voyez bien
ce qui en est.

ARLEQUIN, *resserrant vite son
couteau.*

Ah quel plaisir ! je m'évanouis d'aise.

Trivelin paraît tout à coup à leurs
yeux , & Silvia s'écrie dans sa surprise ,
Ah ! voilà la Fée.

Trivelin leur apprend qu'il n'est pas
la Fée , mais qu'elle lui avait donné
son anneau afin de les écouter sans être
vu ; il les assure qu'il a été touché de leur
amour & qu'il les aidera de tout son
pouvoir à tromper la Fée, d'autant plus
volontiers qu'elle trompe elle-même
l'enchanteur Merlin, à qui il est atta-
ché. Il conseille ensuite à Arlequin de
paraître mécontent en quittant Silvia ;
qui de son côté feindra de le railler &
de le quitter avec plaisir ; Arlequin pa-
raîtra se consoler facilement de son in-
fidélité, & en feignant de jouer avec
la Fée, il lui prendra sa baguette dont
il la touchera ; alors elle n'aura plus de
pouvoir sur eux. Arlequin exécute de
point en point tout ce que Trivelin lui
a recommandé, il dit des injures à Sil-
via, il caresse la Fée, il lui dérobe sa
baguette avec beaucoup de finesse, il
la touche, elle tombe sur un siege de
gazon en s'écriant, je suis trahie, je suis

perdue. Arlequin se moque d'elle, saute, danse, & donne la baguette à Silvia, parce qu'il veut qu'elle soit aussi la maîtresse à son tour; Silvia prend la baguette & tous les esprits accourent à ses ordres, elle en a peur, & Arlequin les rosse d'importance. Ils vont ensuite faire quelques reproches à la Fée, mais Silvia dont l'ame est bonne & généreuse, prie Arlequin de ne la plus tourmenter,

ARLEQUIN.

Je lui pardonne, mais je veux qu'on chante & qu'on danse; nous irons après nous faire Roi quelque part, & je donnerai à Trivelin, plein son chapeau de liards pour le remercier de nous avoir si bien servi.

Cette Pièce est la première que M. de Marivaux ait donnée au théâtre Italien. On admira la vérité des caractères & la finesse du dialogue dans lequel il a toujours excellé. Elle réussit beaucoup, & a toujours été revue avec le même plaisir.

Pendant les vacances de Pâques, les Comédiens firent changer la toile qu'ils avaient fait mettre lors de leur rétablisse-

fement en 1716. Elle représentait un Phénix sur un Bucher, avec ces mots pour devise: *Je renais*. Ils firent remettre sur celle qui la remplaçait, la Muse Thalie, couronnée d'une guirlande de lierre, tenant un masque à la main. Cette figure de grandeur naturelle était accompagnée de quatre Médaillons, représentant Aristophane, Eupolis, Cratinus & Plaute. On voyait au haut de la toile un Soleil, & ces deux vers au bas.

Qui quærit alia his,
Malum videtur quærere.

Cette devise ayant déplu à certains Critiques, on la changea & l'on mit à sa place, celle qui y est restée depuis, jusqu'à la reconstruction du Théâtre en 1760, & qui est tirée d'un vers d'Horace.

Sublato jure nocendi.

La nuit du 6 au 7 d'Août, les Comédiens Italiens donnerent un Bal *gratis*, pour contribuer par quelqu'endroit à l'allegresse publique causée par le rétablissement de la santé du Roi; ils avoient deux jours auparavant donné dans la même intention, sur le théâtre du Palais Royal, une Piece nouvelle en

trois actes, intitulée, *Pantalon & Arlequin, cocus sans femmes*. Elle étoit toute-Italienne; le premier acte & sur-tout les premières scènes, promettaient beaucoup; mais le reste de la Piece ne répondit point au commencement, & elle n'a pas été rejouée depuis.

Le 17 du même mois, la Demoiselle Lalande, élève de Legrand, Auteur & Comédien Français, débuta par les rôles de Junon & de Colombine, dans la Comédie de Danaé, & fut reçue à demi-part le 24 du même mois; elle parlait fort bien la langue Italienne pour une Française, & le Public la vit toujours avec plaisir dans les rôles d'Amoureuse & de Soubrette qu'elle continua de jouer jusqu'à sa mort.



LE DOUBLE MARIAGE**D'ARLEQUIN.***Pièce Italienne en trois actes.**12 Mai 1721.*

La Pièce commence par une conversation fort tendre entre Lelio & Flaminia sa Maîtresse, fille unique de Pantalón, qui la tient fort resserrée. Dans le tems de leurs plus vives protestations, Pantalón appelle sa fille & paraît ; Flaminia baisse son voile & prend la fuite. Pantalón court après elle pour voir si ce ne serait pas sa fille. Lelio, après s'être en vain opposé à son passage, le suit pour empêcher qu'il ne la maltraite. Flaminia ayant évité son pere, revient & ne retrouve plus son Amant, elle en est fort en peine ; Arlequin qui la trouve dans cet embarras, lui dit qu'il est lui-même fort à plaindre, parce que Scapin le veut faire mettre en prison pour cent écus de fromage qu'il lui doit & qu'il ne peut lui payer ; dans ce moment Flaminia entend la voix de son pere, ôte vite sa jupe & son voile & en couvre Arlequin, lui promettant de le

récompenser. Pantalon arrive tout essoufflé avec Lelio, & fait une longue mercuriale à Arlequin qu'il prend pour sa fille; il lui reproche avec emportement le tort qu'elle fait à sa famille en courant ainsi après un Amant. Lelio trompé comme le vieillard, s'oppose à ses violences, & pour les calmer, lui demande Flaminia en mariage. Pantalon y consent & les marie sur le champ. Après s'être bien diverti de leur méprise, Arlequin se découvre, & d'un ton comique leur dit: *ô caro padre! ô amato consorte!* l'Époux prétendu se retire tout confus, & Pantalon plus en colère que jamais, appelle Flaminia qui paraît dans ses habits ordinaires, & soutient à son pere avec fermeté, qu'elle n'a pas sorti de la maison, ce qui fait croire à Pantalon, qu'en effet il a pu se tromper & courir après Arlequin qu'il a pris pour sa fille.

Le Docteur arrive, Pantalon le présente à Flaminia comme un homme qu'elle doit épouser dans la journée. (*Lelio paraît au fond du théâtre*) Flaminia ne sachant comment parer ce fâcheux mariage, s'avise d'en supposer un autre, en disant qu'elle a promis sa foi à Mario, fils du Docteur, avant

qu'il partît pour l'armée; les deux peres voyant la chose sans remede, y donnent les mains.

Lelio qui a tout entendu & qui n'est point instruit du motif de Flaminia, lui fait les plus vives reproches sans vouloir lui donner le tems de se justifier.

Arlequin qui aime Violette, lui fait présent de la mante & de la jupe dont il croit avoir hérité; mais Flaminia qui survient, interrompt les remercimens que Violette fait à son Amant, reprend ses hardes, s'en déguise, & court après Lelio pour tâcher de le désabuser. Violette ne peut revenir de son étonnement; & outrée de la tranquillité avec laquelle Arlequin voit emporter les nippes qu'il lui avait données, s' imagine que Flaminia est sa rivale; elle s' emporte contre lui & le menace de se vanger. Lelio qui trouve Arlequin sur la scène, lui fait plusieurs questions au sujet de Flaminia. Il lui demande pourquoi il avait cette jupe & ce voile? s'il n'est pas son entremetteur? s'il n'a pas soin de porter ses lettres? Arlequin qui ne veut pas paraître un ignorant & un sot, se propose de lui répondre en homme instruit. En effet, il dit qu'il connaît Flaminia depuis très long-tems, qu'elle est fort

de ses amies, & qu'à l'égard de ses
amours avec Mario, il en a toujours
été confident. Lelio outré de fureur,
veut ruer le balourd; mais il en est
empêché par Flaminia, qui couverte de
sa mante, le cherche pour se justifier.
Elle le supplie de ne point maltraiter
ce pauvre garçon; cette priere aug-
mente encore les soupçons de Lelio,
& sa jalousie est au dernier point, lors-
que Violette arrive & s'emporte contre
Flaminia. Elle lui reproche de lui avoir
enlevé son amant Arlequin, & prie Le-
lio de se joindre à elle pour se vanger;
ils accablent tous deux Flaminia d'in-
jures, & sortent brusquement sans vou-
loir l'écouter. Cette scène est extrême-
ment comique & produit un grand ef-
fet. Flaminia baisse son voile pour suivre
son Amant, mais elle en est empêchée
par Pantalon qui survient avec le Doc-
teur; elle n'ose affecter de les éviter,
crainte qu'ils ne la poursuivent. Panta-
lon qui l'apperçoit dans un coin du
théâtre, dit en riant au Docteur, que
ce n'est pas sa fille, mais ce benêt d'Ar-
lequin qui se plait à se déguiser de la
sorte; il dit la même chose à Scapin,
qui cherche Arlequin pour se faire payer
des cent écus qu'il lui doit, ce qui jus-
tifie

tifie aux yeux de Pantalon , l'affectation qu'Arlequin a de se déguiser ainsi. Scapin ne perd point de tems , il appelle les Sbires qui saisissent Flaminia & la conduisent en prison , la prenant pour Arlequin.

Pantalon qui n'avait pas dessein de nuire à Arlequin , est fâché de lui avoir causé ce malheur ; il se dispose à y remédier , mais Arlequin paraît. Pantalon & le Docteur le félicitent de s'être sauvé des mains des Sbires. Arlequin se moque d'eux ; mais Scapin revient , & surpris de trouver son débiteur en liberté , il rappelle les Sbires & le fait mener tout de bon en prison.

Violette ayant appris la disgrâce de son Amant , sent pour lui un retour de tendresse & veut le secourir.

Arlequin est bien étonné de trouver Flaminia dans la prison , ils s'instruisent réciproquement de ce qui les y a fait conduire ; Flaminia donne un diamant à Arlequin pour payer les cent écus qu'il doit , ne doutant pas qu'ils ne puissent sortir tous deux après. Le Géolier ayant reçu le diamant en nantissement , élargit Arlequin qui va chercher Scapin , & retient Flaminia. Dans l'intervalle , Violette vient dans la prison

chercher son cher Arlequin; surprise d'y rencontrer Flaminia, & confirmée de plus en plus qu'elle est sa rivale, elle lui dit cent injures, & lui reproche son effronterie de venir chercher son Amant jusques dans la prison. Flaminia tâche de lui faire entendre raison, en lui con-
tant ce qui a donné lieu à cette mé-
prise. Pantalon survient dans le dessein de rendre service à Arlequin. Violette, malgré sa colere, ne laisse pas par complaisance pour Flaminia, de la faire passer pour une de ses amies, & la tire ainsi d'affaire après avoir pourtant dit au vieillard, que sa fille aime éperdue-
ment Arlequin. Scapin dans une autre scène, réjouit d'avoir été payé, montre à Pantalon le diamant qu'il a reçu d'Arlequin. Pantalon le reconnaît, se persuade que Violette lui a dit la vérité, & ne doute pas que sa fille ne l'ait donné à Arlequin pour le tirer de prison; il entre en fureur contre elle, veut la tuer, & Scapin tâche de l'appaiser & lui conseille pour la punir, de la marier avec ce matotru d'Arlequin, & de les envoyer tous deux si loin qu'on n'en entende jamais parler.

Violette raconte à Lelio & au Doc-
teur, la maniere dont elle a tiré Fla-

Flaminia de prison , & leur parle encore des folles amours de cette fille pour Arlequin. Pantalon survient & leur déclare le parti qu'il a pris pour la punir. Violette qui la cachait chez elle , va la chercher pour la mener au rendez-vous qu'on a pris hors la ville pour faire ce beau mariage. Pantalon & Scapin de leur côté, conduisent Arlequin sans lui rien dire; mais en le faisant marcher devant eux à coups de pieds: alors la scène change & représente un bois. Le Docteur Lelio & Violette, ne veulent point écouter la malheureuse Flaminia, qui cherche en vain à se justifier. Pantalon lui impose silence aussi bien qu'à Arlequin; il les marie, & par un effort de tendresse & de générosité, il leur donne pour présent de nôce, un écrain rempli de pierreries, à condition qu'ils s'en iront si loin, qu'on n'entendra jamais parler d'eux. La cérémonie finie; on abandonne les nouveaux mariés, qui sont fort embarrassés du chemin qu'ils doivent prendre. Tandis qu'ils sont à se déterminer, des voleurs surviennent, se saisissent de l'écrain, dépouillent Arlequin, & lorsqu'ils en veulent faire autant à Flaminia, ils en sont empêchés par le Capitaine Mario, qui arrive de

Flandres. Il les met en fuite & emmène l'infortunée Flaminia , après avoir entendu le récit de son aventure & avoir gémi sur la cruauté de son pere.

Pantalon rongé de remords du mauvais traitement qu'il a fait à sa fille , témoigne son déplaisir au Docteur. Mario les interrompt. Il embrasse son pere qui est charmé de le revoir. Pendant leurs caresses mutuelles , Pantalon fait cette réflexion si naturelle dans la situation où il se trouve ; mon ami , dit-il , a le plaisir d'embrasser son fils après une courte absence , & moi je ne reverrai jamais ma fille. Mario le rebute lorsqu'il vient pour l'embrasser , & le quitte en lui disant qu'il veut le voir l'épée à la main , pour le punir de la barbarie qu'il a eue pour une Dame de mérite.

Le Docteur croit que son fils extravague. Pour Pantalon il accepte le défi avec joie , parce qu'il ne desire que la mort , qui peut seule terminer ses déplaisirs ; mais le Docteur l'assure qu'il ne l'abandonnera pas , quand même il devrait se battre contre son propre fils.

Arlequin déguisé en estropié , vient demander l'aumône à Violette ; & pour savoir si elle l'aime toujours , il lui apprend qu'Arlequin a été tué par des vo-

leurs. Violette saisie de cette nouvelle, tombe évanouie entre ses bras. Lelio le méconnoissant aussi, & indigné qu'un gueux prenne tant de familiarité avec Violette, le chasse & la fait révenir. Un Laquais apporte deux lettres; l'une pour Lelio, par laquelle il est appelé en duel pour son ingratitude envers sa Maîtresse; & l'autre pour Violette, qu'on veut aussi voir l'épée à la main. Arlequin qui paraît au fond du théâtre, entend ce dernier défi, & prend la résolution de défendre sa Maîtresse.

Pantalon vient armé pour le combat; le Docteur le suit pour l'empêcher ou le secourir; Lelio & Violette croient que ce sont eux qui les ont défiés, tombent sur eux & les désarment. Arlequin arrive armé de toutes pieces, mais il ne fait que paraître. Il jette ses armes sur le théâtre, & s'enfuit à toutes jambes.

Enfin Mario se présente, & dit que c'est lui qui a fait un appel à Lelio, pour le punir des injustes soupçons qu'il a eus contre l'honneur de Flaminia. Il fait venir cette Amante infortunée, qui veut aussi avoir raison des outrages qu'elle a reçus de Violette. Cependant la colere s'appaise, l'aventure de la prison est

éclaircie, & quant au prétendu mariage de Mario, elle proteste qu'elle ne l'a feint que pour parer celui que son pere lui proposait, ce qui est confirmé par Mario, qui prie son pere de consentir à un autre mariage pour lequel il a des engagements avec une Dame Flamande. Après bien des traverses, cette intrigue ingénieuse se dénoue par le double hymenée de Flaminia avec Lelio, & d'Arlequin avec Violette.

Cette Piece fit beaucoup de plaisir sur le théâtre du Palais Royal, où elle fut jouée pour la première fois. C'est une de celles que l'on reprend le plus souvent, & qui sont actuellement le fond du répertoire Italien.



HERCULE FILANT.

Parodie d'Omphale, (1) en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 15 Mai 1721.

Cette Parodie étoit précédée d'un prologue dans lequel on rappelloit au Public l'ancien usage des Parodies en Vaudevilles.

IPHIS, seul, se promenant sur le théâtre en Héros d'Opéra.

J'aime la Reine comme un perdu...
La belle occupation pour l'apprentif d'Hercule ! étant encore en nourrice il tua deux gros serpens, & moi qui suis fevré depuis vingt-cinq ans au moins, je n'ai pas écrasé un petit ver de terre.

Hercule arrive couvert de sa peau de Lyon, tenant une quenouille & un fuseau ; il apprend à Iphis qu'il aime aussi la Reine.

(1) Tragédie lyrique en cinq actes, avec un prologue de la Motte, Musique de Campra, représentée pour la première fois le 10 Novembre 1701.

I P H I S, *à part.*

Je suis parbleu tondu, (*à Hercule*)
& Madame Argine oubliez-vous qu'elle
vous aime & qu'elle en fait plus que feu
la Jobin.

H E R C U L E.

Ne me parle point de cette forcier-
là, (*il chante*),

Il faut que je file, file,

Ou de la laine ou du lin.

I P H I S.

Et pourquoi faut-il que vous filiez ?

H E R C U L E.

C'est qu'Omphale est bonne ménag-
ere ; & qu'elle aime les profits de la
quenouille.

I P H I S.

Mais vous ne filez point à l'Opéra ?

H E R C U L E.

La belle autorité ! l'Opéra fait-il ca-
ractériser les Héros ? Il habille leurs pen-
sées comme leurs personnes, de clin-
quant & d'oripeau ; crois-moi, mon
ami, ne t'en rapporte jamais à l'Opéra
sur le chapitre des Grands-hommes.

Alc : *Que je chéris mon cher Voisin.*

Il aime ce compere-là

A nous en faire accroire.

I P H I S.

Je vois fort bien que l'Opéra

Gâte souvent l'Histoire.

Hercule dit qu'il va faire préparer
une fête pour Omphale, & il rentre
avec Iphis.

Omphale paraît avec deux Commères ; la première vante à la Reine la complaisance d'Hercule, qui apprend à filer pour lui plaire. Omphale répond qu'il est un balourd, qu'il a cassé tout les fuseaux, elle avoue qu'elle lui préfère un fileur plus alerte ; la seconde Commère nomme Iphis.

O M P H A L E.

En devinant mon choix vous le justifiez.

I P H I S, *à part sans voir Omphale.*

Que fais-je malheureux ? J'ose aller sur les brisées d'Hercule, il est mon ami & même un peu mon Maître. Que ferai-je, moi, franche masette, contre un rival qui assomme les Lions à coups

de poing, qui rosse les Géans comme des pigmées, qui étrille les Centaures comme des baudets; enfin qui a balayé lui seul toutes les crottes des étables qui avoient fait bouquer tous les Bouviers du bon Roi Ogias?

OMPHALE, *à part.*

Il rêve, il ne fait pas encore l'amour qu'il a fait naître; il faut que je l'intrigue, la Piece seroit trop tôt finie, si mon cœur s'expliquait sans finasser.

IPHIS, *à part.*

Quelle cruelle situation! mon cœur me dit de parler, mes épaules me le défendent... Il apprend à Omphale la fête qu'Hercule lui prépare, Omphale lui répond que c'est en vain que ce Héros soupire, qu'un autre Amant l'a prévenu dans son cœur.

IPHIS.

AIR: l'Amour la nuit & le jour.

O ciel! quel autre Amant

Mérite de vous plaire?

Hercule seulement

Est digne de vous faire

L'Amour,

La nuit & le jour.

I P H I S.

Croyez-moi, tenez vous-en à mon
ami Hercule ; vous savez que parmi les
travaux, il y en a qui doivent le mettre
en crédit auprès des Dames.

O M P H A L E.

A I R : ô reguinqué.

Je fais qu'Hercule est fort vanté ;
Ma Gouvernante ma conté,
O reguinqué, ô lon, lan, la,
Que par lui cinquante Pucelles
Ont cessé d'être Demoiselles.

I P H I S.

Il en a fait des Dames damées, &
cela en une nuit au moins ; Madame la
Reine, ce ne sont pas-là des jeux d'en-
fans. . . .

O M P H A L E.

Il soutient mal sa réputation dans
ma Cour ; mais laissons-là ce fleur nou-
veau.

O M P H A L E.

A I R : On n'aime plus dans nos Forêts.

L'Amant que m'offrent les Amours.
Mériter le mieux cette gloire ;

Mes yeux me le disent toujours,
Et mon cœur se plaît à les croire.

I P H I S, *pleurant.*

Vos yeux & votre cœur ont tort.

O M P H A L E.

De quoi pleurez-vous donc si fort ?

I P H I S.

Je pleure pour Hercule.

A I R : *Tu croyais en aimant Colette.*

Ah ! c'est trop m'accabler, cruelle !

Mon cœur éprouve en ce moment. . .

La douleur d'un ami fidèle.

Et d'un-trop malheureux Amant.

O M P H A L E.

Que dites-vous Iphis.

I P H I S.

A I R : *Reveillez-vous.*

Je dis que ma peine mortelle.

S'en va me coûter un licou ;

Hercule fait de la ficelle,

Il m'en donnera pour un sou.

Il vient fort à propos, (à Hercule)
avez-vous de la corde de faite ?

HERCULE, accompagné de Filleuses.

Tais-toi, mon cher ami ; avancez Dame Jeanne , Dame Ragonde , Dame Perrette , Dame Françoisse ; voilà, continue-t-il, toutes les Filleuses du quartier que j'ai rassemblées pour vous donner une fête qui vous convienne ; elles savent beaucoup de chansons à danser qu'elles vous apprendront : allons Dame Jacqueline, chantez-nous les amours de Gombaut & de Mâcé. (*On entend le prélude de l'Opéra, qui annonce Argine avec le tonnerre & les éclairs.*) Voici bien une autre chanson. (*Argine paraît en l'air sur un manche à balai, sellé & bridé.*)

H E R C U L E.

AIR : *Mon pere je viens devant vous.*

Que vois-je ? c'est Argine , ô Dieux !

Que je crains sa jalouse rage !

I P H I S.

Quel monstre l'amene en ces lieux,

C'est un manche à balai sauvage.

O le vilain bidet !

Fuyons , je n'aimerais pas trop

Qu'il vint sur mon dos au galop.

Argine descend avec un flambeau allumé

*mé, & met le feu à toutes les quenouilles
des Fileuses qui s'enfuient.*

HERCULE, riant.

Voilà ce qui s'appelle mettre le feu
aux étoupes, la belle vengeance !

ARGINE.

Vous en verrez bien d'autres. . . .
Ingrat, tu m'as quitté dans la Phrigie,
je viens te retrouver dans la Lybie. Je
t'apprendrai à faire ainsi courir le guil-
ledou à une fille de ma qualité, à sacri-
fier l'héritière du Devin Thiresias, à
une petite Reine qui te fait filer ici le
chanvre & le parfait amour.

HERCULE.

AIR : Adieu paniers.

Je suis bon cheval de trompette,
Tous vos cris ne me font pas peur ;
Pour vous Argine, dans mon cœur,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

ARGINE.

Adieu paniers ! . . . Tu ne me feras
pas bien-tôt des adieux si plaisants.

HERCULE.

Hé ! de grace, laissez-moi en repos.
Il chante, il faut que je file, file. (*il
sort.*)

A R G I N E.

Je te ferai filer doux.

Oh là, Démons, allez présentement dans la rue saint Nicaise ; prenez-là quelques vieux habits de Zephire , déguisez-vous , & ensuite amenez ici ma rivale. C'est aujourd'hui le jour de sa naissance , Hercule n'a pas songé à lui donner un bouquet , & cela est fort impoli pour un amoureux. Je veux me charger , moi , de cette galanterie-là.

Les Démons amènent Omphale ; 'Argine fait un enchantement en disant, rendons-là immobile , cela me sera plus commode pour l'assassiner. Comme elle leve le bras , Hercule arrive & l'arrête en chantant :

*Turelutu tu rengaine , rengaine ton
couteau.*

A R G I N E.

AIR : Lon lan la derirette.

C'est arriver bien à propos ;

Puisque tu gardes mon couteau ,

Viens donc me l'enfoncer dans ma peau.

H E R C U L E.

Lon lan la derirette.

A R G I N E.

Viens me percer ?

H E R C U L E.

Oh que nenni ,
Lon lan la deriri.

A R G I N E.

Oui , tu le prends sur ce ton-là ?

Elle fait enlever Omphale dans une calèche à six dragons. Dans la scène suivante, Hercule dit à Iphis, que la Reine a déclaré à Argine qu'il avait un rival heureux ; mais qu'elle n'a point nommé. Iphis lui conseille d'engager Argine à faire tourner le sas, & Argine y consent. Après une cérémonie, le théâtre change & représente une caverne magique. Il paraît plusieurs Sorciers avec un gros chat, les Sorciers crient, le chat miaule, & Argine chante :

A I R : *Des Trembleurs.*

Tremble, ingrat; dès ce jour même,
Malgré ta colere extrême,
Avec ton rival qu'elle aime,
Omphale se mariera,
Rira, rira, rira, rira.

HERCULE, à Iphis.

Soutiens-moi, je me trouve mal.

ARGINE.

Je me meurs.

IPHIS.

Allons nous évanouir tous ensemble.

Le théâtre change & représente le
Temple de l'Amour; Omphale y paraît
au milieu d'une troupe de Bouquetieres
& de Revendeuses à la toilette.

Une Revendeuse chante.

Amans malheureux servez-vous de nous;

Et vous aurez bien-tôt un destin plus doux;

Sans les Revendeuses,

Timides Galants,

Vos peines fâcheuses

Dureroient mille ans.

Amans malheureux, &c.

Par nos soins les belles

Ont de bons hafards,

Rubans & dentelles,

Bijoux & brocards,

Et poulets prêts d'elles

Trompent les Renards.

OMPHALE.

Je vois Iphis.

La REVENDEUSE.

• Nous nous retirerons; nous savons
notre métier. (*Les Bouquetieres & Re-
vendeuses sortent*).

O M P H A L E.

Oh! pour le coup, voilà une fête
agréablement interrompue.

Omphale & Iphis se déclarent leur
amour, & Omphale chante:

C'est pour vous seule que je soupire,
Je ~~suis~~ croître encore mon amour
Par le plaisir de vous le dire.

I P H I S.

Fi, c'est du verbiage que cela, & dans
le temple de l'Amour on ne doit pas
s'amuser à la moutarde.

HERCULE, *dans la coulisse.*

Par la tête, par la mort, par la fam-
bleu.

O M P H A L E.

J'entens Hercule; que je crains ses
Juremens!

I P H I S, *tremblant.*

Et moi sa massue.

Hercule arrive & est étonné de voir **Iphis**, qu'il suppose être là pour venger son injure. Il l'embrasse si fort, qu'**Iphis** craignant d'être étouffé par ses caresses, lui avoue qu'il est son rival; **Hercule** devient furieux & leur dit : mourez, ingrats, mourez.

I P H I S.

Laissez-moi du moins faire mon testament.

H E R C U L E.

Que fais-je? Arrête, Alcide, arrête.

I P H I S.

Oui arrête, c'est bien dit.

H E R C U L E, furieux.

*AIR: Quand on a prononcé ce malheureux
oui, oui.*

Le tonnerre en grondant s'allume sur ta tête,
Tremble.

I P H I S.

Je tremble assez.

H E R C U L E, furieux.

La foudre est toute prête.

I P H I S, à part.

Il a bien tonné aujourd'hui.

Hercule après s'être emporté pendant long-tems, chante tout-à-coup :

Mariez , mariez , mariez-vous ,
Iphis , épousez Omphale ;
Mariez , mariez , mariez-vous ,
Je ne ferai point jaloux.

I P H I S.

N'est-ce point raillerie ?

O M P H A L E.

Ce changement n'est pas croyable ;

H E R C U L E.

Que voulez-vous ? Il faut bien faire
une fin.

I P H I S.

Mais , si Madame Argine.

H E R C U L E.

Que vous importe de savoir ce qu'elle est devenue , elle ferait mauvaise figure ici. Lorsqu'on fera un Opéra de vos amours , Argine ne paraîtra au dénouement que dans le livre des paroles. Mais voici nos voisines les Fileuses , il faut leur déclarer qu'Iphis est leur Roi.

AIR: *Ton humeur est, Catherine.*

Camarades Filandières,

Voici le Roi de ces lieux.

(à *Iphis.*)

Ne prenez pas mes manières,

Vous, cher *Iphis*, faites mieux.

I P H I S.

Ne craignez pas que nos flâmes

Filent dans leurs doux instans ;

Avec un fuseau les Dames

Ne s'amusent pas long-tems.

Le Spectacle finit par un ballet.

Cette Parodie qui est de Fuselier, fut faite à la seconde reprise de l'Opéra d'Omphale, qui fut remis le 21 Avril. A celle du 14 Janvier 1752, MM. Favart & Marcouville, en donnerent depuis une autre sous le titre de Fanphale, qui eût beaucoup de succès ; & Vadé en une autre qui fut jouée à l'Opéra Comique sous le nom de la Fileuse.



LE SOUPÇONNEUX.

*Canevas Italien en trois actes, 29 Janvier
1721.*

Lelio paraît agité, il tient deux lettres, l'une de Mario, son ami, qui est à la campagne, & qui le presse de conclure son mariage avec Silvia, sa sœur; & l'autre est de Flaminia, sa prétendue, qui lui écrit des choses fort tendres, qu'il traite de jargon de roman, & qui ne peuvent calmer son inquiétude naturelle. Il cherche le moyen de lire dans le cœur de sa maîtresse; il s'applaudit de l'avoir trouvé, & témoigne qu'il attend avec impatience le retour de Mario, qu'il veut faire servir à ses projets; il questionne Arlequin, qui est depuis peu de temps à son service; il l'interroge sur sa famille, sur sa conduite passée, & cela avec des marques de soupçons si évidentes, qu'Arlequin se fâche, se trouble, & son trouble accroît la défiance de Lelio. Il lui demande ensuite des nouvelles de ses amours avec Violette; Arlequin dit qu'il est très-heureux, & Lelio se moque de sa tranquillité; mais Arlequin répond qu'il n'a

garde de marquer aucuns soupçons à Violette, s'il n'était pas aimé cela serait inutile, & ne servirait qu'à la faire changer de sentimens, s'il avait le bonheur d'être bien dans son esprit.

Lélio est un moment frappé de la réflexion de son valet; mais reprenant bientôt son caractère, il dit qu'il ne peut jouir d'un bonheur dont il n'est pas certain.

Mario arrive de la campagne, Lélio lui propose de faire une déclaration d'amour à Flaminia, pour éprouver si elle l'aime véritablement; Mario s'en excuse sur sa passion pour Silvia, avec qui cette feinte pourrait le brouiller. Mais Lélio lui dit qu'il ne consentira point à son mariage avec sa sœur Silvia, s'il ne lui rend ce service: Mario est forcé de se prêter à ses desfeins, il lui promet d'exécuter ses projets; Silvia paraît, & demande à Mario s'il a obtenu le consentement de son frère: Mario lui répond, sans oser s'expliquer davantage, que Lélio a fixé leurs deux mariages au même jour; Lélio les trouve se parlant ensemble, en conçoit de l'ombrage, & craint que son ami n'ait appris son secret à sa sœur: Mario lui proteste qu'il ne l'a entrete-

nue que de choses indifférentes ; mais il ne rassûre point Lélîo , qui lui remet cependant la lettre , qu'il vient d'écrire pour Flaminia : Mario en sortant salue Silvia , & la prie tout bas de presser son frère sur leur mariage ; Lélîo qui les observe , dit à Arlequin , Mario vient de prier sa sœur de ne me rien dire du sujet de leur entretien : Arlequin tombe dans son sens par complaisance : ensuite Lélîo presse Silvia de ne lui point cacher ce dont Mario lui parlait ; elle rougit & lui obéit , en le pressant de ne plus retarder leur union. Pure défaite , dit Lélîo ; il presse , il insiste , & finit par la menacer d'empêcher son mariage avec Mario , si elle n'est de bonne-foi. Arlequin se joint à son Maître ; Silvia , qui n'a rien autre chose à dire , sort en pleurant , & le soupçon de Lélîo n'en est pas plus dissipé.

Pantalon & le Docteur sont introduits par Arlequin , ils disent à Lélîo qu'ils aspirent au moment de s'unir plus étroitement avec lui , Pantalon en devenant son beau-père , & le Docteur , celui de sa sœur. Lélîo les remercie , & leur fait comprendre que tous ces complimens lui sont suspects : il répond d'une manière équivoque à tous leurs em-
pressemens ,

pressemens ; puis demandant tout-à-coup son chapeau & son épée, il sort en les laissant fort interdits. Les deux vieillards demandent à Arlequin le sujet de cette froideur : mais il leur répond , à son tour, en contrefaisant son Maître , & en prenant sur la table son chapeau , sa ceinture & sa batte, il les quitte brusquement, court après lui , & finit ce premier Acte.

(*Le Théâtre représente une rue , où est la maison de Pantalon.*)

Mario arrive fort intrigué d'être obligé de faire une chose qui lui répugne ; mais enfin , il frappe à la porte de Pantalon , Flaminia vient lui parler ; elle est suivie de Violette , que Mario la prie de renvoyer ; ensuite , après lui avoir donné la lettre de Lelio , il commence à montrer de l'amour pour elle , & s'y prend très-mal adroitement. Enfin , il dit , *à part*, qu'il lui est impossible de feindre plus long-temps ; il se jette aux pieds de Flaminia , & lui demande le secret sur ce qu'il va lui apprendre ; elle le lui promet : il lui découvre la folie de son ami , qu'il rejette sur sa délicatesse , & il la prie de la lui pardonner , d'autant que Lelio est résolu de terminer son mariage & celui de sa sœur , aussi-

tôt qu'il sera satisfait. Flaminia indignée, le fait trembler pour son secret; elle lui avoue que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle craint que l'humeur de Lelio ne la rende malheureuse, mais elle assure qu'elle tâchera d'y mettre ordre, sans se compromettre; qu'il peut, cependant, lui dire que sa déclaration a été mal reçue, & imaginer telle réponse qu'il jugera convenable. Mario la remercie, & sort pour aller trouver Lelio.

Flaminia, outrée de colère, appelle Viollette, sa suivante; lui apprend les soupçons de son Amant, & jure de se vanger.

Arlequin arrive pour voir Viollette, & lui dit que son Maître a voulu lui donner aussi de la méfiance sur son compte; Viollette se met dans une grande colère, & tandis qu'elle querelle Arlequin, qui proteste de son innocence, sa Maîtresse lui dit à l'oreille, qu'elle vient de trouver un moyen sûr de se vanger; elle ajoute qu'elle va écrire à Mario, qu'elle veut lui parler cette nuit, & qu'elle ait soin de ménager Arlequin, pour tâcher d'être au fait des démarches de son Maître. Viollette, après avoir pesté raisonnablement contre Lelio,

propose à Arlequin de venir la voir, quand il sera nuit, avec la précaution de se travestir; elle lui promet de le cacher dans une chambre voisine de celle où sa Maîtresse doit de son côté entretenir Mario. Arlequin trouve cet arrangement fort judicieux, & voyant arriver son Maître avec Mario, il sort pour aller se travestir.

Mario rend compte à Lelio de sa commission; il lui parle des figueurs qu'il a éprouvées de la part de Flaminia, & le félicite avec chaleur; Lelio tantôt le croit, & tantôt se méfie de son récit; il panche enfin à se persuader que l'amour supposé de Mario n'a pas déplu à Flaminia; il le quitte fort inquiet, & laisse Mario tout interdit. Violette arrive, & lui donne la lettre de sa Maîtresse, en le priant d'en faire confidence à Lelio, & l'assurant que le service qu'il rendra à Flaminia ne lui fera aucunement nuisible: Mario promet d'obéir; il sort, & Violette s'en va fort contente.

(Le théâtre change, & représente la chambre de Lelio).

On voit Arlequin embarrassé de choisir entre divers travestissemens; il se dé-

termine enfin à en prendre deux, l'un sur l'autre, afin d'être plus méconnoissable; pour cet effet il commence à se deshabiller; Lelio le surprend dans cette occupation, & lui demande quel est son dessein: Arlequin avoue que Violette lui a donné un rendez-vous, & le prie, tantôt en riant, tantôt en pleurant, de ne point troubler sa bonne-fortune. Lelio le lui promet: Arlequin l'embrasse, & fait divers lazzi d'allégresse.

Un Valet apporte une lettre de Mario, qui apprend à Lelio que Flaminia veut avoir une conversation nocturne avec son ami; Lelio conclut que c'est avec raison qu'il a pensé que l'amour de Mario ne déplaisait pas à sa Maîtresse, & qu'il n'en était pas autant aimé qu'on voulait le lui faire accroire; il écrit à Mario d'aller au rendez-vous, & le prie de lui apprendre le lendemain ce qui s'y sera passé, il remet la lettre au Valet, le congédie, met dans sa poche celle de Mario, & dit qu'il vient d'imaginer un bon stratagème; Arlequin trouve que la nuit est plus longue à venir qu'à l'ordinaire. Lelio lui reproche d'avoir négligé de lui apprendre de quelle manière Violette doit l'introduire. Arlequin lui répond qu'elle lui a

promis de l'attendre sur la porte ; il s'interrompt à tous momens , en disant qu'il est nuit , qu'il faut qu'il s'en aille ; Lelio l'arrête à chaque fois. Enfin, Arlequin se retourne-précipitamment , fait la révérence , & dit : ha ! Madame la Nuit , foyez la bien-venue , je donne la bonne nuit à votre Seigneurie : il veut partir ; mais Lelio l'arrête encore , & lui déclare que voulant lui-même sortir cette nuit , il faut qu'il demeure pour garder la maison , & lui déclare que pour s'assurer de son obéissance , il l'enfermera à la clef ; mais comme il est encore jour , il va dire à sa sœur qu'on ne doit point l'attendre. Arlequin profite de ce moment pour aller avertir Violette de ce contre-temps. (Le Théâtre change , & représente une rue) ; Arlequin apprend à Violette son infortune , & Flaminia projette de se servir encore de cette circonstance , pour se venger des soupçons humilians de Lelio : elle voit venir de la lumière , & rentre.

Le Docteur & Pantalon paraissent ; le dernier tient une lanterne , & dit à l'autre qu'avant d'aller souper chez lui , il faut qu'il avertisse à son logis ; lorsque les deux vieillards sont entrés chez

le Docteur, Lelio paraît enveloppé d'un manteau ; il appelle Violette, qui fait semblant de le prendre pour Arlequin ; elle le fait entrer par la porte qui est au milieu du Théâtre, & l'enferme à la clef. Flaminia qui vient avec une bougie à la main, appelle Violette & la gronde d'être seule dans cette chambre, pendant qu'elle doit être sur la porte à attendre Mario : elle ajoute qu'elle a vu du balcon quelqu'un passer, & que ce pourrait bien être lui ; elles se font signe l'une à l'autre que Lelio est là enfermé ; Violette sort, & Flaminia restée seule, se félicite, tout bas, de sa prochaine vengeance.

Mario arrive, Flaminia le traite fort mal & lui dit qu'indignée de la trahison qu'il fait à son ami, elle ne l'a fait venir que pour lui défendre de se présenter jamais devant elle. Il sort confus en apparence, & Flaminia continue de se protester à elle-même, qu'elle n'aimera jamais que Lelio. Celui-ci, transporté de joie, veut s'aller jeter aux pieds de Flaminia, qui feint d'être effrayée, & qui appelle les Domestiques à son secours ; ils accourent armés, & elle leur recommande, tout bas, de bien observer ce qu'elle leur a ordonné, & de se con-

center de lui faire peur. On' ouvre la porte; Lelio les renverse en sortant; un Valet tire un coup de pistolet en l'air, & le prétendu voleur, perd son chapeau & sa perruque en se sauvant.

Au troisieme Acte, le Théâtre représente la chambre de Lelio; on y voit Arlequin endormi sur une table; qui rêve & croit parler à Violette: il s'agite & tombe à terre; il se réveille, cherche Violette, & ne la trouvant pas, il s'appërçoit qu'il vient de rêver. Son Maître rentre; il en a peur d'abord; le reconnoît; ensuite il lui demande ce qu'il a fait de son chapeau & de sa perruque: Lelio répond que les ventiles à emportés. Un Domestique apporte une lettre de Flaminia, qui mande à Lelio qu'elle a un grand sujet de chagrin, & que si son mariage n'est terminé ce jour même, elle entrera le lendemain dans un Couvent.

Lelio se flatte que l'amour de Mario est le sujet de ce chagrin & dit au Valet qu'il peut assurer sa Maîtresse qu'il est prêt à lui obéir; il lui demande aussi des nouvelles de sa santé; celui-ci répond qu'elle n'est pas bien remise d'une frayeur qu'elle a eue cette nuit; que l'on a surpris un voleur enfoncé chez elle; qui a per-

du son chapeau & sa perruque, en se sauvant. C'étoit donc, dit Arlequin, une nuit bien malheureuse pour les chapeaux & les perruques; son Maître le fait taire, & congédie le Valet de Flaminia. Arlequin recommence à parler des chapeaux & des perruques; Lelio s'impatiente: en ce moment le Docteur & Pantalon arrivent; ils pressent Lelio de fixer le jour de son mariage, & de celui de Silvia. Il répond qu'il est prêt à conclure, & qu'il va les suivre avec sa sœur, chez le Seigneur Pantalon, où il compte qu'ils seront trouver le Notaire. Silvia entre, & lui dit qu'elle l'a vû cette nuit en songe dans un grand embarras, & entourré de bêtes féroces qui n'avaient pas envie de le manger. Lelio convient à part, que ce rêve avait quelque chose de vrai. Mario entre, & lui compte en secret qu'il a été bien mal traité à son occasion. Lelio l'interrompt, lui dit qu'il fait tout & qu'il lui devra le repos de ses jours. Il leur apprend ce qu'il vient d'arrêter avec Pantalon & le Docteur; il l'embrasse; il dit aussi à Arlequin qu'il épousera Violette, & ils partent tous pour se rendre chez Pantalon. (Le Théâtre change encore, & représente la cham-

bre de Flaminia). Elle dit à Violette qu'elle est fort embarrassée du moyen dont elle se servira pour rompre avec Lelio, sans nuire à Mario. Violette lui donne la lettre de ce dernier, que Lelio a perdue en se sauvant ; elle s'en réjouit, après l'avoir lûe, & se promet d'en tirer un bon parti. Les Pères & les Amans arrivent ; on signe les deux contrats ; Flaminia s'en saisit, donne à Mario celui qui l'intéresse ; reproche à Lelio ses soupçons & ses procédés injurieux, qu'elle vient de reconnaître par la lettre qu'il a laissé tomber en se sauvant, & elle déchire le contrat qu'elle vient de signer. Pantalon approuve le procédé de sa fille ; il se retire avec elle : Lelio demeure confus ; Silvia le console, & lui conseille de n'être plus si soupçonneux à l'avenir : mais Lelio, tout en colère, se promet de l'être plus que jamais ; car, dit-il, cette lettre cache quelque trahison, dont je ne me suis pas assez défié ; il sort avec fureur, & Mario & Silvia rentrent dans l'intention de travailler à faire sa paix.

Cette Pièce pourrait bien avoir donné l'idée du Curieux-impertinent. Elle est de Riccoboni ; le caractère principal

fut supérieurement rendu par l'Auteur,
& la Pièce fut bien reçue du Public.

ARLEQUIN SAUVAGE.

Comédie Française en trois actes,

17^e Juin 1721.

On oppose dans cette Pièce la simple nature à nos mœurs civilisées, & l'on y fait voir combien nous sommes éloignés du vrai ; mais sans blesser aucune des idées que l'on doit respecter. Le Sauvage est amené en France, & n'y apporte que les lumières de la raison naturelle. Comme il est sans préjugé, il est aussi sans erreur ; il examine sans prévention ; & juge sans partialité ; il s'étonne que les hommes aient besoin de loix pour être bons ; il condamne la fausseté de la politesse, & rit des considérations empruntées que nous tirons de nos richesses ; mais il s'afflige sérieusement lorsqu'il apprend qu'il y a des pauvres & des riches : s'il est du nombre des premiers, la pauvreté l'oblige à dépendre des derniers, ce que ses idées de justice & de liberté lui font

regarder comme le comble de l'inhumanité.

Comme l'intrigue de cette Pièce ne roule que sur un seul événement imaginé, pour développer le caractère du Sauvage, je n'en ferai point d'analyse, & je me contenterai de rapporter les scènes les plus saillantes, dont je rapprocherai les traits les plus ingénieux.

ARLEQUIN.

Les fottes gens que ceux de ce païs-ci ! Les uns ont de beaux habits qui les rendent fiers ; ils lèvent la tête comme des Autruches ; on les traîne dans des cages ; on leur donne à boire & à manger ; on les met au lit ; on les s'en retire : enfin, l'on dirait qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en servir.

Lélio lui apprend les raisons qui font se conduire ainsi parmi les Nations civilisées.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela, les Nations civilisées ?

LE LÉO.
Ce sont des hommes qui vivent sous des loix.

ARLEQUIN.

Sous des loix ! & quels Sauvages sont
ces gens-là ; des loix ?

L E L I O.

Ce ne sont point des Sauvages, mais
un ordre puisé dans la raison, pour nous
retenir dans nos devoirs, & rendre les
hommes sages & honnêtes gens.

ARLEQUIN.

Vous naîsez donc fous ou coquins
dans ce pays-ci ?

L E L I O.

Pourquoi le penses-tu ?

ARLEQUIN.

Il n'est pas bien difficile de le deviner ; si vous avez besoin de loix pour
être sages & honnêtes gens, vous êtes
fous & coquins naturellement, cela est
clair.

L E L I O.

Nous naissons avec nos défauts, com-
me tous les hommes ; la raison seule,
soutenue d'une bonne éducation peut
les réformer.

ARLEQUIN.

Vous avez donc de la raison ? Comment est-elle faite ?

LELIO.

C'est une lumière naturelle qui nous fait connaître le bien & le mal , & qui nous apprend à faire l'un & à fuir l'autre.

ARLEQUIN.

Eh ! mort-non de ma vie , votre raison est faite comme la nôtre. Pourquoi avez-vous besoin de loix ? car si la raison apprend à faire le bien & à fuir le mal , cela suffit ; il n'en faut pas davantage ?

Lelio lui apprend , dans un plus grand détail , les avantages qu'on peut tirer de l'éducation ; ce que c'est que la politesse , & la manière dont on doit tourner un compliment ; ce qu'Arlequin n'approuve point du tout.

Dans une autre scène. Arlequin voit Violette & en devient amoureux ; mais il est fort embarrassé de le lui faire connaître à la manière d'Europe , ainsi qu'elle l'exige : comme toutes ces choses , l'embarrassent beaucoup , il lui propose de faire l'amour à sa manière. Sauva-

ge, en attendant qu'il ait appris la sienne ; & après lui avoir fait souffler une allumette, selon l'usage de son pays, il veut l'emmener avec lui ; Violette se défend, & Flaminia l'en empêche, & lui apprend que cela n'est point permis. Arlequin répond que c'est une grande folie de défendre ce qui fait plaisir, & ne fait de tort à personne. Violette & Flaminia sortent, & il arrive un Marchand porte-balle qui offre sa marchandise à Arlequin.

ARLEQUIN.

Pourquoi me fais-tu voir cela ?

Le MARCHAND.

Afin que vous voyez s'il y a quelque chose qui vous fasse plaisir.

ARLEQUIN.

Et tu me le donneras ?

Le MARCHAND.

Avec joie, je ne demande pas mieux.

ARLEQUIN, à part.

Le Capitaine a raison, il m'a dit qu'il y avait des gens qui faisaient leur métier de prévenir les besoins des autres ; il ne ment pas, (au Marchand).

& tu vas donc par le pays porter ces choses pour chercher des gens qui les prennent ?

Le MARCHAND.

Oui, Monsieur, il le faut bien.

ARLEQUIN.

Les bonnes gens ! les bonnes gens & la belle chose que les Loix !

Il examine tout avec curiosité, & chaque bijou le jette dans l'admiration.

Le MARCHAND.

Allons, Monsieur, voyez ce qui vous fait plaisir.

ARLEQUIN.

Tout me fait plaisir.

Le MARCHAND.

Tant mieux, un Marchand ne demande pas mieux que de se défaire de sa marchandise.

Arlequin prend tout, & le Marchand lui demande cinq cens francs. Arlequin répond qu'il n'a point de francs & qu'il ne fait pas même ce que c'est. Le Marchand veut reprendre sa marchandise, Arlequin s'impatiente & le casse ; il veut le prendre aux cheveux, mais le Mar-

chand se sauve & lui laisse sa perruque entre les mains. Comment diable, dit Arlequin, les gens de ce pays-ci ne sont point tels qu'ils paroissent; la bonté, la sagesse, l'esprit, la chevelure, tout est emprunté chez eux. Des Archers viennent & veulent arrêter Arlequin, il les bat; mais il est obligé de céder au nombre, & ils l'entraînent en prison, lorsque Lelio arrive & termine cette affaire, en lui faisant restituer la marchandise au Marchand, & en donnant de quoi boire aux Archers. Il lui apprend ensuite ce que c'est que le droit de possession, le tien & le mien; comment on se sert de l'argent pour représenter la valeur des denrées & pour en faciliter le commerce, ce qu'Arlequin a beaucoup de peine à comprendre; mais lorsque Lelio lui a fait concevoir qu'il est pauvre & qu'il sera obligé de servir d'autres hommes parce qu'il manque de cet argent, il entre dans une grande colere contre lui, & lui dit de le remener dans ses forêts oublier qu'il y a des pauvres & des riches. Mario, ami de Lelio, survient; ils se comblent de caresses & témoignent la joie qu'ils ont de se retrouver; ils se font une confiance réciproque de leurs

amours, mais il se trouve que Flaminia en est l'objet. Aussi-tôt qu'ils se sont reconnus pour rivaux, leur amour leur fait oublier leur amitié, & ils mettent l'épée à la main pour disputer Flaminia. Arlequin veut les séparer, ils ne peuvent se débarrasser de lui, qu'en lui apprenant les raisons d'un changement si subit. Lorsqu'ils l'en ont instruit, il s'écrie : oh ! les sottes gens ! Dites-moi, continue-t-il, celui qui tuera l'autre, épousera donc cette fille ?

M A R I O.

Oui.

A R L E Q U I N.

Oui, & savez-vous si elle le voudra ? Elle aime l'un ou l'autre, ainsi il faut lui demander avant que de vous battre, celui qu'elle veut que l'on tue.

L E L I O.

Mais ,

A R L E Q U I N.

Mais, mais . . . Oui bête que tu es ; car si c'est lui qu'elle aime & que tu le tue, elle te haïra d'avantage & ne voudra point de toi. Vous êtes deux ânes ; au lieu de vous battre, allez trouver

cette fille, & demandez-lui celui qu'elle veut : celui là l'épousera, & l'autre ira en chercher une autre, sans se fâcher mal-à-propos contre un homme qui ne lui fait point de tort, puisqu'il a autant de raison de vouloir cette fille que lui, & que ce n'est pas sa faute si elle l'aime davantage.

Le raisonnement d'Arlequin les éclaire & les ramène à des sentimens plus raisonnables & plus modérés. Arlequin rencontre ensuite un Plaideur, qui se plaint de l'injustice des hommes. Arlequin lui demande si c'est qu'il a manqué aussi d'être pendu, il lui apprend son histoire avec le Marchand. Le Plaideur conclut naturellement qu'il a affaire à un voleur, & il a lieu d'être confirmé dans cette opinion. Dans la suite de cette scène, qui est très-comique, il cherche à s'esquiver ; mais Arlequin le retient & lui dit qu'il veut causer avec lui.

Le PLAIDEUR.

Excusez, je n'en ai pas le tems.

ARLEQUIN.

Il faut le prendre.

Le PLAIDEUR, *à part.*

Je setai bien heureux si j'en suis
quitte pour la bourse.

ARLEQUIN.

Dis-moi ? Es-tu honnête homme ?

Le PLAIDEUR.

J'en fais profession.

ARLEQUIN.

Et comment veux-tu que je te croye ;
si tu ne me donnes pas des cautions ;
car vous en avez tous besoin dans ce
pays ? Allons, donne-m'en, & après nous
causerons.

Le PLAIDEUR.

Où voulez-vous que je les prenne ?

ARLEQUIN.

Fouille dans ta poche, c'est-là où
vous les mettez.

Le PLAIDEUR, *à part.*

La chose n'est plus équivoque ; tâ-
chons d'en sortir à meilleur marché que
nous pourrons. Je vois bien, Monsieur,
ce que vous souhaitez. Voilà ma bourse,
c'est tout mon bien.

ARLEQUIN.

Si quelqu'un m'en demandait autant;
je le tuerais ; car je suis honnête homme,
moi, & qui n'est pas sujet à caution.

Le PLAIDEUR.

Je le vois bien , Monsieur ; adieu,

ARLEQUIN.

Arrête.

Le PLAIDEUR.

Encore , ciel ! tirez-moi de ce pas :

ARLEQUIN.

Je suis fâché d'en agir ainsi avec
toi , parce que tu me parais bon hom-
me , & que tu estime les Sauvages.

Le PLAIDEUR.

Plût-à-Dieu que je fusse né parmi eux !
je ne serais pas exposé à tous les maux
qui me suivent.

ARLEQUIN.

Voilà tes cautions ; je te crois hon-
nête sur ta parole , puisque tu voudrais
être Sauvage.

Le PLAIDEUR.

Mais , Monsieur,

ARLEQUIN.

Sais-tu bien que je suis un Sauvage,
moi?

Le PLAIDEUR.

Vous!

ARLEQUIN.

Oui, je suis arrivé aujourd'hui dans
ton pays, & depuis que j'y suis, j'y ai
vu plus d'impertinences que je n'en au-
rais appris en mille ans dans nos fo-
rêts.

Le PLAIDEUR.

Je le crois, (*à part*) Dieu soit loué,
je respire.

ARLEQUIN.

Dis-moi donc ce qui te fâche?

Le PLAIDEUR.

C'est la perte d'un Procès.

ARLEQUIN.

Quelle bête est-ce là, un Procès?

Le PLAIDEUR.

Ce n'est point une bête; mais une
affaire que j'avais avec un homme.

ARLEQUIN.

Et comment est faite cette affaire?

Le PLAIDEUR.

Mais elle est faite comme un Procès.
(*à part*) Me voilà fort embarrassé pour
lui faire comprendre ce que c'est qu'un
Procès. (*haut*) Savez-vous que nous
avons des Loix dans ce Pays?

ARLEQUIN.

Oui.

Le PLAIDEUR.

Ces Loix sont administrées par des
gens sages & éclairés.

ARLEQUIN.

Que l'on appelle des Juges, n'est ce
pas?

Le PLAIDEUR.

Oui. Or si quelqu'un prend votre
bien, vous le faites citer devant ces
Juges, qui examinent vos raisons & les
siennes pour vous juger, & l'on nomme
cela un Procès.

ARLEQUIN.

Je comprends à présent ce que
c'est.

Le PLAIDEUR.

Il y a dix ans que j'intentai un Procès à un homme qui me devait cinq cens francs, & je viens de le perdre, après avoir essuyé trente Jugemens différens.

ARLEQUIN.

Et pourquoi donner trente Jugemens pour une seule affaire ?

Le PLAIDEUR.

A cause des incidens que la chicanne fait naître.

ARLEQUIN.

La chicanne ! Qu'est-ce que cela ?

Le Plaideur lui apprend les distinctions du fonds & de la forme, l'instruit de la sagesse des Loix & de l'abus de la Justice. Il lui fait encore des portraits des Avocats & des Procureurs, mais Arlequin ne comprend pas plus facilement l'un que l'autre ; il est seulement fâché que le Plaideur ait perdu son Procès qui était de cinq cens francs, parce qu'il les lui aurait demandés pour donner à ce coquin de Marchand, qui lui a joué un si mauvais tour. Le Plaideur le quitte, & il a en

core plusieurs scènes naïves sur le ridicule des parures & des complimens avec Flaminia & Violette, à qui il finit par dire, viens-t'en avec moi, je te menerai dans un pays où nous n'aurons pas besoin d'argent pour être heureux, ni de Loix pour être sages; notre amitié fera tout notre bien & la raison toute notre Loi; nous ne dirons pas de jolies choses, nous en ferons. Flaminia s'oppose au départ de Violette, mais comme elle n'est point attachée aux richesses, elle lui promet de la lui faire épouser malgré sa pauvreté. Arlequin lui demande si elle n'est pas aussi sujette à caution comme les autres.

Violette en fouillant dans sa poche, laisse tomber un miroir qu'Arlequin ramasse; il est étonné de s'y voir & d'y reconnaître Violette, ce qui lui procure beaucoup de jeu de théâtre. Flaminia lui explique l'effet d'une glace qui représente tous les objets qui lui sont présentés.

ARLEQUIN.

Voilà un fort beau secret! mais, dis-moi, puisque vous savez faire de ces miroirs, que n'en faites-vous qui représentent votre ame & ce que vous pensez?

du Théâtre Italien.

205

pensez? Ceux-là vaudraient bien mieux; car je pourrais voir dedans si Violette ne me trompe pas, lorsqu'elle me dit qu'elle m'aime.

FLAMINIA.

Effectivement, de tels miroirs seraient beaucoup plus utiles.

ARLEQUIN.

Sans doute, & si j'en avais eu un lorsque mon frison de Marchand est venu pour m'attraper, je l'aurais regardé dedans, & connaissant ses mauvais desseins, je n'en aurais pas été la dupe.

VIOLETTE.

Cela serait bien nécessaire.

La Piece finit par le mariage de Lelio avec Flaminia, & d'Arlequin avec Violette. Elle eut le plus grand succès & fit beaucoup d'honneur à Delille, qui en est l'Auteur, & qui ne démentit pas dans la suite les espérances qu'il avait fait concevoir.

Les Comédiens Italiens qui avaient abandonné leur théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, depuis le 13 de Juillet,

Tome I.

Y

représentèrent le 25 du même mois, sur le théâtre qu'ils avaient fait construire à la Foire Saint-Laurent, Danaë, Piece Française en trois actes, précédée d'un Prologue & mêlée d'intermèdes. Ils eurent aussi la permission d'y donner des bals, qui leur attirèrent beaucoup de monde.

DANAË

Comédie en trois actes, en vers,
25 Juillet 1721.

La Forme du Prologue représente la façade de l'Hôtel de Bourgogne, avec cette Inscription : *Hôtel à louer*. Trivelin répond à la Muse de la Foire, qui l'interroge au sujet de sa tristesse, qu'il est à louer aussi - bien que leur Hôtel. La Comédie-Italienne paraît; la Muse de la Foire ne la reconnaît pas d'abord, à cause de sa maigreur, & lui dit ironiquement : Madame, soyez la bien-venue, il y a long - temps que vous devriez être ici. Elle se retire peu de temps après, pour aller rassurer ses Acteurs, qui craignent l'arrivée des Italiens. La Comédie-Italienne présente toute sa Troupe au Parterre, & demande sa protection. Le Prologue finit par un Di-

vertissemens ; que Flaminia & Silvia terminent par une Danse, qui fut fort applaudie. Voici les Couplets du Nourdeville de ce Prologue.

A l'Hôtel de la Comédie

On voit fêcher sur pied Thalie ;

Pour éviter un triste sort,

Elle veut devenir Foraine ;

La Troupe Italienne

N'a pas tort.

Quoique notre Troupe s'applique,

Nos nouveautés n'ont rien qui pique ;

Chez nous le spectateur s'endort ;

Le changement s'en fait lentement ;

La Troupe Italienne

N'a pas tort.

Jupiter amoureux de Danaë, cherche avec Mercure des expédients pour tromper la gouvernante de cette Princesse ; Arlequin consulté, leur conseille de prendre les avis des gens à bonnes fortunes ; Mercure suivi d'un homme de Robe, d'un petit Maître, & d'un nouveau Parvenu, leur dit que son Maître est un Seigneur étranger, qui leur demande à les consulter sur l'embarras où se réduit la vigilance impuissante d'un

sevère gouvernante, qui obsède sans cesse la beauté qu'il adore, enfermée dans une Tour, où personne n'a la liberté d'entrer. L'homme de Robe, qui n'a jamais, dit-il, trouvé de cruelles, ne fait quel conseil donner, & dit, en s'en allant, pressé par un émissaire amoureux, qui vient le chercher, qu'il est de l'avis de ces Messieurs. Le petit-Maitre dit à peu-près la même chose; & enfin le Parvenu conseille de gagner la gouvernante par des libéralités.

Sans peine à vos desirs la vicille se rendra;
Faites pleuvoir de l'or, & la Tour s'ouvrira.

Jupiter goûte les conseils du Parvenu, se découvre à lui; & pour le récompenser, le recommande à la Fortune, dont le Palais paraît à l'instant. Cette décoration est très-magnifique; on voit la Déesse sur un piédestal, au-dessus de la voûte. Douze colonnes tortues cannelées, rehaussées d'or, forment un riche vestibule; elles tournent continuellement entre leurs bases & leurs chapiteaux; symbolisent l'instabilité de la Fortune, & jettent un grand brillant. La Fortune répond par un signe de tête, quand Jupiter lui recommande le Parvenu d'Arlequin. Après quoi la

Déesse descend & forme des Danses caractérisées, avec les différentes Nations qui lui font leur cour. On chante ce Vaudeville, qui termine le premier Acte.

L'Epoux d'une fringante brune
Vient d'obtenir de grands emplois ;
Sa femme est d'un joli minois,
C'est assez pour faire fortune.

♣
Damon, d'une race commune,
N'avait pour bien que ses appas ;
Certaine vieille en fait grand cas,
C'est assez pour faire fortune.

♣
De vos faveurs je n'en veux qu'une,
Mettez notre Piece en crédit ;
Ah ! si le Parterre applaudit,
C'est assez pour faire fortune.

♣
Au second acte, Jupiter apprend avec dépit l'amour du Prince de Mycène pour Danaë. Il donne toute sa puissance à Arlequin, pour épouvanter & outrager son Rival, sans qu'il puisse en être offensé. Arlequin resté seul, veut éprouver s'il a véritablement tout le pouvoir de Jupiter ; il trace une grande ruse sur le théâtre, & dit qu'il

veut que tous ceux qui passeront cette marque, deviennent fous, & qu'en la repassant ils recouvrent leur bon sens. Le Prince de Mycene au désespoir de ne pouvoir délivrer Danaé, se plaint à Pantalon, &c. Mais il passe la marque, & il extravague à l'instant. Pantalon surpris, veut le consoler & le faire revenir; mais passant la ligne, il perd l'esprit à son tour, chante, danse, &c. Ensuite Arlequin efface la raze, prend la figure de Danaé, & dit au Prince qu'il s'est échappé de la tour, & disparaît un moment après. Danaé paraît enfin, Colombine lui apprend qu'un grand Prince veut l'épouser, l'instruit & la fait sortir de cet état d'ignorance dans lequel on l'a toujours tenue.

Au troisieme acte, un Postillon sur un colimaçon, conduit Arlequin habillé en Ambassadeur, & monté sur une tortue. Il s'adresse à la Gouvernante, & lui dit que son Maître le Roi de Lydie, dont Jupiter a pris la figure, est amoureux de la Princesse. Elle reçoit des présens, & Jupiter prêt d'entrer dans la tour, apprend l'arrivée de Junon, qui paraît outrée de la perfidie de son époux. Arlequin qui veut faire le plaisant, est changé en âne par la

Déesse, ce qui lui fait dire cette espee de bon mot; on est étonné de voir un âne parler comme un homme, & l'on voit tous les jours des hommes parler comme des ânes. Junon apprend au Prince de Mycene, ce qu'il doit craindre de Jupiter; aussi-tôt la pluie d'or tombe, & Junon excite une furieuse tempête que Jupiter calme. Il se montre dans sa gloire, & promet une heureuse abondance. La Piece finit par des danses & des chansons, dont la musique a été fort goûtée; elle est de Mouret.

VAUDEVILLE.

Si vous voulez d'une beauté,
A vos desirs toujours rebelle,
Vaincre aisément la cruauté,
Faites pleuvoir de l'or chez elle,
Vous ferez taire sa fierté.



Vieux Barbon, qui voulez toucher
Le cœur d'une Iris jeune & belle,
Fut-il aussi dur qu'un rocher,
Faites pleuvoir de l'or chez elle,
Et vous pourrez en approcher.



Pour tromper les soins vigilans
D'une Gouvernante cruelle,

Qui garde fille de quinze ans,
Faites pleuvroir de l'or chez elle
La belle aura la clef des champs.

Cette Piece est tirée de l'ancien théâtre Italien, & a été remise sur le nouveau, par Dominique & Riccobini pere, qui y ont ajouté le Prologue & les couplets qui sont de leur composition. Elle fut assez bien reçue quoique l'intrigue en soit médiocre & qu'elle soit faiblement écrite, ce qui n'a pas empêché qu'elle n'ait été reprise de tems en tems, sans doute à cause de son brillant spectacle & de ses divertissemens agréables.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce premier Volume.

A	
<i>Amans ignorans</i>	page 409
<i>Amante romanesque</i> ,	266.
<i>Amour, Maître de langue</i> ,	245.
<i>Amour ne veut point de rivaux</i> ,	71.
<i>Amours à la chasse</i> ,	233.
<i>Anciens Acteurs</i> ,	26.
<i>Anciens Canevas Italiens</i> ,	44.
<i>Andreini, dit Lello</i> ,	14.
<i>Arlequin bouffon de Cour</i> ,	140.
<i>Arlequin dans l'Isle de Ceylan</i> ,	184.
<i>Arlequin Platon</i> ,	294.
<i>Arlequin poli par l'amour</i> ,	433.
<i>Arlequin Sauvage</i> ,	499.
<i>Arlequin Valet de deux Maîtres</i> ,	236.
<i>Artemire</i> ,	387.
<i>Atelances</i> ,	11.

B.

B	
<i>Baron de Fomelle</i> ,	113.

CAPRICIEUSE, page 266.
Capricieux, 61.
Colier de perles, 101.
Comédie impromptu, 32.
D

Décadence de la Comédie latine, 9.
Désolation des deux Comédies, 250.
Dominique, son début, 187.
Double mariage d'Arlequin, 453.

E*SC*LAVE perdue & retrouvée, 148.

FEMME amoureuse par envie, 148.

Festin de Pierre, 88.

Fille défobéissante, 57.

Flaminio Scala commence à écrire des

Comédies, 18.

Foire renaissante, 299.

Force de l'amitié, 145.

Force du destin, 366.

A Fourbe, Fourbe & demi, 372.

HERCULE, 101.

histoire du théâtre, depuis son établissement

802

page 135

IMPOSTEUR malgré lui, 181.

Introduction,

Italien marié à Paris, 266.

Joueur,

L.

LALANDE (la Démonelle) son

début,

452.

M.

MAY, (le) 339.

Médecin volant, 76.

Melusine, 137.

Méridienne, 333.

Mérope, 175.

Mimes, Pantomimes & Saltimbanques,

17.

Made, 322.

Morts vivans, 49.

N.

OEDIPÉ travesti, 308.

P.

PERE de bonne foi, 365.

Pere partial, 229.

Personnages de l'ancienne Comédie Ita-
lienne, 126.

Pièces Françaises sur les théâtres d'Italie
page 16.

Port à l'Anglais, 198.

Procès des théâtres, 254.

Q.

QUATRE Adéquins, 56.

R.

REMEDÉ à tous maux, 21.

Renard de Montauban, 171.

Rosaure, 44.

Rupture du carnaval, 154.

S.

SOLDAT par vengeance, 199.

Souffrenneux, 176.

T.

TROIS Turcs supposés, 71.

Trois Voleurs découverts, 154.

V.

VEUVE fidelle, 19.

Voleurs à la foire, 19.

Fin de la Table.

P

